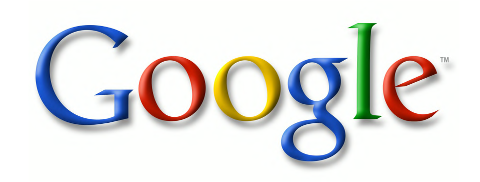
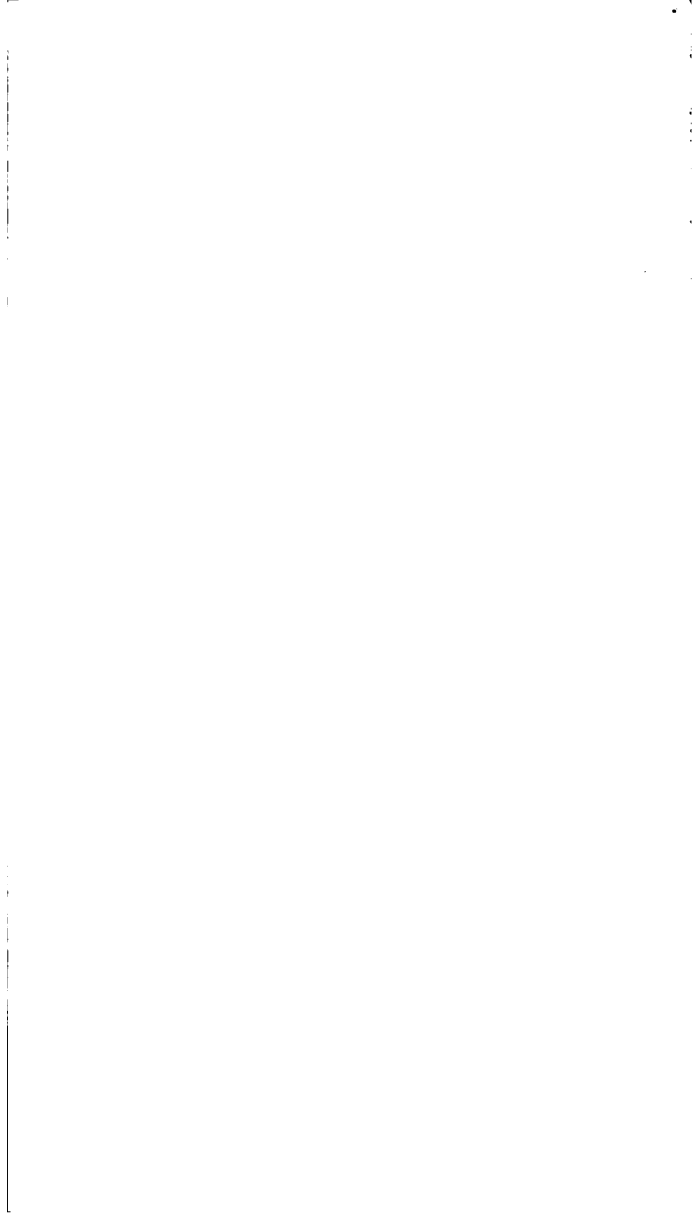
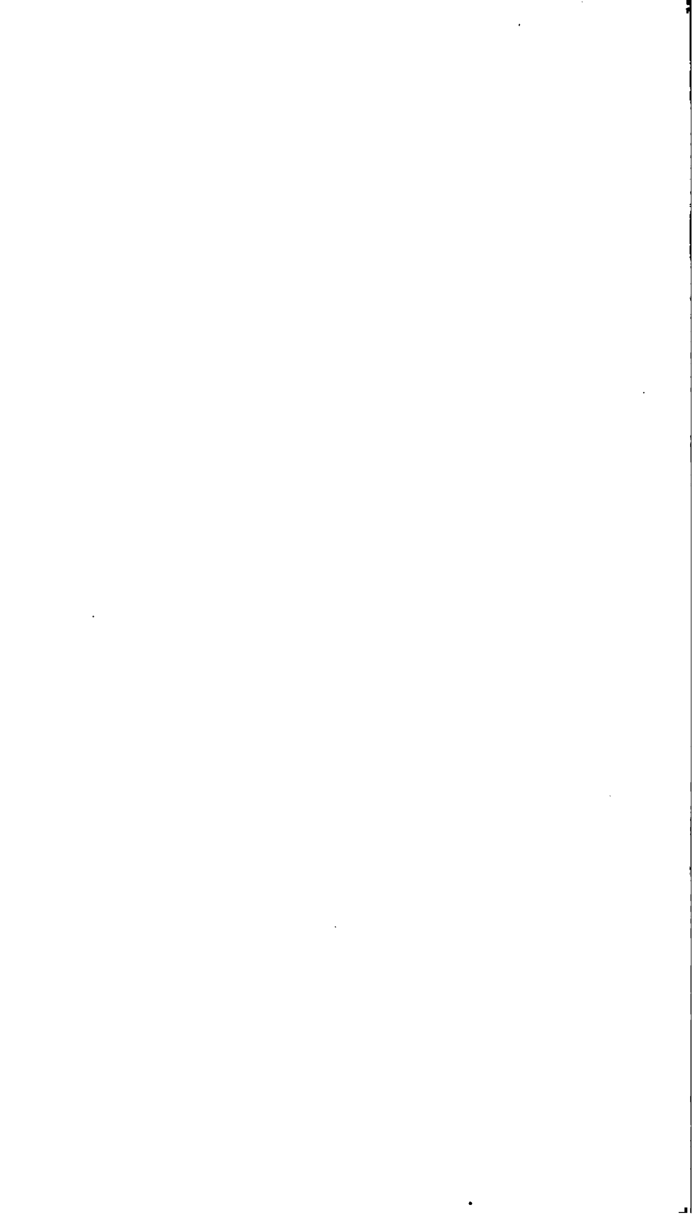




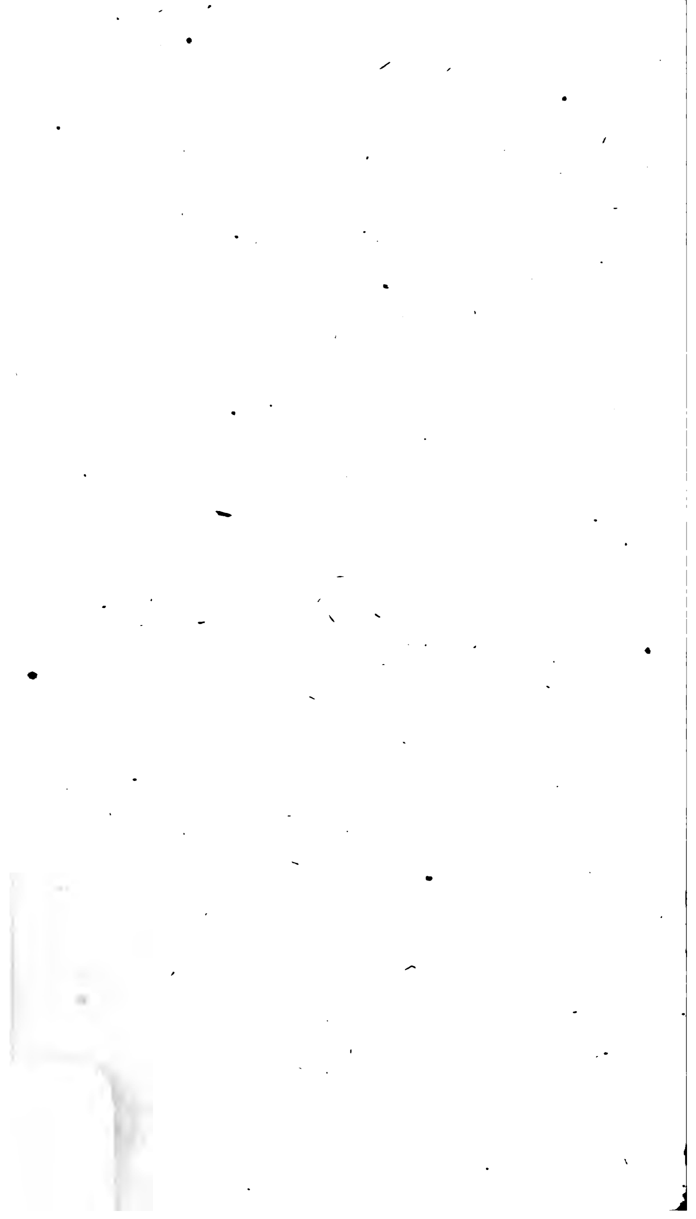








D. M. Clavier



ŒUVRES
DE THÉATRE
De M. DE SAINT-FOIX.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Comédies

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez PRAULT, petit Fils, Libraire, Quay des Augustins, la deuxieme Boutique après la rue Gît-le-cœur, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PIECES

Contenues dans ce second Volume.

JULIE

OU

L'HEUREUSE ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE;

Représentée pour la premiere fois le Jeudi 20 Octobre 1746.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] [illegible]



A
MADEMOISELLE D***.

JULIE, *mon adorable* JULIE, *si je ne pouvois pas vous dédier ouvertement cette Comédie, dumoins j'ai eu le plaisir de lui donner votre nom, ce nom qui sera toujours si cher, si précieux à mon cœur. Vous m'écrivez que hier, pendant le souper, on parla de mes Ouvrages, & qu'il étoit aisé de remarquer que les moindres louan-*

ges que l'on me donnoit, impatientoient beaucoup votre Tante. J'en suis fâché ; mais il y a un remède ; on aura bientôt oublié ce que j'ai fait, & il ne dépend que d'elle que je ne fasse désormais rien de nouveau ; elle n'a qu'à ne nous plus gêner & nous laisser une entiere liberté de nous voir ; ces jours heureux dont je serois le maître de passer tous les instans auprès de vous, certainement je ne les employerois pas à écrire. A ce soir, ma JULIE.



PRÉFACE.

CETTE Comédie eut beaucoup de ſuccès. Si le Lecteur veut y faire attention, il verra que dans cette Piéce, comme dans toutes celles que j'ai faites, il n'y a pas une Scene ſuperflue, & jamais rien de ſuperflu dans les Scenes. Il eſt plus difficile que l'on ne penſe, de traiter une action ſimple, & de la traiter ſans écarts, ſans rempliſſage, avec les ſeuls Acteurs qui y ſont abſolument néceſſaires, & en ne faiſant dire à chacun de ces Acteurs que ce

qu'il doit précisement dire, selon son caractere, dans la situation où il se trouve. D'ailleurs, je crois que l'homme le plus prévenu contre le Théâtre, conviendroit que loin d'être dangereux, il pourroit être très-utile pour les mœurs, si l'on n'y représentoit que des Piéces comme celle-ci.



JULIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

ACTEURS.

GERONTE, *Oncle de Julie.*

JULIE.

VALERE, *Amant de Julie.*

DAMIS, *Amant de Julie.*

FROSINE. *Suivante de Julie.*

La Scene est dans l'appartement de Geronte



JULIE
OU
L'HEUREUSE ÉPREUVE,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, JULIE, FROSINE.

JULIE, *avec un habit magnifique, des diamans & beaucoup de rouge.*



H, mon Oncle, mon cher Oncle, fiez-vous à moi du soin de me rendre heureuse.

GERONTE.

Non, ma Niéce, ma chere Niéce, je t'aime trop tendrement pour te laisser tromper.

JULIE.

Notre cœur peut-il nous tromper !

GERONTE.

Une passion peut-elle être un bon guide !

JULIE.

Une vraie passion peut seule assurer notre bonheur.

GERONTE.

Il faut donc en avoir bien choisi l'objet.

JULIE.

Mais que pouvez-vous trouver à redire au choix que j'ai fait de Damis ? Sa naissance est distinguée ; son courage éprouvé ; il est riche ; sa figure est aimable... Qu'est-ce qui peut vous déplaire en lui ?

GERONTE.

Son caractere. Par son affectation à

étaler les avantages qu'il possede, il m'invite à douter des qualités de son cœur. Il est fat, étourdi, plein de lui-même ; je le crois aussi incapable d'aimer que propre à séduire. Excuse ma franchise, mais ce n'est pas le temps de ménager ta délicatesse ; tu payerois, ma chere Niece, du malheur de ta vie, le plaisir de quelques jours que te vaudroit ma complaisance.

JULIE.

Quoi je ne pourrai vaincre vos funestes préventions ! Mais je sçais quelle en est la source ; vous voulez absolument m'unir à Valere, & vous essayez de me faire entrer dans vos sentimens en me faisant un portrait effrayant de Damis : mon Oncle, c'est en vain ; certainement je ne me marierai pas sans votre consentement ; mais aussi je ne me marierai point ; je vous aurai assez marqué

ma soumission en renonçant à Damis ; mais je ne serai pas assez perfide à l'amour, assez barbare à moi-même pour prendre jamais d'autre époux.

GERONTE.

Je ne vous nierai point que je ne sois fort prévenu pour Valere ; son air simple, modeste, la sagesse de son esprit, me font bien augurer de la sensibilité de son cœur. D'ailleurs je vous donne mes conseils, mais je n'userai jamais d'autorité. Ma tendresse se réduit à vous demander une derniere marque de complaisance, & je vous laisse après maitresse absolue de votre destinée : c'est une épreuve de leur amour, de leurs sentimens, avant que de regler pour jamais les vôtres.

JULIE.

Ah ! mon Oncle, je ne puis vous exprimer toute ma reconnoissance & ma joie. Vous me donnez à la fois le moyen de satisfaire mon cœur & de ramener le vôtre en faveur de Damis.

Mais, à quelle épreuve pouvons-nous le mettre ? Il m'a déjà sacrifié les plus jolies femmes de la Cour ; il a renoncé pour moi au monde, à tous les plaisirs ; il semble qu'il n'existe depuis un an que pour m'aimer ; vous avez vû les lettres qu'il m'a écrites de l'armée.....

GERONTE.

Il me vient une idée. Tu sçais la ressemblance singuliere qui est entre ta sœur & toi. C'est par le parti qu'elle a pris de se retirer dans un Couvent de province, où elle vient enfin de faire ses derniers vœux, que tu te trouves aujourd'hui héritiere de tous mes biens qui lui étoient substitués comme à l'aînée. Feignons que prête à renoncer au monde, elle a fait ses réflexions ; que la vocation s'est évanouie ; qu'hier au soir elle est arrivée inopinément chez moi ; que ce matin, de désespoir de te voir enlever par son retour tout le bien que tu attendois,

tu es partie ſans dire adieu à perſonne & que tu t'es jettée dans un Couvent. En t'habillant ſimplement, en ne mettant point de rouge, tu joueras facilement le rôle de ta ſœur. Valere & Damis ne ſont arrivés que ce matin de l'armée ; il y a cinq mois qu'ils ne t'ont vûe ; ils m'ont entendu parler cent fois de cette reſſemblance étonnante....

JULIE.

Mon Oncle, je conviens que la reſſemblance entre ma ſœur & moi eſt ſi parfaite, que ſouvent nos plus intimes amies nous ont priſes l'une pour l'autre ; je penſe même que comme j'ai été indiſpoſée pendant quelques jours, je dois être un peu changée ; mais malgré cela, que Damis s'y trompe ! ah mon Oncle, il eſt dans le cœur d'un amant, un ſentiment, un diſcernement trop fin, trop délicat...

GERONTE.

Stile de roman, pure chimere que toute cette prétendue ſagacité du cœur : ſi Damis & Valere t'aiment véritablement, dans le ſaiſiſſement, dans le trouble cruel où les jettera la nouvelle que tu es perdue pour eux, ils ne s'occuperont gueres à te regarder, & loin d'être éclairés par les yeux de l'amour, ils ne te verront qu'avec ceux du deſeſpoir & de la douleur : s'ils ne t'aiment pas autant qu'ils ont voulu te le perſuader, comme ils auront toujours été moins frapés de tes charmes que de l'éclat de ta fortune, je ne vois pas pourquoi ils ne donneroient point dans le piége. Enfin éprouvons ; ils ne tarderont pas ſans doute à ſe rendre ici ; je vais deſcendre chez-moi pour les attendre, pour leur annoncer le changement arrivé dans ma famille ; je leur dirai que mes vûes ſont cependant

toujours les mêmes pour l'établiſſement de ma nouvelle Niéce ; que je ſuis prêt à l'unir à celui des deux pour qui ſon inclination la déterminera. Je viendrai te les préſenter ; tu pourras juger facilement par la conduite qu'ils tiendront, ſi c'étoit bien réellement à ta perſonne que l'un & l'autre étoit attaché.

JULIE.

Et vous me promettez, mon Oncle, qu'auſſi-tôt que Damis vous aura déclaré que s'il faut perdre l'eſpérance de me poſſéder, il renonce à jamais à tout engagement, vous ne vous oppoſerez plus à notre union, quand même Valere vous en diroit autant ?

~~JULIE.~~ Géronte

Après une épreuve dont ils ſeroient ſortis également, ils devroient ſe retrouver tous les deux dans les mêmes droits ; mais je veux bien conſentir à

ce que tu desires : dans un marché, la raison peut faire quelque avantage à l'amour. Vas songer à ton travestissement tandis que je vais recevoir ces Messieurs pour venir ensuite les présenter à ma Niece du Couvent.

SCENE II.

JULIE, FROSINE.

JULIE.

ALLONS, Frosine, ôtons ce rouge & ces diamans ; cherche-moi l'habit le plus simple ; étudions bien la voix trainante & le maintien droit & emprunté d'une pensionnaire de Couvent de province.

FROSINE.

Mademoiselle, je ne sçais que vous dire ; je me méfie du tour que Monsieur votre Oncle vous joue ; j'ai peur qu'il n'en sorte à son honneur.

JULIE, *vivement.*

Quoi tu pourrois penſer un inſtant que Damis ne m'aime pas autant qu'il le dit, qu'il le doit, & que je le crois ? Qu'il eſt capable de me trahir ? Que ma fortune n'eſt pas le moindre objet de ſes deſirs ? Tu pourrois lui ſuppoſer une ame intéreſſée, à lui qui ne reſpire que le faſte, la dépenſe, qui pouſſe la magnificence juſqu'à la prodigalité ?

FROSINE.

Mademoiſelle, on peut être magnifique par orgueil & ſans être généreux ; on peut être prodigue quoiqu'avare au fond du cœur : en un mot, il me paroîtroit très-étonnant qu'une fille riche, eut-elle bien moins de charmes, ne l'emportât pas ſur une fille ſans fortune. Jugez donc, lorſque c'eſt à beauté égale & contre vous-même que vous allez diſputer...

JULIE.

Oh s'il ne tient qu'à la beauté, tu vas voir qu'avec une simple grisette, des cornettes avancées, sans rouge, je serai....

FROSINE.

Vous serez comme vous étiez ce matin en vous levant ; & ne vous y fiez pas, moi qui vous parle j'ai le goût si singulier que je vous trouve vingt fois plus jolie en sortant de votre lit qu'après quatre heures de toilette, & j'ai pensé vingt fois vous le dire ; mais comme j'ai la peine de vous friser, de vous coëffer, vous auriez peut-être crû que je ne vous loüois que par paresse.

JULIE.

Tu cherches en vain à m'allarmer, je connois Damis....

SCENE III.

JULIE, FROSINE, GERONTE.

GERONTE.

MA Niece, Valere est là-bas ; j'ai vîte monté sans qu'il m'ait vû, tandis que l'Epine, mon Valet de chambre, à qui j'ai confié notre projet, lui annonce d'un air bien affligé & l'arrivée de ta sœur & que tu n'es plus ici... Mais vas, vas donc promptement quitter toute cette parure.

JULIE, *en s'en allant.*

J'y vais, j'y vais ; cela sera bientôt fait.



SCENE IV.

GERONTE, *seul.*

ET bientôt nous verrons qui d'elle ou de moi se trompe sur le compte de ces deux rivaux. Quand même l'habillement qu'elle va prendre, ne la déguiseroit pas beaucoup, je ne crains point qu'ils soupçonnent que c'est elle. Le piége le plus simple est toujours le plus sur ; nous y donnons d'autant plus aisément que notre amour propre ne nous permet pas de penser qu'on ait pû s'imaginer qu'on nous tromperoit sans y chercher plus de finesse & de précautions... Voici Valere.



SCENE V.

GERONTE, VALERE.

VALERE.

MONSIEUR, quelle nouvelle ! que vient-on de m'apprendre !

GERONTE.

Voilà bien du changement, mon cher Valere.

VALERE.

Julie ! . . .

GERONTE.

Julie n'eſt plus ici.

VALERE.

Eh dans quel Couvent eſt-elle allée ſe jetter ?

GERONTE.

Je l'ignore.

VALERE.

Vous l'ignorez, Monſieur ! Quoi

vous, vos domestiques, vos amis, tout le monde n'est pas en mouvement pour la chercher, lui parler, la détourner de son barbare dessein !

GERONTE, *affectant un ton embarassé.*

Que vous dirai-je, mon cher Valere... Certainement... Je la plains... Mais enfin son aînée arrive, elle rentre dans ses droits. Julie se trouve tout-à-coup, par ce retour imprévû, une fille de qualité, sans biens. Lui conviendroit-il de rester dans le monde, surtout après s'être flattée si longtemps d'une fortune brillante ? Non, & je suis donc moins surpris qu'affligé du parti qu'elle est en quelque façon obligée de prendre.

VALERE.

Vous me percez le cœur ! ... Ah Monsieur ! ... Elle vous aimoit si tendrement ! ... Ce que je vois est-il possible ! vous l'abandonnez déjà !

Accoutumé à ses soins, à sa tendresse, est-il possible qu'une sœur presqu'inconnue vous dédommage si-tôt de sa privation !

GERONTE.

De grace, mon cher Valere, puisque toute ma douleur ne pourroit lui servir à rien, laissez-moi m'étourdir sur le revers qui l'accable ; oui, laissez-moi me chercher & vous chercher à vous-même des sujets de consolation. Damis avoit surpris son inclination ; vous connoissez mon amitié pour vous ; vous n'ignorez pas l'envie que j'avois de vous voir entrer dans ma famille ; laissez-moi penser que l'aînée, plus raisonnable & moins prévenue, remplira mon plus cher desir.

VALERE.

Ah Monsieur, que me proposez-vous !

GERONTE.

GERONTE.

Elle n'est pas moins aimable que sa cadette, & j'espere que quand vous la verrez... Holà, Frosine ?

FROSINE, *paroissant.*

Monsieur ?

GERONTE.

Faites venir ma Niece.

(*Frosine rentre.*)

VALERE.

Qu'allez-vous faire ? Suis-je en état de paroître ? Quelle entrevue ! Quoi, Monsieur, auriez-vous pû penser un instant que c'étoit la fortune de Julie qui m'attachoit à elle ?

GERONTE.

Non, mon cher Valere, je vous connois ; je vous rends justice...

VALERE, *voulant s'en aller.*

De grace, permettez que je me retire.

GERONTE, *l'arrêtant.*

Je veux que vous voyiez ma Niéce.

D'ailleurs Frosine lui aura dit que vous êtes ici. Votre brusque retraite seroit une espece d'affront.

VALERE.

Mais, Monsieur, que lui dirai-je ? A quel titre...

GERONTE.

Laissez-vous aller aux mouvemens que la ressemblance, & une ressemblance des plus parfaites avec sa sœur, doit vous inspirer.

SCENE VI.

GERONTE, VALERE, JULIE, FROSINE.

JULIE *sans diamans & sans rouge, dans l'habit le plus simple.*

GERONTE.

MA Niéce, voici Valere, un de mes meilleurs amis. Vous sçavez comme je vous en ai parlé ce matin.

Il étoit tous les jours dans cette maison. Il faut espérer que votre arrivée ne l'en éloignera pas. (*A Valere.*) Une petite affaire m'oblige de sortir ; vous voudrez bien m'excuser & permettre que je vous quitte un moment. (*A Julie.*) Allons, Mademoiselle, commencez à vous accoutumer à faire les honneurs de chez moi. Frosine, si Damis vient, vous lui direz que je ne tarderai pas.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

JULIE, VALERE, FROSINE.

VALERE, *à part.*

O Ciel quelle contrainte ! (*haut.*) Dans la situation où je suis, Mademoiselle, je n'aurois jamais pensé à paroître devant vous ; il a voulu

abſolument me préſenter ; je n'ai pû qu'obéir.

JULIE.

Je regarde, Monſieur, comme un préſage heureux, en entrant dans un monde qui m'eſt ſi nouveau, de commencer par y connoître une perſonne auſſi généralement eſtimée...

VALERE, *à part.*

Ce ſon de voix déchire mon cœur ! (*haut.*) Eh, Mademoiſelle, que m'importe déſormais le monde, ſon eſtime... Je ne penſe plus qu'à le fuir... Pardonnez ; mais dans l'état où je ſuis, mon eſprit peut-il former une penſée, ma bouche peut-elle prononcer une parole qui n'ait rapport à ma douleur !

JULIE.

Je n'ai point ignoré, Monſieur, que vous étiez très-attaché à ma ſœur.

VALERE.

Jamais, Mademoiselle, jamais on n'a si tendrement aimé ! Il vous le disoit ; tous les jours j'étois dans cette maison ; tous les jours je la voyois ; tous les jours, chaque instant ajoutoit à mon estime, à ma tendresse . . . l'ame la plus noble, le cœur le plus vrai, un esprit doux, plein de charmes, une humeur toujours égale. . . Telle étoit cette fille adorable que nous allons donc perdre pour jamais !

JULIE.

Vous me touchez sensiblement, Monsieur, & il est cruel pour moi de penser que me regardant comme la cause du malheur de ma sœur, vous allez sans doute me haïr.

VALERE.

Moi, vous haïr ! Mon état, tout affreux qu'il est, ne me rend point injuste. A l'approche d'un engagement éternel, est-il étonnant que

votre cœur ait fremi ? Non, & loin que mes larmes s'irritent à votre vue, il ſemble que je ſens quelque ſoulagement à vous montrer toute ma douleur ; je vous crois des ſentimens dignes de cette ſœur que j'adore : oui, malgré cet avenir ſi brillant que vous offre votre nouvelle ſituation, je ne doute point que vous ne gémiſſiez du ſacrifice qu'elle va nous couter. Mais, Mademoiſelle, eſt-il poſſible que votre Oncle qui connoiſſoit tout mon amour, eſt-il poſſible que dans l'inſtant qu'il me donne le coup de la mort, dans ce même inſtant il me préſente à vous & qu'il me conſeille d'aſpirer à votre main ! vous avez, Mademoiſelle, toute la fortune de votre ſœur ; que dis-je, vous avez tous ſes charmes ; mais vous n'êtes point elle, & c'eſt à elle que j'étois pour jamais attaché.

JULIE.

Monsieur, peut-être que mon Oncle a cru s'être apperçu que Julie ne vous rendoit pas toute la justice que vous méritiez & qu'un penchant aveugle déterminoit son cœur pour Damis?

VALERE.

A travers la conduite la plus sage & la *plus* réservée, ce penchant pour mon trop heureux rival n'échapoit point à mes yeux...

JULIE.

Eh bien, Monsieur, maitresse de choisir entre vous & Damis, prévenue pour lui, ma sœur n'auroit pas sans doute tardé à lui donner la main..., que perdez-vous?

VALERE.

Ah du moins elle eut été contente! L'Amour seul eût gemi au fond de mon cœur, au lieu que dans

cet instant l'amour & la pitié le déchirent : lorsqu'elle est malheureuse, me croyez-vous assez barbare pour être occupé de moi ! La voilà donc cette fille charmante, qui devoit être l'ornement & les délices du monde, la voilà dans une retraite cruelle où le désespoir la conduit ; accablée sous le poids d'une démarche qu'elle voudra soutenir ; dévorée de dégoûts, d'ennuis, n'envisageant que la mort pour terminer ses peines. . . Ah ! Mademoiselle, je ne sçais comment je n'expire pas dans cet instant de saisissement & de douleur. . . Permettez que je vous laisse & que j'aille cacher mon trouble, mes larmes, & mon désespoir. (*Il sort.*)

JULIE.

Ah ! Frosine, que restera-t-il à dire à Damis !

FROSINE.

Mademoiselle, rentrons vîte ; je

crois que j'entends sa voix & celle de Monsieur votre Oncle.

JULIE, *en s'en allant.*

Que d'amour ! quelle fidélité ! quelle constance !

FROSINE.

Rentrons, vous dis-je : les voici.

SCENE VIII.

GERONTE, DAMIS.

DAMIS.

VOilà, Monsieur, voilà de ces évenemens auxquels on n'est point du tout, mais point du tout préparé. Cette Sœur qui sembloit avoir renoncé au monde, se ravise ?

GERONTE.

Oui : elle quitte sa retraite au moment que je croyois qu'elle alloit s'y renfermer pour jamais.

DAMIS.

Eh, Monſieur. . . Eſt-elle jolie ?

GERONTE.

Vous devez m'avoir entendu dire pluſieurs fois que la reſſemblance des deux Sœurs eſt des plus ſingulieres, à s'y tromper.

DAMIS.

Quel revers pour cette pauvre Julie ! en vérité, j'en ai l'âme déchirée. Je l'aimois beaucoup, mais beaucoup, vous dis-je. Quoi, Monſieur, par ce retour imprévû, elle ſe voit entierement, totalement dépouillée de votre ſucceſſion ? Cette Sœur aura tout, tout abſolument ?

GERONTE.

C'eſt une diſpoſition qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de changer ; elle eſt revêtue des formalités les plus authentiques.

DAMIS.

Je n'en reviens pas. Quelle folie à

cette aînée de quitter son Couvent & de venir ainsi enlever tout à sa cadette ! avouez qu'après ce trait, on ne peut véritablement compter sur les parens que quand ils sont morts.

GERONTE.

Vous avez raison. Mais peut-être que dans son Couvent cette aînée a entendu vanter le bonheur de sa Sœur ? Peut-être lui a-t-on dit qu'elle alloit épouser un des hommes de la Cour des plus aimables ? Peut-être lui a-t-on fait un portrait de vous... Vous êtes bien propre à déranger une vocation !

DAMIS.

Parbleu, je crois bien qu'une fille qui pourra m'esperer, ne restera pas longtems au Couvent. Monsieur Geronte, il y a quelque mystere sous ce peu de mots que vous venez de me dire. Allons, allons, ne me faites point une demie confidence. Eh bien, vous croyez donc que peut-être le hazard a

voulu qu'on ait parlé de moi à cette aînée ?

GERONTE.

Monſieur, je crois qu'elle ne tardera pas à vous rendre toute la juſtice que vous méritez... La voici.

SCENE IX.

GERONTE, DAMIS, JULIE.

GERONTE.

MA Niéce, vous m'avez avoué ce matin que dans votre Couvent on vous entretenoit quelquefois des differens partis qui s'offroient pour votre ſœur ; je dois préſumer que Monſieur étoit un de ceux dont on vous parloit le plus ſouvent, & je ne doute pas qu'à ſon air, ſa figure, vous ne deviniez aiſément que c'eſt ce brillant Damis...

DAMIS.

Monfieur, daignez m'épargner.

GERONTE.

Je ne fais que vous rendre juftice. *(D'un air de confidence & à voix baffe.)* Ne vous êtes-vous pas apperçû qu'elle a rougi en vous voyant?

DAMIS.

Je n'oferois m'en flatter.

GERONTE.

Oh, Marquis, vous êtes toujours d'une humilité...

SCENE X.

GERONTE, DAMIS, JULIE, FROSINE.

FROSINE, *à Geronte.*

MONSIEUR, il y a là bas une femme qui demande à vous parler.

GERONTE.

C'eſt peut-être de la part de cette pauvre Julie ? (*A Damis*) Permettez-vous que je vous quitte un inſtant ?

DAMIS.

Je ſerois au déſeſpoir de vous gêner.

GERONTE.

Allons, ma Niece, n'ayez point cet air embaraſſé ; Monſieur eſt depuis longtemps des amis de la maiſon & voudra bien avoir quelque indulgence pour ma petite provinciale.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

JULIE, DAMES, FROSINE.

DAMIS.

DEs Provinciales comme vous, Mademoiſelle, ſont faites pour être l'ornement d'une Cour qui eſt

aujourd'hui furieusement dégarnie d'objets qui vous ressemblent. Ma vûe n'est pas tant fascinée par l'éclat du rouge & de la parure que je n'aye conservé le coup d'œil ; il perce votre grisette, vos cornettes avancées ; je démêle vos yeux malgré votre pâleur de Couvent, & je vois par-delà, le plus beau teint de l'univers.

JULIE, *bas à Frosine.*

Ah, Frosine, que ce début m'effraye ! (*haut.*) Monsieur, on m'a préparée aux complimens flateurs & peu sinceres des gens du monde...

DAMIS.

C'est aux reproches, oui, aux reproches de tout Paris, de toute la Cour, qu'on a dû vous prêparer. Quoi vous aviez formé le barbare dessein d'ensevelir tant de charmes ! vous nous les aviez cachés jusqu'à ce jour ! Mademoiselle, l'aveu est prompt, mais il suit le mouvement du cœur ;

non, jamais, jamais, je n'ai rien senti de pareil à ce que j'éprouve à votre premiere vûe.

JULIE.

Quoi, Monsieur, ma Sœur, à qui vous paroissiez si attaché, ne vous a donné aucune idée de ce que vous sentez, de ce que vous éprouvez, dites-vous, dans cet instant?

DAMIS.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, pardonnez-moi; je ne sçais point tromper; mes empressemens pour elle ont assez éclatté, & l'on me feroit tort de douter un instant qu'elle ne m'ait toujours fait une grande impression.

JULIE, *vivement.*

Vous l'aimiez donc, Monsieur?

DAMIS.

Avec quelle émotion vous me le demandez! ah que cette vive curiosité sur mes sentimens pour elle, est

flatteuſe, & que je ſerois indigne du jour ſi je ne la payois pas de toute ma ſincerité !

JULIE, *triſtement.*

Eh bien, Monſieur ?

DAMIS.

Eh bien, Mademoiſelle ... mais il faut vous parler une langue que vous entendiez : écoutez, écoutez-moi.

JULIE.

Hélas, je vous écoute.

DAMIS.

Vous avez ſans doute lû beaucoup de Romans en cachette dans votre Couvent ? N'y avez vous pas vû quelquefois des Héros à qui des ſonges, par l'opération d'une Fée, peignoient la figure, les charmes & juſqu'au ſon de la voix de la Princeſſe qu'ils devoient un jour aimer ? Remplis de leur ſonge, ils s'en occupoient profondément, ſe croyoient réellement amoureux du phantôme, mais ils n'étoient

heureux qu'au moment que l'illusion faisoit place à la vérité. Belle Orphise, Julie produisoit sur moi l'effet du rêve ; sa ressemblance avec vous, le son de sa voix, préparoient mon cœur à aimer ; je m'amusois de ma chimere, mais c'étoit vous qui deviez en même tems détruire & achever l'enchantement.

JULIE, *à part.*

Le perfide !

DAMIS.

Vous soupirez ? Ah que ce soupir charmant, que cette aimable rougeur, ce trouble & ce tendre embarras, font couler de ravissement dans mon ame ! une jeune personne acquiert sans doute des graces dans le monde ; mais ma foi, on aura beau dire, elle n'est jamais si touchante qu'immédiatement au sortir du Couvent. Permettez que sur cette belle main...

JULIE.

Eh, Monſieur, ceſſez d'afecter ces vains tranſports. Puis-je m'y laiſſer tromper, lorſque je n'offre à vos yeux que les mêmes traits de Julie, & ne dois-je pas penſer qu'un vil intérêt ſeul vous guide & vous gouverne ?

DAMIS.

Comment donc ? . . . Mais en vérité, Mademoiſelle, ſçavez-vous bien que votre méfiance très-déplacée tient auſſi un peu trop de l'éducation de Province. . .

JULIE.

Quoi, Monſieur. . .

DAMIS.

Quoi, Mademoiſelle, vous me cherchez querelle ſur votre reſſemblance avec votre Sœur ? Eh bien, c'eſt peut-être cette reſſemblance ſi parfaite qui eſt cauſe de la promptitude avec laquelle mon cœur vient

de ſe livrer. Vous voyez mon ingenuité ; elle va juſqu'à mettre ſur le compte d'une autre une partie de l'effet de vos charmes.

JULIE.

Après tous les ſermens que vous avez faits à Julie ; après une épreuve de près d'un an où vous paroiſſiez auſſi content de ſon eſprit que de ſa figure ; enfin, le dirai-je, après la foibleſſe qu'elle a eue de vous aimer, eſt-il poſſible qu'elle ne trouve en vous qu'un ingrat, un perfide !

DAMIS.

Je ſuis galant homme, Mademoiſelle ; & pour tout l'or de la terre je n'avouerois pas à d'autres qu'à ſa ſœur le goût qu'elle avoit pour moi, & voilà ce qui m'attachoit. Quant à ſon eſprit dont vous croyez que j'étois ſi enchanté, je vous jure ma foi qu'il étoit... là là, du clinquant qu'elle avoit ramaſſé de côté & d'autre, &

qu'elle diſtribuoit dans ſon air, ſon ton, ſes propos....

JULIE, *à part.*

C'en eſt trop, Froſine, je ſuccombe à ce fatal entretien; je me meurs, ſuis-moi.

SCENE XII.

DAMIS, *ſeul.*

QUE veut dire cette incartade & cette bruſque retraite ? Elle fait ſemblant d'être choquée du mal que je lui ai dit de ſa Sœur ? Pure grimace ; demain j'en dirai pis & elle en rira. Je connois les femmes ; toujours moins amies que rivales, on eſt preſque ſûr de ſe concilier l'une en deprimant l'autre. Cette aînée me paroît avoir un petit caractere aigre, mefiant, aſſez emporté ; j'ai regret à la pauvre Julie ; c'étoit une bonne

SCENE DERNIERE.

GERONTE, JULIE, DAMIS, VALERE, FROSINE.

VALERE.

MONSIEUR, vous m'avez vû quitter ces lieux dans le plus cruel déſeſpoir ; je n'oſois me flatter que ma mere de qui dépend toute ma fortune & dont vous connoiſſez toute l'ambition, voulût conſentir à m'unir à une perſonne ſans biens ; mais, Monſieur, je viens de me jetter à ſes genoux ; mes pleurs, mon amour, l'état où elle m'a vûe, ma mort qui étoit certaine ſi je n'avois pû la fléchir, l'ont touchée ; elle conſent que j'épouſe Julie, & m'aſſure tout ſon bien : vous ſçavez qu'il eſt conſidérable. De grace, Monſieur, allons vîte

chercher

chercher le Couvent où Julie s'est jettée ; venez joindre vos prieres à mes larmes. Seroit-il possible qu'elle aimât mieux s'y renfermer pour jamais, que de vivre avec un homme pour qui, si elle n'avoit pas de l'inclination, elle a du moins toujours paru avoir de l'estime !

JULIE.

O genereux Valere ! Julie ne veut vivre désormais que pour tâcher de se rendre digne de tant d'amour. Orphise & Julie ne sont que la même. Mon rouge ôté, un habit simple ont fait tout mon déguisement. C'est par cet innocent artifice, que je viens de connoître le cœur du plus perfide & celui du plus vertueux de tous les hommes.

Elle s'en va, en donnant la main à Valere & en jettant un regard d'indignation sur Damis.

VALERE, *en s'en allant avec elle.*

Ma surprise ! . . . mon bonheur ! . . . adorable Julie ! . . quoi c'est vous ! . . .

GERONTE, *à Damis.*

Marquis, pour amuser ces jeunes personnes qui lisent des Romans en cachette dans leur Couvent, vous devriez composer quelque petit Conte sur cette avanture-ci.

DAMIS, *en s'en allant.*

O ciel !

FIN.

DIVERTISSEMENT

A l'occasion du Mariage de M. le Dauphin avec la Princesse Marie-Joseph de Saxe.

Représenté le 9 Février 1747.

ACTEURS.

L'AMOUR.

L'HYMEN.

JUNON.

MINERVE.

VÉNUS.

LES RIS, LES JEUX, LES GRACES, LES BEAUX-ARTS.



A
MADAME
LA DAUPHINE.



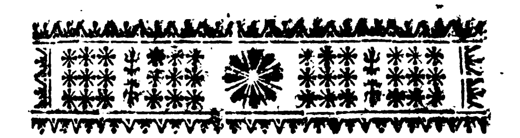
ADAME,

Ce petit Divertissement ne pouvoit manquer de réussir. Sous l'allégorie la plus juste, chacun étoit

flatté d'y retrouver ses propres idées. Je ne doutois pas qu'il n'eût un applaudissement général, mais je n'osois espérer un succès aussi glorieux que celui de vous le présenter, & de vous assurer du très profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
SAINTFOIX.



DIVERTISSEMENT

A l'occasion du Mariage de M. le Dauphin avec la Princesse Marie-Joseph de Saxe.

Le Théâtre représente un terrain émaillé de fleurs; des arbres épars des deux côtés; dans l'enfoncement, une longue avenue terminée par la façade du Temple de l'Hymen.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, L'HYMEN.

L'AMOUR.

Bon jour, mon cher Hymen.

L'HYMEN.

Bon jour.

L'AMOUR.

Quoi, tu ne veux pas m'embraſſer?

L'HYMEN, *ſe laiſſant embraſſer.*

Eh, mais... je t'embraſſe.

L'AMOUR.

Bien froidement!... ah, ſi tu ſçavois quel projet je viens de former!

L'HYMEN.

Oh, je ne doute pas qu'il ne te paſſe beaucoup de projets dans la tête, & que tu ne te prépares, pendant toutes ces fêtes & ces réjouiſſances, à bien faire parler de toi.

L'AMOUR.

Eh mon cher frere, c'eſt le temps où mon empire eſt le plus languiſſant. Tu peux compter que depuis quinze jours, les plus jolies femmes n'ont médité, penſé, rêvé qu'à quelque mode, qu'à quelque parure nouvelle, qu'aux habits, qu'aux diamans qu'elles auront. Tu les verras au milieu des plaiſirs, aux Bals, aux Tables, aux Spec-

tacles, s'occuper uniquement les unes des autres. On interrompra l'Amant le plus tendre & le plus passionné, pour lui faire observer *que CEPHISE met mal son rouge*, ou *que ses rubans ne sont pas assez bien assortis*. Et lorsque les Fêtes seront finies, toutes les idées, tous les propos ne rouleront encore, pendant sept ou huit jours, que sur les ridicules qu'on aura remarqués; sur *quatre ou cinq noirceurs qu'aura faites la grosse DORIS; qu'ÆGLÉ n'est pas soutenable avec ses prétentions, & qu'il faut que CIANÉ n'ait point d'amies, puisqu'on ne l'avertit pas qu'à son âge on ne se coëffe plus en cheveux.* Voilà comme se passera ce temps que tu crois m'être si favorable. Si par hazard on pense, si l'on parle un moment à l'Amant, c'est si légérement, avec tant de distraction, qu'il sembleroit que c'est le mari.

L'HYMEN.

Que veux-tu faire à cela ?

L'AMOUR.

Rien. Quelque cher que soit l'Amour au cœur d'une jolie femme, je sçais que l'intérêt de sa beauté & la jalousie de celle des autres l'emportent toujours. C'est un mauvais temps, un temps de tiédeur à passer, & pendant lequel il faut prendre patience... Tu patientes bien, toi, pendant toute l'année ?

L'HYMEN.

Vas-tu recommencer tes mauvaises plaisanteries ?

L'AMOUR.

Non, non, ne te fâches pas. Revenons au projet que je médite ; tu vas en être charmé, transporté, enchanté.

L'HYMEN.

Voyons.

L'AMOUR.

Qu'on dise encore que je suis un étourdi, un brouillon...

L'HYMEN.

Tu peux avoir de bons intervalles.

L'AMOUR.

Je veux rétablir la paix dans l'Olympe, & faire le bonheur de la terre.

L'HYMEN.

Voilà du grand !

L'AMOUR.

Ecoute : tu sçais que la jalousie qui régne toujours entre Junon, Minerve & Vénus, n'a pas manqué d'éclater dès qu'il s'est agi de marier un Prince cher à l'Univers, & que chacune a prétendu que c'étoit à elle à lui donner une épouse ?

L'HYMEN.

Oui.

L'AMOUR.

Tu sçais encore que chacune se vante que Jupiter, après avoir écouté

ſes raiſons, lui a promis ſecretement qu'elle auroit tout l'honneur de cet illuſtre choix ?

L'HYMEN.

Il eſt vrai.

L'AMOUR.

C'eſt aujourd'hui qu'il doit être déclaré ; & des trois Déeſſes, il faudroit néceſſairement que deux fuſſent mécontentes ?

L'HYMEN.

Certainement.

L'AMOUR, *lui montrant un portrait.*

Regarde.

L'HYMEN.

Que de charmes ! que de nobleſſe, & en même-temps que de douceur & de modeſtie dans tous ces traits ! j'en ſuis enchanté !

L'AMOUR.

Je vais propoſer à Jupiter de faire tomber ce portrait entre les mains du jeune Prince, qui ſans doute en ſera auſſi charmé que nous ; il deman-

dera cette Princesse pour son épouse ; les trois Déesses seront obligées de convenir que le choix est trop naturel & trop beau, pour n'y pas consentir ; aucune ne pourra se plaindre ; Jupiter se verra tiré de l'embarras de juger entr'elles... Eh bien, qu'en dis-tu ?

L'HYMEN.

A merveille !

L'AMOUR.

Tu es donc content de mon idée ?

L'HYMEN.

Très-content.

L'AMOUR.

Oh ! dis-le-moi donc avec plus de joie, plus de transport...

L'HYMEN.

Oh, je ne suis pas ordinairement si vif que toi.

L'AMOUR.

Eh, quand veux-tu donc l'être ? Quand veux-tu ressembler à l'Amour, si ce n'est pas aujourd'hui, lorsque tu vas former les plus beaux, les plus

SCENE III.

VÉNUS, JUNON, MINERVE, *les Ris, les Jeux, les Graces, les Beaux Arts.*

JUNON.

DÉESSE, nous sommes étonnées.

VÉNUS.

Eh de quoi, Déesse?

MINERVE.

De cette Fête.

JUNON.

Jupiter n'a pas encore déclaré son choix.

VÉNUS.

Il est vrai, mais apparemment que je le devine.

JUNON.

Vénus est toujours prompte à se flatter.

VÉNUS.

C'eſt que Vénus eſt toujours aſſez ſûre de triompher.

JUNON.

Ce jour-ci pourra rabattre un peu de votre confiance.

VÉNUS.

Je crois qu'il ne fera qu'ajouter beaucoup à votre dépit.

JUNON, *d'un ton élevé.*

En vérité, avez-vous pû prétendre un inſtant. . .

VÉNUS, *du même ton.*

En vérité, allons-nous recomencer cette querelle ? Je vous ai abandonné l'Olympe ; je me ſuis réfugiée ici ; venez-vous m'y pourſuivre ? C'en eſt trop.

JUNON.

Vous le prenez ſur un ton bien vif !

VÉNUS.

C'eſt que je ne fus jamais ſi ennuyée ! Il y a de l'acharnement ! . . .

Car enfin, dites-moi, je vous prie, ne prétendez-vous pas que rien n'est comparable à l'éclat d'une auguste Origine, & qu'un Prince dont le Sang le cede à peine à celui des Dieux, doit souhaiter de s'allier au Sang le plus pur & le plus noble ?

JUNON.

Sans doute, & si je vous nommois la Princesse que je lui destine, vous conviendriez qu'il n'est point d'hymen plus glorieux.

VÉNUS.

Minerve, de son côté, veut qu'on préfere à toute autre, une Princesse qu'elle a, dit-elle, formée, & dont les qualités de l'esprit & du cœur...

MINERVE.

Assureront le bonheur de son Epoux & celui des Peuples qu'il doit un jour gouverner.

VÉNUS.

Pourquoi, s'il vous plaît, lorsque

vous n'êtes pas d'accord entre vous deux ; lorsque vous avez une si belle occasion de vous piquer, de vous aigrir, de vous disputer, de vous gronder ; lorsque vous êtes si bonnes pour vous tenir tête l'une à l'autre, ne me pas laisser à l'écart ? Pourquoi vous adresser à moi, qui n'ai jamais su quereller, & qui vous déclare, en un mot, que quelque chose que vous me disiez désormais, je ne vous réponds plus.

JUNON.

Penseroit-on un instant à vous, si vous ne vous avisiez pas de vous mêler de tout.

MINERVE.

Et de prétendre que la beauté doit l'emporter...

VÉNUS *chante.*

Tout doit ceder à la beauté,
Elle est le charme & la gloire du monde.

MINERVE, *d'un ton dédaigneux.*

Vous chantez bien ?

VÉNUS, *du même ton.*

Trouvez-vous? Eh bien, laiſſez-moi donc continuer ma Fête.

MINERVE *appercevant les Beaux Arts parmi les Ris & les Jeux.*

Que vois-je! les Beaux Arts à votre ſuite! les Beaux Arts, qui ne doivent s'occuper qu'à célébrer la gloire des Héros!

VÉNUS.

Vous vous trompez encore. L'Amour les fit naître pour célébrer la beauté; il y avoit des Belles avant qu'il y eût des Héros, & peut-être n'y auroit-il jamais eu de Héros, s'il n'y avoit pas eu des Amans.

MINERVE, *d'un ton de mépris.*

Quels diſcours! Je vais vous prouver...

VÉNUS, *en s'en allant.*

Vous ne me prouverez rien; j'aime mieux vous abandonner la place.

SCENE IV. & *derniere.*

JUNON, MINERVE, VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMEN, *Suite de Vénus.*

L'HYMEN, *ramenant Vénus.*

OÙ allez-vous donc, Déeſſe? Je viens de la part de Jupiter vous déclarer, & à Junon & à Minerve, le choix qu'il a fait.

VÉNUS.

Soyez le bien arrivé ; nous allons donc ſçavoir...

JUNON.

Oui, nous allons ſçavoir ſi ce n'eſt pas à la Reine des cieux à donner des Reines à la terre.

L'HYMEN.

Vous aviez de bônnes raiſons toutes les trois, & Jupiter ne laiſſoit pas que d'être embaraſſé.

JUNON.

Il ne l'a jamais été un instant.

L'HYMEN.

J'ai cru remarquer...

JUNON.

Vous dites cela pour les flatter l'une & l'autre. Dès que je lui parlai, Junon, me répondit-il, ne craignez point que Minerve ou Vénus l'emportent sur vous.

L'HYMEN.

Aussi, Déesse, ne l'ont-elles pas emporté.

VENUS *à l'Hymen.*

Quoi ?...

MINERVE *à l'Hymen.*

Que dites-vous ?...

JUNON.

Que je triomphe.

L'HYMEN.

Je ne dis point cela du tout. L'Amour est venu ; il a représenté à Jupiter que le jugement qu'il rendroit

entre vous trois, ne feroit encore qu'y jetter un nouveau sujet d'aigreur & de jalousie ; il lui a montré ce portrait ; Jupiter a souri, & tout de suite s'est déterminé.

JUNON.

Je recevrois cet affront !

MINERVE.

Quoi, Jupiter n'adopteroit pas mon choix pour le fils d'un Roi que j'ai . . .

L'AMOUR.

Eh bien, d'un Roi que vous avez toujours chéri, que vous avez toujours gouverné, dont vous avez dirigé tous les projets pendant la paix, pendant la guerre ? Qui vous empêche de le gouverner encore, de gouverner le fils, & de le couvrir même, s'il est possible, d'autant de gloire que le Pere ? Mais pourquoi vouloir m'ôter le plaisir de donner à ce jeune Prince une Epouse charmante ?

JUNON.

Oh, je me vengerai !

VENUS *à l'Amour.*

Mon fils, je ne me ſerois pas attendue que ſans me conſulter...

L'AMOUR.

Eh m'aviez-vous conſulté, moi? D'ailleurs, quel étoit votre deſſein? De faire triompher la beauté? Eh bien, regardez, voyez ſi vous aviez fait un auſſi beau choix que le mien.

Il lui donne le portrait. Junon & Minerve s'approchent pour le regarder.

JUNON.

O Ciel!

MINERVE.

Que vois-je!

L'AMOUR.

Pourrez-vous être ſes ennemis!

VENUS.

Ah, mon fils, c'eſt la même!

JUNON.

J'embraſſe l'Amour!

MINERVE.

Et moi Venus; ſon choix étoit le mien.

JUNON.

JUNON *à Minerve.*

Et le mien étoit le vôtre.

L'AMOUR *aux trois Déesses.*

La rencontre est heureuse; c'est-à-dire, que dans cette Princesse sur qui le Ciel a versé tous ses dons, chacune de vous ne voyoit, ne considéroit que celui qui la flattoit : pour moi, j'y voyois tout & l'on ne dira pas que je ne la regardois qu'à travers mon bandeau. (*à Venus*) Vous aviez commencé une Fête; joignons-nous-y tous, & que le Ciel & la Terre applaudissent aux augustes liens que l'Hymen & l'Amour vont former.

De dessous le Théâtre s'éleve une pyramyde, au haut de laquelle sont les Armes de Monsieur le Dauphin & de Madame la Dauphine. La baze de cette pyramide forme un Autel où sont agroupés la France & le Génie de la France. Les Graces, après avoir dansé avec les beaux Arts, les attachent, avec leurs Guirlandes, au Génie de la France.

PREMIER AIR.

UNE DES GRACES.

Amour, que tes plus tendres feux
Rendent heureux
Deux cœurs pour qui le ciel épuisa ses largesses:
Comble-les, à jamais,
De tes douceurs enchanteresses:
Si les Dieux dans l'Epoux ont imprimé leurs
traits,
L'Epouse réunit tous les dons des Déesses.

Pas de deux dansé par l'Hymen & l'Amour.

SECOND AIR.

UN DES PLAISIRS.

Quels destins plus beaux & plus grands!
La gloire & les plaisirs s'empressent sur leurs
traces:
Tout leur promet les plus heureux momens:
Ce sont les Vertus & les Graces
Qui garantissent leurs sermens.

Tous les Acteurs s'unissent, & terminent ce Divertissement par une danse générale.

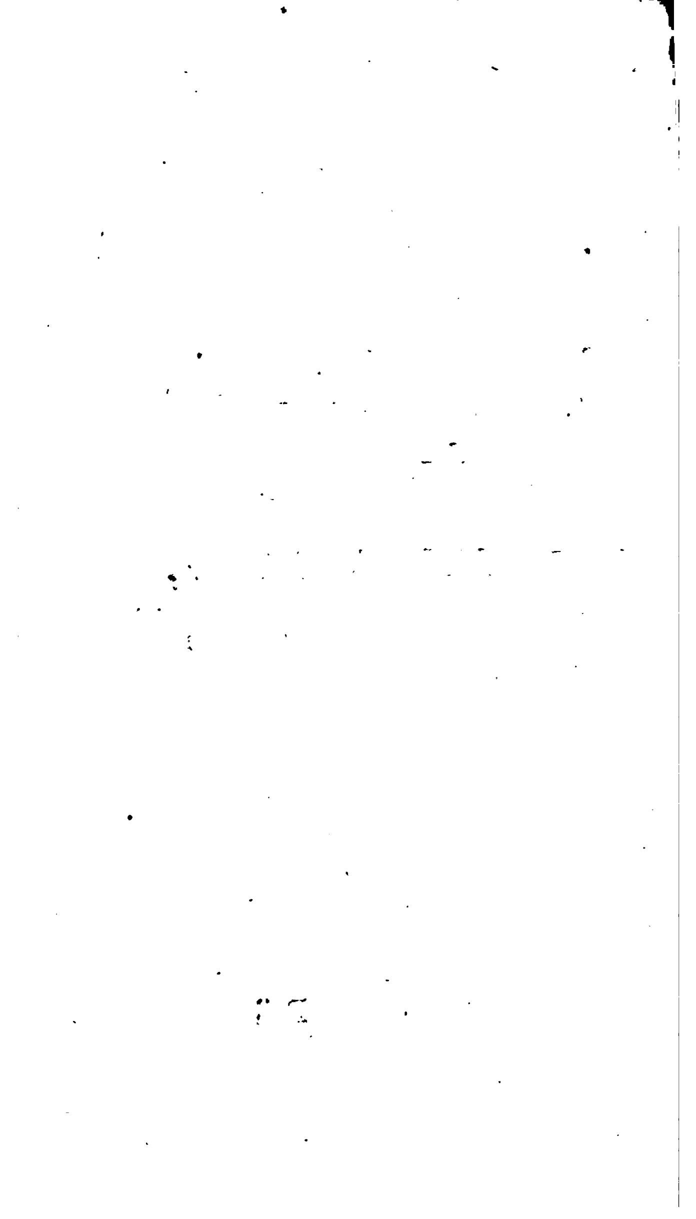
FIN.

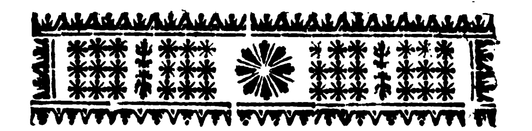
EGERIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée pour la premiere fois le 9 Septembre 1747.





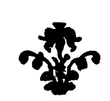
LETTRE
DE
M. DE FONTENELLE.

JE vous renvoye, Monſieur, votre Egerie. De toutes vos Pieces, c'eſt ſans contredit celle où vous avez jetté le plus d'idées fines, délicates & neuves. Une jeune perſonne à qui tout doit perſuader qu'elle eſt une divinité, & à qui ſon cœur inſinue qu'elle n'eſt qu'une mortelle, forme le tableau d'une ſorte de ſentiment qui n'avoit jamais été traité. Vous m'avez dit qu'on vous donnoit de

l'inquietude sur votre dénouement & qu'on prétendoit que l'ombre de Remus sortant de son tombeau & parlant aux Romains, paroitroit trop un dénouement par machine, si vous la mettiez en action : pour moi, je pense qu'un dénouement par machine & de prestige, doit paroître très naturel dans une piece où vous introduisez Numa & son Egerie. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble & très obeissant serviteur.

FONTENELLE.

Ce 27 Août 1747.



PRÉFACE.

LE ſentiment de M. de Fontenelle devoit me décider ; il ne me décidoit point, & pourquoi ? parce que c'étoit le mien. Cela paroîtra ſingulier ; cependant rien n'eſt plus vrai. Une des Actrices me dit que je conſulterois tant de perſonnes, que je finirois par mal faire. C'eſt ce qui m'arriva ; je finis par me laiſſer perſuader qu'il falloit mettre mon dénouement en récit ; il parut froid ; tous les autres Scenes avoient été très-applaudies ; je retirai ma Piece, d'autant plus piqué que c'eſt de toutes mes Comédies celle que j'aimois & que j'aime encore le plus. Je la donne ici telle que je l'avois faite d'abord & comme j'aurois dû la faire repréſenter.

ACTEURS.

NUMA.

CÆCILIUS.

TULLUS.

EGERIE.

CAMILLE.

La Scene est dans un de ces bois sacrés qui entouroient les Temples des Payens.



ÉGÉRIE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

NUMA, CÆCILIUS *en habit de Grand-Prêtre, ôtant sa fausse barbe.*

NUMA.

EH bien, Cæcilius ?

CÆCILIUS.

Seigneur, je viens d'exécuter vos ordres. J'ai répandu parmi le peuple

que l'ombre de Remus vous appàroît depuis trois nuits, & que vous avez ordonné pour ce ſoir un ſacrifice au tombeau de ce malheureux Prince.

NUMA.

As-tu fait preſſentir qu'on y verròit peut-être quelque nouveau prodige?

CÆCILIUS.

Oui.

NUMA.

Les eſprits t'ont-ils paru bien diſpoſés?

CÆCILIUS.

N'ayez aucune inquiétude. Il y a ſans doute quelques incrédules; mais le peuple en général eſt né pour l'erreur & pour les fers de la ſuperſtition. Après avoir fait croire aux Romains qu'Egerie étoit une Déeſſe, vous pouvez tout riſquer; vous pouvez ſans crainte tendre à leur crédulité tous les piéges que vous voudrez.

NUMA.

C'eſt aujourd'hui le dernier, & celui dont le ſuccès doit couronner toutes les peines que je me ſuis données juſqu'à préſent ; mais j'ai beſoin du ſecours de Camille.

CÆCILIUS.

De Camille, Seigneur !

NUMA.

Tu vins me confier, il y a trois jours, que ſes parens vouloient la marier à un homme qu'elle haïſſoit ; que tu l'aimois & que tu te flattois d'en être aimé. Tu me prias de la recevoir auprès d'Egerie ; j'y conſentis, à condition que tu ne paroîtrois devant elle que ſous ce déguiſement & ſans te faire connoître, & que tu ne lui parlerois point que je ne te l'euſſe permis. . .

CÆCILIUS.

Je vous ai exactement obéi.

NUMA.

Je le ſçais. Je viens de la rencontrer. Apparemment que l'inquiétude de n'avoir pas de tes nouvelles depuis qu'elle eſt ici, & l'exemple de tant de femmes qui viennent ſans ceſſe à toi comme à un Oracle, & qui paroiſſent toutes s'en retourner fort contentes, lui ont fait naître l'envie de te confier auſſi l'embarras de ſa ſituation. Elle m'a dit qu'elle cherchoit le Grand-Prêtre. Elle eſt bien éloignée de s'imaginer que je t'en fais jouer ici le rolle, & que ce Grand-Prêtre ſi grave & ſi renommé, eſt ſon Amant. Il faut que ſous ce déguiſement, tu t'aſſures de ſes ſentimens pour toi. Si elle t'aime autant que tu parois t'en flatter; alors, comme ſon amour me ſera un sûr garant de ſa diſcrétion, tu te feras connoître, & tu lui dévoileras en

même temps le myſtere de tout ce qui ſe paſſe ici ; enſuite, tu la prieras de ma part de tâcher de démêler dans le cœur d'Egerie ſi mes ſoupçons ſur ce jeune homme dont je t'ai déjà parlé, ſont bien fondés.

CÆCILIUS.

Seigneur, ce jeune homme a une phyſionomie ſi intéreſſante ; ſon air eſt ſi noble & ſi diſtingué, que je ne ſerois point ſurpris qu'Egerie oubliât un peu qu'elle eſt une Déeſſe, & qu'il n'eſt que le fils d'un Berger. Je l'examinois encore ce matin dans le Temple au milieu de cet éclat & de tout cet appareil de gloire dont vous l'avez environnée pour éblouir les yeux du vulgaire, elle avoit ſans ceſſe les regards attachez ſur lui.

NUMA.

En cas qu'il ſoit aimé, je voudrois auſſi ſçavoir s'il a oſé lever les yeux juſqu'à elle, & quels projets l'amour

peut leur inspirer à l'un & à l'autre. Il faudroit donc que Camille les engageât à se parler ; j'ai en tête des idées qu'il n'est pas encore temps de t'expliquer.

CÆCILIUS.

Je ne cherche point à les pénétrer... Voici Camille. Sous un air simple & naif, elle a beaucoup d'esprit ; ayez seulement la bonté de vous éloigner, je vous promets qu'avant la fin du jour, vous sçaurez à quoi vous en tenir.

NUMA.

Allons, je te laisse donc avec elle ; mais prends bien garde, je te le répete, à ne te pas faire connoître que tu ne te sois bien assuré de ses sentimens pour toi.

CÆCILIUS.

Soyez tranquille ; vous n'aurez point de reproches à me faire.

SCENE II.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CÆCILIUS *à part, remettant sa fausse barbe.*

MA chere Camille ! je vais donc enfin lui parler ! qu'elle est belle! que cette langueur & cette mélancolie, dont je suis sans doute la cause, lui donnent encore à mes yeux de nouveaux charmes ! (*à Camille.*) Vous avez dit à Numa que vous me cherchiez ?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

A votre air triste & abbatu, on devine aisément que vous avez du chagrin.

CAMILLE.

Certainement.

CÆCILIUS.

Belle Camille, voulez-vous m'ouvrir votre cœur ?

CAMILLE.

Je ne viens ici que dans cette intention.

CÆCILIUS.

Ordinairement à votre âge, ne fût-ce que par curiosité, on souhaite de se marier ; vous avez cependant refusé d'épouser celui que vos parens vouloient vous donner ?

CAMILLE.

Il est vrai.

CÆCILIUS.

Sans doute, parce que vous en aimez un autre ?

CAMILLE.

Qui ne le mérite pas. Depuis trois jours que je suis ici, je n'ai pas entendu parler de lui.

CÆCILIUS.

Peut-être n'a-t-il pas été le maître

de vous donner de ses nouvelles. Vous êtes trop aimable pour qu'on soit volontairement en faute avec vous. Est-ce pour la premiere fois que vous aimez ?

CAMILLE.

Hélas ! aime-t-on deux fois dans la vie !

CÆCILIUS.

Oh, oui, oui, deux, trois, quatre. On voit bien, à votre réponse, que vous en êtes encore à votre premiere inclination. Je suis charmé quand je trouve ainsi un jeune cœur tout neuf ; il semble que cela me rajeunit. Allons, vos idées, vos pensées, jusqu'à vos rêves, ne craignez point de m'ennuyer, détaillez-moi tout. Où vîtes-vous pour la premiere fois votre Amant ?

CAMILLE.

J'étois au mariage d'une de mes amies. Je suis naturellement assez gaie. Je ne sçais, tout d'un coup je devins

férieuse. La joie qui éclattoit de toutes parts, la façon galante dont chacun étoit paré, le son des instrumens, les danses, ne m'amuserent plus. L'air content de mon amie, l'empressement de son jeune époux, les regards qu'ils se jettoient, leur ravissement, le plaisir dont ils paroissoient comblez... tout cela me plongea dans une rêverie... Vous allez me dire qu'une jeune personne ne devroit point rêver à ces choses-là ; mais on y rêve, sans croire y penser.

CÆCILIUS.

Je ne vous dis rien. Continuez.

CAMILLE.

Sans m'en appercevoir, je m'éloignai de la compagnie, & il y avoit déjà quelque temps que je me promenois seule dans un bois qui joint la maison où se donnoit la Fête, lorsqu'un jeune homme...

CÆCILIUS.

Un jeune homme ! seul avec vous, au milieu d'un bois, dans les dispositions où votre rêverie avoit mis votre cœur ! Voyons, voyons, comment vous vous tirerez de ce bois-là.

CAMILLE.

Je voulus retourner sur mes pas : belle Camille, s'écria-t-il, de grace, ne fuyez point un Amant qui vous adore, & qui cherche depuis si longtems à vous le dire.

CÆCILIUS.

Et tout de suite il se jetta à vos genoux ?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

En prenant sans doute une de vos belles mains qu'il baisoit avec une ardeur. . .

CAMILLE.

Il est vrai. En vain je tâchai de me

débarrasser ; j'eus beau lui dire , il peut venir quelqu'un ; c'est m'exposer à la médisance ; levez-vous donc ; laissez-moi ; oh , je n'aime point ces manieres-là , finissez. Je suis si jeune, apparemment que je n'ai pas encore le ton bien imposant ; il ne finissoit point.

CÆCILIUS.

Cette tendre émotion, ce trouble charmant que vous lisiez dans ses regards, ne se communiquoient-ils point un peu à votre ame ?

CAMILLE.

Mais...

CÆCILIUS.

Mais, belle Camille, il faut ne me rien cacher.

CAMILLE.

Il me semble que je ... commençois ... à oublier ... que ma mere pouvoit venir nous surprendre, lorsqu'elle arriva. Oh, que je fus grondée !

elle s'imagina mille choses, & dès le lendemain elle arrêta mon mariage avec un homme fort âgé qui m'a toujours déplu.

CÆCILIUS.

Et c'est pour n'être pas forcée de prendre ce vilain mari-là, que vous vous êtes refugiée ici ?

CAMILLE.

Oui, par le conseil de cet Amant, dont je n'ai pas entendu parler depuis. Il trouva le moyen de me faire tenir une Lettre. Si vous la voyiez, elle étoit si tendre, si passionnée ! ... Je n'aurois jamais crû qu'il m'abandonneroit si cruellement.

CÆCILIUS *ôtant sa fausse barbe, & se jettant à ses genoux.*

Lui, vous abandonner ! il mourroit plutôt mille fois. Voyez-le à vos genoux vous jurer un amour qui ne finira qu'avec sa vie.

CAMILLE.

O ciel ! quoi, c'eſt vous ſous ce déguiſement ?

CÆCILIUS.

Belle Camille, je n'ai pas quitté ces lieux. Je vous voyois ſans ceſſe.

CAMILLE.

Vous me voyiez ! vous voyiez mon inquiétude, & vous ne m'en tiriez pas ! ah, cela eſt trop barbare !

CÆCILIUS.

Numa m'avoit promis de favoriſer notre amour ; mais il avoit exigé que je ne vous parlerois point qu'il ne me l'eut permis.

CAMILLE.

Quel plaiſir prenoit-il à nous faire ſouffrir ?

CÆCILIUS.

Tout ce qui ſe paſſe ici eſt un myſtere que je vais vous dévoiler. . .

CAMILLE.

Hélas ! j'ai penſé vingt fois me jetter

aux pieds de la Déesse pour lui demander mon Amant.

CÆCILIUS.

Elle ne vous auroit pas été d'un grand secours. Vous croyez donc qu'Egerie est véritablement une Divinité ?

CAMILLE.

Comment, si je le crois ? Certainement. J'avoue que quelquefois il me sembloit que je voulois en douter ; mais...

CÆCILIUS.

Mais par habitude, & comme tout le monde le croyoit, vous avez toujours continué de le croire ?

CAMILLE.

Elle paroît elle-même persuadée qu'elle n'est pas une mortelle.

CÆCILIUS.

Comment n'en seroit-elle pas persuadée ? Plongée dans un profond sommeil par l'effet d'un breuvage,

on la tranſporte dans ce Temple. Inconnue juſqu'alors au reſte de l'Univers, n'ayant qu'une grotte pour habitation, au milieu d'un bois, que la ſuperſtition avoit rendu ſacré, elle n'avoit vû que la femme qui l'avoit élevée, & qui la croyoit elle-même un enfant myſtérieux. A ſon reveil, elle ſe trouve ſur un Trône, au milieu d'un édifice ſuperbe, parée des plus riches habits ; Numa proſterné devant elle, lui dit qu'un Dieu, la tenant dans ſes bras & traverſant les airs, vient de la placer ſur ce Trône. Dans le même inſtant, les portes du Temple s'ouvrent, le peuple, dont nous préparions depuis longtems les eſprits à ce grand évenement, & à qui nous l'avions annoncé dès la veille, entre en foule. Une muſique éclatante ſemble ſortir du fond de la voute...

CAMILLE.

Cet appareil étoit frappant, & je

conçois

conçois que vous avez dû lui perſuader tout ce que vous avez voulu. Mais Numa s'eſt-il imaginé qu'il n'y avoit qu'à élever une jeune fille dans l'ignorance d'elle-même, la placer enſuite dans un Temple, & que pourvû qu'elle y fut bien parée, elle y reſteroit comme une ſtatue ? L'illuſion de l'eſprit ne paſſe pas toujours juſqu'au cœur ; il a ſes droits à part, & il me ſemble que celui d'Egerie tient beaucoup à l'humanité.

CÆCILIUS.

Vous êtes à peu près de même âge ; elle a paru prendre de l'amitié pour vous ; vous auroit-elle déja fait quelques petites confidences ?

CAMILLE.

Non ; mais regardez ; la voilà qui ſe promene ſeule ; n'eſt-elle pas comme j'étois il n'y a qu'un moment ? Triſte, rêveuſe, abbatue. Je ſoupçonne qu'un jeune homme qui vient

fort régulierement au Temple, & qu'elle regarde avec beaucoup de complaisance, pourroit bien être la cause de cette mélancolie.

CÆCILIUS.

Croyez-vous qu'ils se soient déja parlé ?

CAMILLE.

Je ne crois pas ; il me semble que la timidité les retient, mais qu'ils se cherchent.

CÆCILIUS.

Tâchez qu'ils se parlent ; tâchez de démêler ce qui se passe dans leurs cœurs ; Numa vous en prie. Il nous a bien fait souffrir pendant quelques jours ; mais enfin cela est fini ; il m'a promis d'assurer notre bonheur, & de nous unir dès ce jour l'un à l'autre, si vous lui rendez le petit service qu'il éxige de vous.

CAMILLE.

J'y ferai de mon mieux.

CÆCILIUS.

Je vois qu'Egerie vient ici ; je vous laisse avec elle. Adieu, ma charmante Camille. (*Il veut l'embrasser.*)

CAMILLE.

Finissez. Que penseroit-elle si elle voyoit son Grand-Prêtre badiner avec les jeunes filles ?

CÆCILIUS, *en s'en allant.*

Ah, vous plaisantez ? Nous nous retrouverons.

CAMILLE.

Je suis bien aise que vous m'en avertissiez.

SCENE III.

CAMILLE, EGERIE *au fond du Théâtre, avançant lentement, comme une perſonne plongée dans la plus profonde rêverie.*

CAMILLE, *au bord du Théâtre.*

IL ne me ſera pas, je crois, difficile de découvrir ce qu'ils veulent ſçavoir. Hier au ſoir, en nous promenant, elle commença vingt propos qu'elle interrompoit auſſitôt ; elle ſoupiroit de temps en temps & me regardoit, comme voulant me dire de lui demander ce qu'elle avoit ; j'étois moi-même trop occupée, trop accablée de ma ſituation pour chercher à m'entretenir de celle des autres ; mais je ſuis perſuadée qu'aujour-

d'hui pour peu que je la presse...

Elle s'approche d'Egerie & la fait sortir de sa rêverie.

EGERIE.

Ah, te voilà, Camille ! Je te cherchois. Qu'as-tu donc fait tout le matin ? Je ne t'ai point vûe.

CAMILLE.

Je me suis beaucoup promenée dans ce bois ; j'étois triste : nous le sommes souvent, nous autres mortelles, sans sçavoir pourquoi : il n'appartient qu'aux Divinitez de trouver toujours en elles-mêmes la source de leur bonheur.

EGERIE.

Tu me crois donc fort heureuse ?

CAMILLE.

Vous êtes Déesse.

EGERIE.

Déesse ! toujours Déesse ! Ah Camille !

CAMILLE.

Comment donc ! quel dégoût ! quel ennui du ſort le plus brillant ! Quoi, ce Temple, les honneurs qu'on vous y rend, cette pompe, cet éclat, cette magnificence...

EGERIE.

Que n'ajoutes-tu, cet or, ces diamans, ces habits ſuperbes dont je ſuis parée ?

CAMILLE.

Sans doute. N'eſt-il pas fort agréable d'avoir toutes ces choſes-là ? Que vous manque-t-il ?

EGERIE.

Un cœur qui y ſoit ſenſible !

CAMILLE.

Vous m'étonnez, & je commencerois à ſoupçonner...

EGERIE.

Parle librement ; que ſoupçonnerois-tu ?

CAMILLE.

Que vous aimez. Il n'y a que l'Amour qui puiſſe ainſi donner de l'indifférence pour tout ce qui n'eſt pas ſon objet... Vous ſoupirez ? J'ai deviné. Je crois même que je connois votre Amant. Il ne brille pas par l'éclat du rang,

EGERIE.

C'eſt un ſimple mortel ; en lui, je n'ai vû que lui-même : pour être favoriſé de l'Amour, faut-il donc l'avoir été de la Fortune !

CAMILLE.

Non. Il me ſemble même que ceux qu'elle a élevez, ſont déja ſi heureux, qu'en les aimant, on ne fait qu'une partie de leur bonheur ; au lieu que vous aurez le plaiſir de faire la félicité toute entiere de celui que votre cœur s'eſt choiſi. N'eſt-ce pas ce jeune homme qui vient ſi réguliére-

ment au Temple ? Sa figure eſt charmante ! Lui avez-vous déja parlé ?

EGERIE.

Comment veux-tu que je lui aye parlé, toujours entourée d'une foule importune ?

CAMILLE.

Il eſt sûr que quand on aime, & qu'on veut le cacher, la grandeur eſt bien à charge ; on eſt en ſpectacle ; une cour oiſive & curieuſe nous examine ſans ceſſe ; & comme chacun y eſt agité de l'eſpoir de la faveur, tous cherchent à pénétrer nos foibleſſes, pour ſe rendre néceſſaires : vils flatteurs, auſſi prompts à les publier avec malignité, qu'à les ſervir avec baſſeſſe ! . . . . mais nous ſommes ſeules ici ; perſonne ne nous obſerve ; l'occaſion eſt favorable ; je viens de rencontrer votre Amant qui ſe promene dans ce bois... Tenez, juſtement,

le voici ; cet endroit est écarté, désert ; saisissez ce moment, si vous desirez lui parler.

EGERIE.

Si je le desire ! mais, Camille, en profitera-t-il ! il est si timide ! n'as-tu pas remarqué que dans le Temple, où il a sans cesse les yeux attachez sur moi, dès que je le regarde, il les baisse aussitôt avec un trouble, une confusion. ..

CAMILLE.

Il n'est pas douteux, qu'il faudra que vous fassiez les avances.

EGERIE.

Moi, je ferois des avances ! tu n'y penses pas.

CAMILLE.

J'avoue que cela paroît d'abord bien terrible ; mais comment voulez-vous qu'il ose s'élever jusqu'à vous, si vous ne descendez pas jusqu'à lui ? Le mortel doit se taire & laisser

deviner ; la Déesse doit se faire entendre.

EGERIE.

Non, Camille, non, je ne pourrois jamais prendre sur moi... il vaut mieux ne lui point parler.

CAMILLE.

Dans le rang où vous êtes, presque toujours accompagnée, les occasions sont rares.

EGERIE.

Hélas ! je le sçais bien.

CAMILLE.

Si vous laissez échapper celle-ci, vous en serez fâchée.

EGERIE.

Mais tu me dis qu'il faudra...

CAMILLE.

Je dis qu'il n'en est pas d'une Déesse comme d'une simple mortelle, & que, pourvû que cela se fasse avec une certaine dignité, elle peut risquer bien

des choses. Allons, allons, croyez-moi, dites-lui d'avancer.

EGERIE.

Je t'avouë que je suis dans un trouble....

CAMILLE.

Oh! si vous êtes si troublée, & votre Amant timide, vous vous parlerez sans vous rien dire; votre cœur a besoin de tout votre esprit, prenez-y garde. Je vais me promener au bout de cette Allée pour vous avertir en cas qu'il vienne quelqu'un.

SCENE IV.

TULLUS, EGERIE.

EGERIE.

APPROCHEZ.

TULLUS.

Puissante Déesse....

EGERIE.

Approchez, vous dis-je. J'ai remarqué que vous êtes toujours le premier au Temple.

TULLUS.

Oui.

EGERIE.

Et que vous n'en sortez jamais que le dernier.

TULLUS.

Il est vrai.

EGERIE.

Oui ?... Il est vrai ?... Oh, rassurez-vous, rassurez-vous donc. Je veux que vous vous entreteniez un moment avec moi comme avec une simple Mortelle, une Amie. Dites-moi, à quoi pouvez-vous rêver pendant les journées entieres que je vous vois vous promener toujours seul dans ce bois ?

TULLUS.

Je rêve à vous, à votre grandeur, à votre puissance, aux honneurs que

l'on vous rend, aux fleurs, aux fruits que je puis vous offrir.

EGERIE.

Tout ce qui viendra de vous, me ſera toujours très-agréable. Mais vous ne me perſuaderez pas aiſément qu'à votre âge, on ne ſoit occupé que de ſon zèle pour les Dieux, & je ſoupçonne que l'Amour....

TULLUS.

Ah! Déeſſe, je n'aime point.

EGERIE.

Vous n'aimez point? Vous rougiſſez en me le diſant?

TULLUS.

Je ne ſçais pas pourquoi je rougis, mais je dis la vérité.

EGERIE.

La dit-on avec ce trouble, cet embarras?

TULLUS.

Eſt-il étonnant que je ſois troublé,

embarrassé ? Je suis si pénétré, si saisi de respect en votre présence....

EGERIE.

Du respect ! je croyois vous avoir dit que je voulois que vous me parlassiez, comme à une simple Mortelle, une Amie. Il vous plaît apparemment de me désobéir ?

TULLUS.

Vous désobéir ! moi, qui sacrifierois mille fois ma vie....

EGERIE.

Il ne s'agit point de sacrifier votre vie ; on s'y intéresse ; on voudroit vous voir heureux. Votre mélancolie, ce goût pour la solitude, ces soupirs qui vous échappent, font assez connoître ce qui se passe dans votre cœur : pourquoi vous obstiner à le cacher ?

TULLUS.

Hélas ! je n'ose me l'expliquer, me l'avouer à moi-même.

EGERIE.

Quelle idée ! on ne s'explique pas, on ne s'avoue pas ce que l'on ressent ? Ecoutez, Tullus, il ne faut pas qu'un jeune homme soit trop présomptueux ; mais vous êtes aussi d'une timidité qui impatiente.... Car enfin, l'Amour vous est peut-être plus favorable que vous ne pensez.

TULLUS.

Il ne pourroit jamais que me rendre malheureux !

EGERIE.

Mais non, j'en suis sûre.

TULLUS.

O ciel....

EGERIE.

Je veux absolument que vous rompiez ce silence obstiné, ou je me fâcherai.

TULLUS.

A quelle épreuve vous me mettez !

EGERIE.

Parlez donc . . . ſongez qu'il peut venir quelqu'un.

TULLUS.

Me conviendroit-il d'aimer !

EGERIE.

Ce n'eſt pas-là répondre.

TULLUS.

Déeſſe. . . ne preſſez point un cœur. . .

EGERIE.

Eſt-il poſſible que la façon dont je vous parle, ne m'attire pas plus de confiance ?

TULLUS.

Elle me jette dans un trouble ! . . . (*A part.*) Ah ! je ne ſçaurois être trop en garde contre un eſpoir téméraire.

EGERIE.

Vous expliquerez-vous enfin ?

TULLUS.

Que pourrois-je dire !

EGERIE, *avec dépit.*

En vérité, je ne ſçais plus que vous dire moi-même. C'en eſt trop... Camille?

SCENE V.

CAMILLE, EGERIE, TULLUS.

CAMILLE.

DÉESSE?

EGERIE *à Tullus.*

Allez, laiſſez-nous.

TULLUS.

Vous paroiſſez fâchée! de grace, quelques momens encore...

EGERIE.

Quand on en profite ſi mal, devroit-on en demander? Laiſſez-nous, vous dis-je.

TULLUS, *en s'en allant.*

Que je ſuis malheureux!

SCENE VI.

EGERIE, CAMILLE.

CAMILLE.

VOus n'avez pas l'air content ? Que vous a-t-il donc dit ?

EGERIE.

Il ne m'a rien dit. Je ne ſçais que penſer. Peut-être m'aime-t-il, ne croyant que m'adorer ; peut-être m'adore-t-il, ſans penſer à m'aimer.

CAMILLE.

J'ai fait mes réflexions, tandis que vous lui parliez. Voulez-vous que je vous diſe mon ſentiment ?

EGERIE.

Eh bien ?

CAMILLE.

Il ne vous aime point.

EGERIE, *avec aigreur.*

Il ne m'aime point ?

CAMILLE.

J'entends... là... de cet amour... qu'on appelle vulgairement de l'amour, qui a des transports, des desirs.

EGERIE.

Je suis fâchée de ne vous paroître pas assez aimable pour en inspirer.

CAMILLE.

On ne peut être plus aimable que vous l'êtes ; mais quelques charmes que l'on ait, quand on est si élevée au-dessus des hommes, il me semble qu'on ne leur inspire que ce plaisir d'admiration qui n'est fait que pour les yeux, qui ne va point jusqu'au cœur, qui n'est point celui du sentiment, & qui ne peut jamais le devenir. Il faut pouvoir esperer de posséder un objet, pour s'y attacher : l'espérance fut toujours le berceau de l'Amour.

EGERIE.

Il y a dans ce que tu me dis, une

apparence de vérité qui me désole... Mais, Camille, est-il bien sûr que je sois une Déesse?

CAMILLE.

Ah, le doute est nouveau! Je ne m'y serois pas attendue. Avouez que ce doute-là ne vous est venu que depuis que vous aimez?

EGERIE.

Il est vrai.

CAMILLE.

Si vous n'êtes pas une Divinité, pourquoi ce concours unanime de tout un Peuple à vous adorer? Quand vous vous regardez à votre miroir, ne s'éleve-t-il pas en vous-même un sentiment intérieur de l'excellence, de la supériorité de votre être? Une voix secrette ne vous dit-elle pas que les hommes ne sont faits que pour tâcher de trouver grace devant vos yeux, pour vous obéir, prévenir vos desirs, se soumettre à vos volontés, & même

à vos caprices, si vous étiez capable d'en avoir ? . . .

EGERIE.

Mais, sans être Déesses, toutes les femmes ne pensent-elles pas de même?

CAMILLE.

Oh ! non, non, certainement ; nous n'avons pas assez de vanité, assez d'amour propre . . .

EGERIE.

Il me vient une autre idée. Mon Amant ne seroit-il point un Dieu, qui sous les apparences d'un Berger, veut goûter le plaisir délicat & sensible d'être aimé pour lui-même ? . . . Je crois que tu ris ?

CAMILLE.

Non. Mais s'il étoit un Dieu, auroit-il cette timidité que vous lui reprochez ?

EGERIE.

Peut-être l'affecte-t-il pour mieux jouir de tout son triomphe ? Camille, ne me contredis point ; laisse-moi me

flatter un peu ; j'en ai tant de besoin ; j'ai tant de chagrin... Je ne puis rester plus long-tems dans le trouble & l'incertitude où je suis. Il faut que je lui parle encore. Il ne se sera pas sans doute éloigné. Je veux examiner, je veux absolument éclaircir... Il me semble que deux cœurs qui s'aiment, devroient se deviner si aisément ! Attends-moi ici.

SCENE VII.

CÆCILIUS, EGERIE, CAMILLE.

CÆCILIUS.

DÉESSE, Numa m'envoie vous dire que le Peuple a préparé pour ce soir une Fête...

EGERIE, *en s'en allant.*

Toujours des Fêtes ! toujours des honneurs ! Ah, que j'en suis lasse ! Qu'on me laisse.

SCENE VIII.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CAMILLE.

Ce peu de mots, & cette mauvaiſe humeur, vous annoncent aſſez ce qui ſe paſſe.

CÆCILIUS.

Cachez derriere ces arbres, Numa & moi, nous avons tout entendu.

CAMILLE.

Eh bien, quelle ſera la fin de tout ceci ?

CÆCILIUS.

Ma foi, je l'ignore. Je ſçais ſeulement que Numa, pour rendre ſes Loix plus reſpectables aux Romains, s'eſt imaginé qu'il devoit paroître appuyé de la préſence de quelque Divinité. Pour jouer ce rôle, il a choiſi une

jeune fille ; & en effet, il semble qu'il éclatte dans votre Sexe je ne sçai quoi de divin ; les graces & la beauté furent toujours son partage ; nous avons tant de penchant à vous adorer : cependant je vois qu'il auroit mieux fait de prendre un jeune homme.

CAMILLE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît ?

CÆCILIUS.

Pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas faire pour Egerie ce qu'on eût fait pour ce jeune homme. Je suppose qu'il fut devenu amoureux... de vous, par exemple ; cela n'auroit causé aucun embarras. Numa auroit envoyé chercher vos parens ; votre fille, leur auroit-il dit, a plû au Dieu qui veut bien habiter parmi nous. Toute votre famille se feroit ttouvée fort honorée de cet amour ; & le soir, couronnée de fleurs & de guirlandes, on

vous

vous auroit conduite au Temple...
La jolie victime !

CAMILLE.

Je vois qu'à la Cour tous les emplois sont honnêtes ; car aparemment que comme Grand-Prêtre, ç'auroit été vous qui m'auriez présentée à ce Dieu prétendu ?

CÆCILIUS, *l'embrassant.*

Oh, ma foi, le Grand-Prêtre auroit été le Dieu.

SCENE IX.

NUMA, CÆCILIUS, CAMILLE.

NUMA.

BELLE Camille, je viens vous remercier.

CAMILLE.

Seigneur, j'ai fait ce que vous desi-

riez ; j'ai mis ces amans vis-à-vis l'un de l'autre ; peut-être que malgré tout le penchant qui les attiroit, ils se seroient encore souvent rencontrez, sans oser se parler.

NUMA.

Je veux à présent sçavoir quels projets l'amour leur inspirera. Ils viennent de ce côté ; cachons-nous. Cæcilius, je t'avois dit d'aller voir si tout étoit prêt dans le Temple ?

CÆCILIUS.

J'y vais.

SCENE X.

EGERIE, TULLUS.

EGERIE.

OUI, vous dis-je, sans pouvoir pénétrer tout ce mystere, je suis persuadée que Numa me trompe,

trompe le peuple, & que je ne suis point une Déesse.

TULLUS.

Quels sont donc les traits de la Divinité, si ce ne sont pas les vôtres !

EGERIE.

Vous vous êtes laissé éblouir à tout ce faste qui m'environne.

TULLUS.

Est-ce donc aux honneurs que l'on vous rend... Ah ! Déesse, en entrant dans le Temple, dès que je levai les yeux sur vous, aux seuls transports dont je fus saisi, j'aurois reconnu que vous êtiez une Divinité ! Un charme inexprimable s'empara de tous mes sens. Plus je vous regardois, plus il sembloit à mon ame que sans vous connoître, elle vous avoit toujours cherchée, qu'elle vous avoit toujours desirée. Il me sembloit que je recevois un cœur tout nouveau, où votre divine image avoit toujours regné !

EGERIE.

Mais, Tullus, croyez-vous que si je n'étois qu'une simple mortelle, je ne vous aurois pas inspiré ces mêmes transports ? Etes-vous donc un Dieu ? Car enfin, tout ce que vous m'exprimez, je le ressentis en vous voyant. Ah ! pourquoi nous déguiser plus longtems, qu'assortis par l'Amour, destinez l'un pour l'autre, nos cœurs se sont unis dès qu'ils se sont rencontrez. Vous m'aimez ; je vous aime...

TULLUS *se jettant à ses genoux.*

Qu'entends-je !.. ô Ciel ce pourroit-il !.. Déesse... Non, je ne suis point un mortel, puisque je ne meurs pas à vos genoux de l'excès de mon bonheur ! Vous m'aimez !

EGERIE, *le relevant.*

C'est dans ce moment-ci que je suis flattée du rang suprême, par le plaisir de vous le sacrifier. Tullus, nous quitterons ces lieux ; nous chercherons

quelque séjour tranquille, où, loin du tumulte & de la foule qu'entraînent les honneurs, débarrassée du soin de faire le bonheur des autres, je ne serai occupée que du vôtre & du mien. Notre paisible retraite n'étallera point l'or, la magnificence & toute cette pompe qui m'accompagne ici; mais au milieu des bois, aux bords des fontaines, nous gouterons en liberté ces transports mutuels, cette tendre confiance, ces plaisirs toujours purs...

SCENE XI.

NUMA, CAMILLE, EGERIE, TULLUS.

NUMA, *paroissant.*

QUE viens-je d'entendre?

EGERIE.

Quoi, vous nous écoutiez?

NUMA.

C'eſt au fils d'un Berger que vous voulez unir votre ſort ?

EGERIE.

Je veux m'unir à ce que j'aime !

NUMA.

Eſt-ce donc-là le prix de tant d'inquiétudes, d'allarmes & de tous les ſoins que j'ai pris de vous.

EGERIE.

Quelles inquiétudes ? Quels ſoins ? Que vous dois-je ? Ne m'avez vous pas dit qu'un Dieu m'avoit transportée dans ces lieux ? Ne ſuis-je pas une Déeſſe ?

NUMA.

Non... vous êtes ma fille.

EGERIE.

Votre fille !...

NUMA.

Et puiſqu'il faut enfin vous développer tout ce myſtere, apprenez qu'à peine étiez-vous née, qu'il me fallut

trembler pour vos jours. Le ſort tomba ſur vous pour être ſacrifiée au Dieu du Tybre, dont les eaux s'étoient débordées. Je trouvai le moyen de tromper les yeux de tout un Peuple, & de vous ſauver; mais ce n'étoit pas encore aſſez pour ma tendreſſe. Ne pouvant plus vous faire reparoître comme ma fille, & vous remettre auprès du Trône, je formai le deſſein de vous élever au-deſſus du Trône même. Vous êtes aujourd'hui adorée comme une Déeſſe par ces mêmes Romains dont la ſuperſtition barbare vous avoit dévouée à la mort comme une victime.

EGERIE *voulant ſe jetter aux genoux de Numa qui la releve.*

O mon Pere! .. Que ce nom m'eſt doux à prononcer! .. mon Pere! .. Mais pourquoi m'avoir caché ſi longtems ma naiſſance? Pourquoi m'avoir laiſſé ignorer que je ne

pouvois pas disposer de mes sentimens ? Vous êtes surpris que la fierté du rang où vous m'avez élevée, ne m'ait pas défendue contre le penchant qui m'entraînoit ? Ah, l'orgueil dans un cœur est-il donc aussi naturel que l'Amour ! A présent que je me connois, ne craignez pas que je trahisse l'obéissance que je vous dois ; c'est déchirer mon ame ; mais je vous serai soumise aux dépens de ma propre vie. Tullus, il faut renoncer l'un à l'autre... Il faut ne nous plus voir... Adieu, Tullus.

TULLUS.

Déesse, car vous serez toujours une Divinité pour mon cœur, je recevois, il n'y a qu'un instanr, le don du vôtre, comme on reçoit les présens des Dieux ; ils peuvent nous élever, ou nous abaisser à leur gré, & n'ont à répondre qu'à eux-mêmes de leurs actions. Mais la fille de Numa devient

comptable de ſa gloire à ſon Pere, à ſon Roi, à tout un Peuple. Puiſſe le bonheur de vos jours égaler l'éclat de vos hautes deſtinées ! L'infortuné Tullus va chercher des climats où la guerre puiſſe lui offrir les occaſions de perir moins indigne de vous.

NUMA, *l'arrêtant.*

Demeurez.

SCENE XII. *& derniere.*

CÆCILIUS, NUMA, EGERIE, TULLUS, CAMILLE.

NUMA.

EH bien Cæcilius ?

CÆCILIUS, *lui parlant bas & à part.*

Seigneur, tout eſt prêt dans le Tem-

ple. D'ailleurs le hazard vous a bien servi, & le moment est des plus favorables pour le nouveau prodige que vous avez imaginé.

NUMA.

Comment ? que veux-tu dire ? qu'est-il donc arrivé ? tu peux parler haut.

CÆCILIUS.

Un de ces hommes qui font les esprits forts, soupant hier avec ses amis, badina, railla, disputa beaucoup sur ce qui se passe dans ce Temple, traitant le tout de pures fourberies. Lorsqu'il fallut se retirer, au lieu de prendre le chemin de sa maison, il porta ses pas chancelans du côté du Tibre où apparemment il tomba ; ce matin on l'a trouvé noyé. Quelques-uns de ceux avec qui il avoit soupé, frappés de cet accident, se sont rappellé les discours qu'il avoit

tenus, les ont répandus parmi le Peuple, & tout de suite cette mort a été regardée comme une punition bien marquée de la part de la Déesse. On ne parle que de cet évenement, & chacun, comme il arrive toujours, y ajoute des circonstances pour le rendre plus merveilleux.

NUMA.

Tu as raison de penser que cela vient fort à propos. (*à Egerie.*) Ma fille, allez au Temple; vous y couronnerez votre Amant, & dans votre Amant, le fils de Remus.

TULLUS.

Moi, Seigneur, fils de Remus!

NUMA.

C'est un secret dont je suis instruit depuis longtems; mais avant que de le faire éclater, il falloit préparer les

esprits ; vous aviez à craindre tous ceux qui dans Rome, me croyant sans enfans, aspirent au Thrône après ma mort ; ils n'auroient pas manqué de traiter de fable tout ce que j'aurois dit de votre naissance ; mais ils n'oseroient aujourd'hui s'élever contre une vérité que j'ai l'adresse d'appuyer d'un prodige, & que la superstition consacrera. (*à Egerie.*) Allez donc, ma fille. Cæcilius, dès qu'elle sera placée sur son thrône, qu'on ouvre au peuple les portes du Temple.

(*Egerie, Camille & Cæcilius sortent.*)

TULLUS.

Seigneur... mon étonnement... vos bontés... comment exprimer...

NUMA.

Je vous unirai dès ce soir à Egerie ; mais songez qu'il faudra que votre Himen soit secret, & qu'elle doit toujours passer pour une Divinité.

TULLUS.

Que cette erreur eſt naturelle ! il n'y a que mon bonheur qui me ſemble une illuſion.

Les portes du Temple s'ouvrent : on voit, au milieu, l'autel du feu ſacré : à droite, un thrône magnifique ſur lequel Egerie eſt aſſiſe : à gauche, dans l'enfoncement, le tombeau de Remus : de jeunes filles, couronnées de fleurs, forment des danſes, tandis que d'autres chantent :

HYMNE.

Oracle de Numa, favorable Déeſſe,
Dont les conſeils préparent aux Romains
Les plus brillans deſtins,
Regnez ſur nous ſans ceſſe.
C'eſt à vos loix,
C'eſt à leur ſageſſe profonde,
Que nous devrons nos vertus, nos exploits,
Et l'empire du monde.

On entend un coup de tonnerre : le Temple s'obſcurcit : on n'y voit plus qu'à la lueur des éclairs : le tombeau de Remus s'ouvre :

L'OMBRE DE REMUS, *se levant de son tombeau.*

D'un frére ambitieux j'éprouvai la furie :
Pour regner seul, il m'arracha la vie :
J'avois un fils ; il vit inconnu parmi vous :
Sous le nom de Tullus, il s'ignore lui-même
Et les droits que son sang lui donne au diadême :
Couronnez-le, ou des Dieux redoutez le courroux.

L'ombre de Remus rentre dans son tombeau : Numa & le Grand-Prêtre conduisent Tullus aux pieds d'Egerie : elle le couronne : l'obscurité se dissipe : le peuple marque la plus grande allegresse, & célebre cet évenement par ses danses & ses chants.

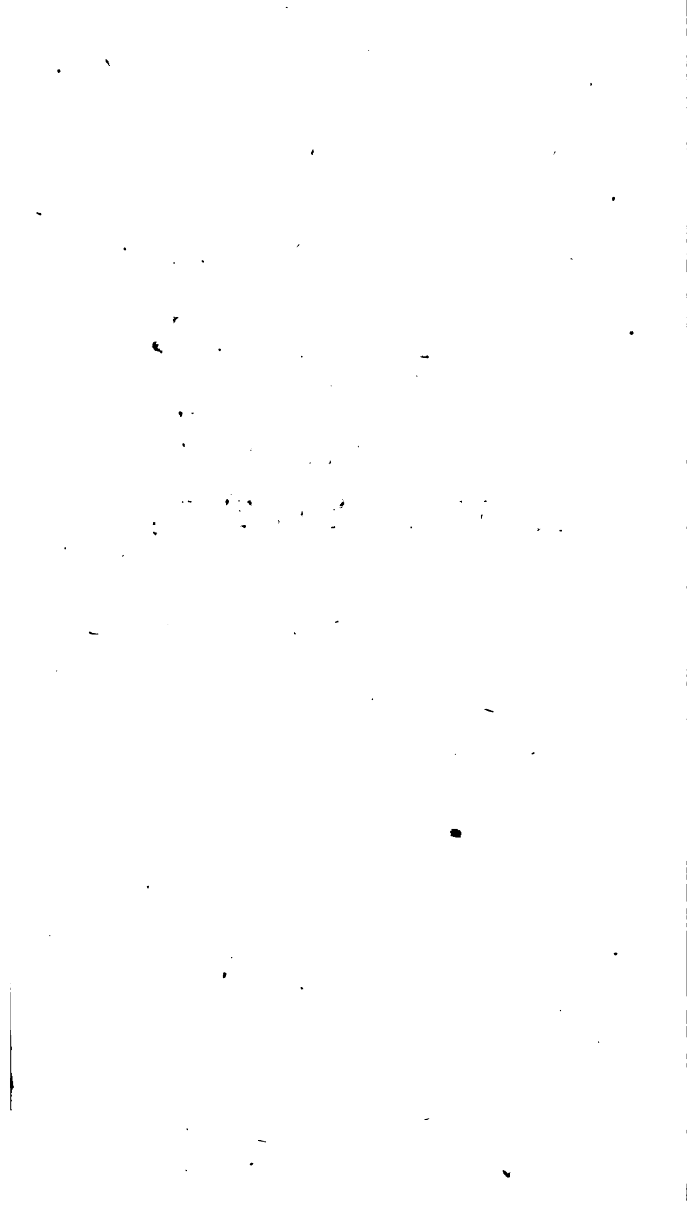
FIN.

LE DOUBLE DÉGUISEMENT;

COMÉDIE

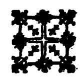
EN UN ACTE,

Repréſentée pour la premiere fois le 29 Mai 1747.



PRÉFACE.

CETTE Piece réussit beaucoup ; on la trouva agréablement intriguée, bien conduite & bien denouée ; les Comédiens la redonnent souvent ; il me semble que le dialogue en est vif & qu'il y a de la chaleur dans les détails. J'y attaque & j'y peins ces caracteres perfides & barbares dont on ne voit que trop d'exemples.



ACTEURS.

DAMIS.

ERASTE.

PAMPHILE, *déguisé en femme, sous le nom de* MARTON.

ROSALIE, *déguisée en homme, sous le nom de* VALENTIN.

ANGÉLIQUE.

MARINE.

UN COMMISSAIRE.

UN NOTAIRE.

UN JARDINIER.

La Scene est à Venise, dans la maison de Damis.

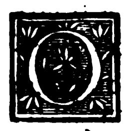


LE DOUBLE DÉGUISEMENT, COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, ROSALIE, *en habit d'homme.*

ROSALIE.



Ui, mon cher Erafte, Damis au mépris de la foi qu'il m'a donnée, fe prépare à en époufer une autre. Vous connoiffez ma mere ; vous fçavez que

toute ſa tendreſſe étoit pour ma ſœur ; on m'avoit miſe au couvent ; on ne venoit m'y voir que pour me preſſer de m'y renfermer pour toujours. J'y avois une amie à qui je confiois mes peines & ma répugnance pour l'état qu'on vouloit me faire embraſſer. Hélas, elle crut me ſervir ! Damis étoit ſon parent ; elle lui parla de moi ; il marqua un deſir extrême de me connoître. Qoiqu'il ne ſoit plus dans la premiere jeuneſſe, ſa figure eſt encore des plus aimables ; il a l'eſprit flatteur, inſinuant ; il ne lui fut pas difficile de ſéduire un cœur ſimple, le cœur d'une jeune perſonne qui n'avoit jamais vû le monde, & que la dureté de ſa famille aidoit encore à rendre plus ſenſible à toutes ces attentions, ces ſoins, ces complaiſances, & ces dehors trompeurs qu'employent les Amans. Dans le malheur, nous ſommes ſi obligées à

ceux qui nous recherchent ! notre amour-propre que l'intérêt qu'on prend en nous ſemble dédommager, nous rend ſi reconnoiſſantes !.. Enfin, devois-je penſer que ce Damis qui paroiſſoit ſi touché de ma ſituation, ſeroit un jour aſſez barbare pour la rendre encore plus cruelle !

Marine paroît au fond du Théâtre.

ERASTE.

Y a-t-il longtems qu'il eſt parti de Florence ?

ROSALIE.

Il vint me dire, il y a un mois, qu'un arrangement d'affaires l'obligeoit de s'éloigner de moi pour quelque tems ; jamais il ne fut plus tendre & plus prodigue de ſermens ! Que devins-je, lorſque j'appris, il y a quelques jours, qu'il alloit ſe marier avec une jeune perſonne dont il eſt le tuteur ! Je n'écoutai que mon déſeſpoir ; je trouvai les moyens de me

déguiser & de partir de Florence ; je suis arrivée ce matin à Venise ; je vous ai rencontré lorsque j'allois chez vous ; je vous ai prié de m'accompagner ; nous voici chez le perfide....

ERASTE.

Comptez que je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi ; mais je serois d'avis que vous ne parussiez pas d'abord ; laissez-moi auparavant lui parler ; je sonderai son cœur ; je démêlerai ses sentimens ; ensuite... (*appercevant Marine.*) Je crois que vous nous écoutiez ?

SCENE II.

ERASTE, ROSALIE, MARINE.

MARINE.

MOi! j'arrive.

ERASTE.

Peut-on voir Damis?

MARINE.

Il eſt ſorti.

ERASTE.

Reviendra-t-il bientôt?

MARINE.

Oh, il ne tarde pas ordinairement; il va, revient, ſort & rentre vingt fois dans un quart d'heure.

ERASTE.

Vous lui direz que je ſuis au jardin où je l'attends.

MARINE.

Je n'y manquerai pas.

ERASTE, *à Rosalie.*

Valentin, suivez-moi; j'ai quelques ordres à vous donner.

Il sort, suivi de Rosalie.

SCENE III.

MARINE *seule.*

LE Valentin est joli ! c'est dommage qu'il soit faux. J'ai tout entendu. O l'heureux événement, & en même-tems la plaisante aventure ! il y aura dans cette maison une fille déguisée en garçon, & un garçon déguisé en fille. Non, si j'avois été la maîtresse de faire naître un incident pour me tirer de l'embarras où je m'étois mise, je n'en aurois pas imaginé un plus favorable ! Pamphile épousera Angelique; outre tous les présens qu'il m'a déja faits, j'aurai les deux mille écus qu'il m'a promis... mais, le voici.

voici. Avant que de lui conter ce que je viens d'apprendre, commençons par le gronder ; il s'est échappé tandis que j'écoutois ; je suis sûre qu'il est allé à l'appartement d'Angélique...

SCENE IV.

MARINE, PAMPHILE, *en femme sous le nom de Marton.*

MARINE.

D'Où venez-vous ?

PAMPHILE.

Tu me vois encore ébloui !.. je suis dans des transports !.. dans un ravissement !.. que de charmes !.. l'éclat, la fraîcheur, la vivacité de son teint, ses beaux yeux qui s'ouvroient languissamment à la clarté du jour, ses cheveux qui tomboient en boucles... mille appas !.. ah ! Marine, le dérange-

ment d'une jeune personne qui sort des bras du sommeil, est le triomphe de la beauté.

MARINE.

Je vous ai déja dit plusieurs fois que je ne voulois pas que vous entrassiez dans la chambre d'Angélique, que je n'y fusse.

PAMPHILE.

Mais, ma chere Marine....

MARINE, *rapidement.*

Mais, mon cher Monsieur, vous la vîtes par hazard il y a huit jours; vous en devintes éperdument amoureux; vous me parlâtes; je vous dis qu'il me paroissoit très-difficile de tromper la jalousie de Damis, son tuteur, qui vouloit l'épouser, qui la cachoit à toute la nature & qui ne la quittoit que bien rarement; vous imaginâtes de venir me demander sous ce déguisement; notre jaloux vous rencontra, vous fit bien des questions; vous lui répondîtes que vous êtiez ma Niéce;

que vous arriviez de la campagne; que vous vous appelliez Marton: votre phisionomie lui plût; il vous proposa d'entrer auprès de sa pupille; vous y êtes depuis trois jours, qui sans doute vous ont paru fort courts, mais à moi fort longs; je m'ennuye, vous dis-je, d'être à vous suivre & à vous observer sans cesse. Diantre, pour être votre gouvernante, il faut être trop alerte.

PAMPHILE.

En vérité tu te fais des chimeres, tu as des craintes....

MARINE.

J'ai tort. Les hommes sont de si honnêtes gens! Le trait que je viens encore d'apprendre dans l'instant, doit inspirer tant de confiance en eux!... N'avez-vous pas rencontré Eraste suivi d'un prétendu Domestique?

PAMPHILE.

Oui.

MARINE.

C'est une fille...

PAMPHILE.

Une fille !..

MARINE.

Une Amante trahie par Damis & qui vient reclamer la foi qu'il lui a promise.

PAMPHILE.

Seroit-il possible ?

MARINE.

Rien n'est plus vrai.

PAMPHILE.

Ah, ma chere Marine, l'éclat que va faire cette avanture, pourra m'être très-favorable.

MARINE.

Je l'espere, & je suis d'avis que vous ne tardiez pas davantage à vous découvrir à Angélique.

PAMPHILE.

Tu as raison ; aussi-bien n'est-il pas en mon pouvoir de contraindre plus

longtems mon amour. Si tu sçavois tout ce que j'ai souffert pendant ces trois jours que tu crois m'avoir paru si courts !.. Voilà mon parti pris ; je ne souhaite plus que de me trouver quelques momens seul avec elle ; je me jette à ses genoux ; je me déclare ; elle connoîtra dans Marton l'Amant le plus tendre, le plus passionné, & je serai dans ce jour le plus heureux ou le plus infortuné de tous les hommes !

MARINE, *appercevant Damis.*

Prenez garde à vous ; j'apperçois notre jaloux ; allons, l'air modeste, baissez les yeux, tirez vite votre ouvrage.

Pamphile tire d'un petit sac un morceau de mousseline sur un dessein qu'il paroît broder.

SCENE V.

DAMIS, PAMPHILE, MARINE.

DAMIS, *à Pamphile.*

TOUJOURS l'ouvrage à la main ! Eh bien, comment vous trouvez-vous auprès d'Angelique ?

PAMPHILE.

Fort bien, Monsieur.

DAMIS.

Vous paroît-il qu'elle prenne de l'amitié pour vous ?

PAMPHILE.

Je fais tout ce que je puis pour le mériter.

DAMIS.

Et vous êtes bien faite pour y réussir.

MARINE *à part.*

Plus que tu ne crois !

DAMIS.

Marine, ta petite Niéce est jolie ; elle a de l'esprit ; quand je lui ai proposé d'entrer chez moi, j'avois mes vûes.

MARINE, *affectant un ton brusque.*

Comment donc, Monsieur ?

PAMPHILE, *d'un ton de Prude.*

Des vûes sur moi, Monsieur ! des vûes sur moi !

DAMIS.

Que votre pudeur ne s'allarme pas si vite. Vous avez, dis-je, de l'esprit ; vous êtes jolie & à peu près de même âge qu'Angélique ; j'ai esperé que vous obtiendriez aisément sa confiance, & qu'alors vous lui parleriez en ma faveur.

PAMPHILE, *du même ton de Prude.*

Vous faites bien de vous expliquer ; car en vérité d'abord j'ai cru que vous me preniez pour ce que je ne serai jamais.

DAMIS.

Ma petite pupille eſt plus enfant qu'on ne l'eſt ordinairement à ſon âge ; elle a encore cette innocence froide que le mariage effraie ; ne voudrez-vous pas m'aider à fondre cette glace-là ?

PAMPHILE.

Je m'y employerai avec plaiſir.

DAMIS.

Pour donner du mouvement à cette ame, à cette imagination tardive, & y faire naître certaines idées, certains deſirs confus dont je deviendrois naturellement l'objet, étant le ſeul homme qu'elle connoît, qui lui parle & qui la voit, je crois que la lecture des Romans pourroit être d'une grande reſſource ?

MARINE.

Certainement.

DAMIS, *à Pamphile.*

Eh bien, j'en ai mis ce matin pluſieurs à part ; je vous les prêterai, & les ſoirs, comme en cachette, vous les lui liriez. . .

PAMPHILE.

Volontiers.

DAMIS.

Vous appuyriez ſur les endroits les plus tendres, les plus intereſſans....

PAMPHILE.

Oui.

DAMIS.

Et ſuivant l'impreſſion que vous verriez qu'ils feroient ſur elle, parlant, l'interrogeant, faiſant de petits commentaires, cela eſt ſi naturel entre jeunes filles, vous tâcheriez qu'elle commençât enfin à ſentir que le mariage doit avoir quelque choſe de bien doux, puiſqu'il eſt l'objet des deſirs de l'un & de l'autre ſexe... Qu'en penſe-tu Marine ?

MARINE.

Je penſe que vous mettez vos intérêts en très bonnes mains ; mais j'oubliois de vous dire que Monſieur Eraſte vous attend au jardin.

DAMIS.

Erafte !

MARINE.

Il paroiffoit fort agité & murmuroit je ne fçais quoi de Florence.

DAMIS, *à part.*

On y aura mandé que j'allois me marier ici ; Erafte a toujours été extrêmement lié avec la famille de Rofalie. . . Ma foi, prenons notre parti & prevenons les obftacles qui pourroient furvenir. (*Haut.*) Marine, fuis-moi ; j'ai à te parler. Marton, voici Angélique, je vous recommande fon cœur.

PAMPHILE.

Je vous promets que je vais bien l'interroger, & j'efpere que je le trouverai moins froid & moins tardif que vous ne le croyez.

DAMIS, *en s'en allant.*

Comptez fur ma reconnoiffance.

MARINE, *bas à Pamphile.*

Voilà le moment que vous souhaitiez, profitez-en.

PAMPHILE, *bas à Marine.*

Laisse-moi faire.

SCENE VI.

PAMPHILE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

TU étois en grande conversation avec Damis ; que te disoit-il ?

PAMPHILE.

Il me demandoit si vous étiez un peu contente de moi.

ANGÉLIQUE.

Très-contente ; tu peux t'en assurer ; il me semble que tu me sers d'affection.

PAMPHILE.

Ah ! rien n'égale mon zele pour ma belle maitresse.

ANGÉLIQUE.

J'ai oublié vingt fois de te demander ſi tu n'as jamais ſervi que moi ?

PAMPHILE.

J'en ai ſervi quelques autres ; mais quelle différence ! dès que je vous ai vûe, mon cœur m'a dit que c'étoit à vous que j'allois m'attacher pour toujours.

ANGÉLIQUE.

Ce que c'eſt que la ſimpathie ! j'ai été au Couvent aſſez longtems ; il y avoit pluſieurs Penſionnaires de mon âge, très aimables & qui me faiſoient bien des amitiés ; je ne me ſuis jamais ſenti pour aucune cette inclination que tu m'as d'abord inſpirée ; mais écoute, je ne veux plus que nous reſtions le ſoir à cauſer comme nous fîmes hier ; j'ai eu toutes les peines du monde à m'endormir ; je n'ai ſongé qu'à toi ; en vérité tu troubles mon repos.

PAMPHILE.

Pour moi, je me ſuis tout de ſuite endormie, & j'ai fait le plus joli rêve...

ANGÉLIQUE.

Ah ! conte-moi ton rêve.

PAMPHILE.

Volontiers ; entre filles, on peut s'amuſer de ces petites confidences-là ; d'ailleurs vous en êtiez l'objet. Je rêvais donc que j'étois votre Amant...

ANGÉLIQUE.

Mon Amant !..

PAMPHILE.

Et que ſous ces habits, ayant mis Marine dans mes intérêts, je m'étois introduit auprès de vous. Belle Angelique, vous diſois-je, je vous vis paſſer il y a quelques jours, lorſque Damis vous emmena du Couvent dans cette maiſon ; non, je ne ſçaurois vous exprimer tout le tranſport, tout l'enchantement de mon ame ; elle vous

fut dans l'instant toute dévouée ; je ne fus plus occupé que de vous, de votre charmante idée ; que des moyens de vous parler & de vous jurer un amour qui ne finira qu'avec ma vie ; mon déguisement pourroit-il vous offenser ? Songez qu'il falloit tromper la jalousie d'un Rival...

(Il se jette à ses genoux.)

ANGÉLIQUE, *avec émotion.*

Que fais-tu donc ?

PAMPHILE.

Je continue mon rêve.

ANGÉLIQUE.

Quoi, tu te jettois à mes genoux ?

PAMPHILE.

Sans doute. Oh, mon rêve étoit bien suivi ; vous paroissiez attendrie ; je prenois votre belle main ; je la baisois avec une ardeur...

ANGÉLIQUE.

Finis, finis donc folle... En vérité tu peins les choses...

PAMPHILE, *d'un air fâché.*

Il faut que je ne les peigne pas bien ; je ne vous vois point certains regards qu'il me sembloit que vous aviez.

ANGÉLIQUE, *d'un ton tendre.*

Quels regards ?

PAMPHILE.

Qu'ils étoient beaux ! quel ravissement ils portoient dans mon ame ! que je voudrois bien les voir encore !

ANGÉLIQUE *le regardant tendrement, & ensuite encore plus tendrement.*

Est-ce ceux-là ?

PAMPHILE.

Oui... à peu près... ah, les voilà !

ANGÉLIQUE, *appercevant Rosalie qui passe & repasse au fond du Théâtre.*

Leve-toi ; j'apperçois quelqu'un.

PAMPHILE.

Que nous importe ? Ne nous est-il pas permis de nous divertir ?

ANGÉLIQUE.

Leve-toi, te dis-je; remettons, remettons à ce soir; nous tâcherons d'attrapper un des habits de Damis; tu le prendras; cela sera encore plus plaisant.

PAMPHILE.

J'entends; ceux-ci vous ôtent la moitié du plaisir? Voulez-vous que je vous dise un moyen de l'avoir tout entier; imaginez-vous que je suis véritablement un Amant...

ANGÉLIQUE.

Mais... tu serois un Amant assez joli.

PAMPHILE.

Vous m'aimeriez donc?

ANGÉLIQUE.

Adieu; adieu, nous nous dirons tout cela ce soir. (*à part, en s'en allant.*) Je m'attache de plus en plus à cette fille; ses folles imaginations me divertissent.

SCENE VII.

PAMPHILE, ROSALIE, *toujours en homme, au fond du Théâtre, regardant Angélique qui ſort.*

PAMPHILE *au bord du Théâtre.*

ELLE m'échappe, lorſque j'allois entierement m'expliquer ; mais ne nous plaignons pas ; les choſes ſont en bon train, & ſi ſes yeux ſont encore trompés par mon déguiſement, je ſuis preſque sûr que ſon cœur n'en eſt plus la dupe : la nature eſt une ſi bonne maîtreſſe !

ROSALIE *à part.*

J'ai voulu voir ma Rivale, qu'elle eſt belle !

PAMPHILE *à part.*

Voici cette pauvre Amante que Damis veut abandonner.

ROSALIE *à part.*

Je pourrois sçavoir par cette fille tout ce qui se passe, & si mon perfide est aimé.

PAMPHILE *à part.*

Elle est fort jolie & je m'offrirois de grand cœur à la consoler, si j'étois moins amoureux d'Angélique.

ROSALIE *à part.*

Elle doit me croire un Domestique comme elle ; engageons la conversation ; faisons le galant ; feignons d'en être amoureux.

PAMPHILE *à part, lui rendant plusieurs révérences qu'elle lui fait.*

Il me semble qu'elle me minaude & me caresse des yeux ? Quel est son dessein ? Oh, qu'il approche le beau garçon, je ne ferai pas la cruelle.

ROSALIE *à Pamphile.*

On dit que Monsieur Damis se marie ?

PAMPHILE.

Oüi ; on en parle.

ROSALIE.

Il augmentera ſans doute le nombre de ſes domeſtiques ?

PAMPHILE.

Il faudra bien.

ROSALIE.

On s'empreſſera pour entrer dans cette maiſon.

PAMPHILE.

La condition y eſt aſſez bonne.

ROSALIE.

Peut-il y en avoir de plus heureuſes que de ſe trouver auprès de vous !

PAMPHILE *d'un ton de Soubrette.*

Vous êtes bien poli. Eſt-ce que vous auriez deſſein de quitter Monſieur Eraſte, & de vous préſenter ? Je craindrois que vous n'eſſuyaſſiez bien des difficultés de la part de ma tante Marine, & qu'elle n'empêchât qu'on vous reçut.

ROSALIE.

Eh pourquoi s'y oppoferoit-elle ?

PAMPHILE, *affectant un ton ingenu & embarrassé.*

Elle eft d'une févérité & d'une fi grande défiance à mon égard ! . . dans la même maifon . . . avec un jeune homme . . . auffi aimable que vous l'êtes. . . à portée, à toute heure, à tout moment de fe voir, de fe parler . . . cela lui paroîtroit bien fcabreux, & j'avoue que moi-même . . .

ROSALIE, *lui prenant la main.*

Achevez de grace.

PAMPHILE.

Je me trouverois . . . bien expofée.

ROSALIE.

Si vous me connoiffiez bien, vous conviendriez que vous ne le feriez point du tout. Je ne reffemble pas à la plûpart des hommes ; ils ne font jamais contens ; ils fe plaignent ; ils de-

mandent sans cesse ; je n'ai jamais eu ces façons-là.

PAMPHILE.

Je le crois bien ; on vous a sans doute toujours prévenu ; on a toujours fait les avances (*voulant l'embrasser*) & cela me paroît bien naturel.

ROSALIE, *le repoussant.*

Vous êtes vive ! (*à part.*) La sotte créature ! je ne tarderois pas à me trouver fort embarassée. (*haut.*) Toute femme qui me feroit des avances, en feroit la dupe, & ce transport qui vient de vous échapper, dont la plupart des Amans seroient très flatés, n'est pas de mon goût ; je veux qu'une maitresse ait de la retenue ; ses rigueurs en irritant ma passion, l'augmentent, & ma conquête m'en paroît plus belle.

PAMPHILE.

C'est-à-dire que vous avez de la vanité, & moi j'ai l'ame noble ; je

trouve qu'il eſt mal de faire acheter par des ſoins, des inquietudes & des peines, ce que l'on peut donner généreuſement.

ROSALIE.

Si vous avez de la générosité, j'ai de la conſcience ; je ne veux rien avoir à perſonne que je ne l'aye bien mérité, & je prétends ſoupirer au moins un mois avant que de recevoir la moindre petite faveur.

PAMPHILE, *ſe récriant.*

Un mois !

ROSALIE, *à part.*

L'impertinente, comme elle ſe récrie !

SCENE VIII.

PAMPHILE, ROSALIE, MARINE.

MARINE, *arrivant d'un air fort empressé.*

JE vous apporte, mon cher Monsieur, une nouvelle...

ROSALIE.

Mon cher Monsieur !

MARINE, *apercevant Rosalie.*

Ah ! .. Je ne vous voyois pas.

ROSALIE, *à Pamphile.*

Comment donc ?...

PAMPHILE, *souriant.*

Mais...

ROSALIE.

Quoi, vous étes...

PAMPHILE.

Un peu plus votre fait que vous ne pensiez, ma belle Demoiselle... Vous voilà toute étonnée ?

ROSALIE.

On le feroit à moins, & la rencontre. . . .

PAMPHILE.

Eſt plaiſante. Avouez que vous ne vous attendiez pas à me trouver de ſi bonne compoſition.

ROSALIE.

J'avoue que vous faiſiez fort peu d'honneur aux habits que vous portez.

PAMPHILE.

Comme vous avez vîte battu en retraite ! Je voudrois, Marine, que tu euſſes entendu. . .

MARINE, *d'un ton impatienté.*

Eh, mort non de ma vie, écoutez ce que j'ai à vous dire ; il n'eſt pas temps de badiner ; vous ſçavez que Damis m'a dit de le ſuivre ; c'étoit pour me confier qu'il alloit mander le Notaire, & qu'il vouloit épouſer ce ſoir Angélique.

PAMPHILE.

PAMPHILE.

Ce ſoir !

ROSALIE.

O ciel !

MARINE.

Il vient de le lui annoncer à elle-même.

PAMPHILE.

Qu'a-t-elle répondu ?

MARINE.

Que voulez-vous que réponde une jeune perſonne timide ?

PAMPHILE.

Il n'y a pas un moment à perdre ; je cours me jetter aux genoux d'Angélique ; je ſuis preſque ſûr qu'à travers mon déguiſement, ſon cœur m'a deviné ; je vais me découvrir entierement ; j'eſpere que l'amour lui inſpirera aſſez de fermeté pour réſiſter au deſſein de mon rival. *Il ſort.*

MARINE, *à Pamphile.*

Allez donc vîte ; vous la trouverez

dans le jardin. (*A Rosalie.*) Et nous, Mademoiselle, suivons-le...

ROSALIE.

Quoi, Damis veut consommer sa perfidie!

MARINE.

Il n'est pas temps de vous amuser à vous plaindre; suivons-le, vous dis-je; lorsqu'il se sera fait connoître, nous paroîtrons; le Tuteur n'est certainement pas aimé de sa pupille, & je suis sure qu'elle sera charmée de pouvoir refuser de l'épouser, en lui reprochant les engagemens qu'il a pris avec vous... Mais, le voici; j'entends sa voix & celle de Monsieur Eraste; il me semble que la conversation s'échauffe; allons, venez donc, éloignons nous.



SCENE IX.

ERASTE, DAMIS.

DAMIS.

De grace, Monsieur...

ERASTE, *d'un ton élevé.*

Mais, Monsieur, répondez-moi, je vous prie.

DAMIS.

En vérité... que voulez-vous que je vous réponde ?

ERASTE.

Vous convenez que vous trouviez dans Rosalie, esprit, beauté, naissance, vertu ?

DAMIS.

Je conviens & je conviendrai toujours que je l'estime infiniment.

ERASTE.

N'avez-vous jamais eu que ce sen-

timent-là pour elle ? Ne l'aimiez-vous pas ?

DAMIS.

Je l'aimois sans doute.

ERASTE.

N'avez-vous pas mis tout en usage pour vous en faire aimer ?

DAMIS.

J'ai fait ... ce que font tous les Amans.

ERASTE.

Vous a-t-elle donné quelque sujet de vous plaindre d'elle ?

DAMIS.

Non ... & l'embarras où me met toute cette explication, vous le dit assez. Je gémis du caprice de mon cœur ; je voudrois pouvoir m'y arracher ; mais je n'en suis pas le maître ; je me sens entraîné malgré moi par un penchant auquel il m'est impossible de résister.

ERASTE.

Et cette nouvelle passion vous fera

oublier vos promesses, vos sermens?

DAMIS, *toujours d'un ton embarassé.*

Dans de certains momens ... on dit ... on promet ... bien des choses...

ERASTE.

Langage indigne de vous, & qui n'est que celui des ingrats & des perfides : oui, Monsieur, des perfides. Dans ces momens dont vous parlez, lorsqu'aux genoux de Rosalie, prenant le ciel à témoin de vos sermens, vous la pressiez, vous la conjuriez de recevoir votre foi, si elle vous avoit répondu qu'elle ne vous regardoit que comme un lâche séducteur ?.. Eh, Monsieur, voulez-vous donc la punir de vous avoir aimé, de vous avoir estimé, de vous avoir cru de l'honneur & de la probité ? Pouvez-vous penser, sans frémir, à l'état affreux où vous aurez plongé une jeune personne, innocente, aimable, & que la pitié seule devroit vous rendre si

chere ? Songez aux reproches, aux outrages dont l'accablera toute une famille ; aux tourmens que lui prépare une mere qui l'a toujours haïe. . . Vous soupirez ! ah ! Damis, rapellez votre raison ; écoutez ce qu'éxigent de vous le devoir, l'humanité, l'intérêt même de votre propre bonheur ; car enfin peut-on être tranquille, lorsqu'on fait des malheureux ! & quels malheureux encore ! une fille charmante. . .

SCENE X.

ERASTE, DAMIS, UN JARDINIER.

LE JARDINIER, *accourant à Damis, d'un air fort empressé.*

MOnsieur ? Monsieur ?

DAMIS.

Qu'as-tu donc à crier de la sorte

LE JARDINIER.

Direz-vous encore que je sommes une bête, un animal ; je venons de vous rendre le plus grand service...

DAMIS.

Quel service ?

LE JARDINIER.

Jarni, remerciez nous donc tout à l'heure.

DAMIS.

Eh, de quoi, butor, veux-tu que je te remercie, sans sçavoir...

LE JARDINIER.

Morgué, vous m'avez si souvent battu sans raison, vous pouvez bien une fois me remercier sans sçavoir pourquoi.

DAMIS.

Tu m'impatientes à un point que si tu ne dis à l'instant...

LE JARDINIER *s'éventant avec son chapeau.*

Je suis si essoufflé, que je ne puis parler.

DAMIS, *prenant un bâton.*

Oh, je te ferai bien revenir la parole.

LE JARDINIER.

Diantre ! Attendez, attendez, vous feriez parler un muet. Eh bien, puisqu'il faut toujours faire à votre tête, je vous dirons donc que je travaillions dans le jardin, derriere la charmille. J'avons vû venir Mademoiselle Angélique & cette Marton que vous lui avez donnée pour femme de chambre. A mesure qu'elles approchiont, queuques mots qui ont frappé nos oreilles, nous ont baillé le soubçon qu'elles s'entreteniont de malice & de toutes ces petites curiosités qui passont dans la tête des jeunes filles. Cela nous a paru drole à entendre. Je nous sommes tapis pour n'être pas apperçus. Marton li disoit cent balivernes d'amour, li baisoit les mains, li faisoit de gros sermens de l'aimer tou-

jours, & li propoſoit pour concluſion de l'enlever.

DAMIS.

Il eſt ivre ! Marton, une fille, propoſer à Angélique de l'enlever !

LE JARDINIER.

Oui, oui, une fille... laiſſez la faire... elle eſt fille comme moi. J'avons oui de la propre bouche de Marine, qui eſt venue les accoſter, que c'eſt un Amoureux déguiſé, & qu'elle a manigancé tout cela. Vous ſçavez bien le cabinet qui eſt au bas du jardin ; ils ſont entrés tous les quatre pour être apparemment plus à leur aiſe....

DAMIS.

Qui, tous les quatre ?

LE JARDINIER.

Mademoiſelle Angélique, la feinte Marton, Marine, & le bel Adoleſcent qui a accompagné Monſieur céans ; il rend la partie quarrée. A

peine sont-ils entrez, zeste, j'ai fermé la porte sur eux ; les oiseaux sont pris... Mais voici le Notaire que vous aviez envoyé chercher.

SCENE XI.

DAMIS, ERASTE, LE JARDINIER, LE NOTAIRE.

LE JARDINIER.

MA foi, Monsieur le Notaire, vous arrivez après coup ; ils sont quatre là bas qui se sont plus pressez que vous.

DAMIS, *faisant quelques pas pour sortir, & revenant.*

Dans la fureur où je suis, je veux... mais non, il vaut mieux... (*Au Jardinier.*) Cours chez le Commissaire qui loge ici près, & dis-lui que je le prie de se transporter à l'instant chez moi.

LE JARDINIER.

J'y vas. J'aime à voir comme cela du brouillamini dans une maiſon ; cela amuſe.

SCENE XII.

ERASTE, DAMIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *s'approchant de Damis.*

MOnſieur, je venois ſuivant votre deſir....

DAMIS, *avec impatience.*

Eh, Monſieur !

ERASTE, *à Damis.*

Quoi, c'eſt un Amant que vous aviez placé auprès de votre pupille ?

DAMIS.

La punition la plus ſévere me fera juſtice d'un pareil attentat.

ERASTE.

Vous fera juſtice ? Eh, Damis, réfléchiſſez donc un inſtant. Qu'a fait ce jeune homme que vous n'ayez fait vous même ? Il a déguiſé ſon ſexe pour tromper votre jalouſie & s'introduire ici ; quels déguiſemens de cœur & de ſentimens n'avez-vous pas employez pour tromper & ſéduire Roſalie ? La ſeule différence qu'il y aura peut-être entre ce jeune homme & vous, c'eſt qu'il ſera de bonne foi, & qu'il ne demandera qu'à épouſer celle qu'il aime ; au lieu que vous voulez abandonner une infortunée à qui les ſermens les plus ſacrés vous lient. Vous avez envoyé chercher un Juge ; croyez-moi, avant qu'il arrive, jugez vous vous même ; ne m'obligez pas à un éclat dont vous devez prévoir les conſéquences ; Roſalie n'eſt pas ſi

nom & sa naissance. Voilà vingt Lettres où vous lui promettez de l'épouser. (*Au Commissaire.*) Monsieur, vous la trouvez déguisée chez lui ; la séduction est bien prouvée ; je vous demande justice.

LE COMMISSAIRE, *à Damis.*

Le cas est grave de part & d'autre, & je ne puis pas me dispenser de m'assurer de votre personne & de la sienne.

DAMIS.

Quoi, Rosalie, c'est vous !

ROSALIE.

Oui, c'est cette Rosalie qui devoit vivre contente, heureuse dans cette maison. En quel état elle y paroît ! tremblante, baignée de ses larmes ! hélas ! ma tendresse & ma confiance ne vous ont-elles rendu le maître de ma destinée, que pour la rendre à jamais

malheureuse ? Souvenez-vous que vingt fois, à mes genoux, lorsque je me plaignois des duretés de ma famille, vous m'avez dit avec transport que vous en étiez presque charmé par le plaisir de pouvoir me tenir lieu de tout. Vous êtes devenu tout pour moi, & je vous perds ! Que vous ai-je fait pour m'abandonner ! Je vous ai donné mon cœur & vous voulez me donner la mort ! que dis-je, la mort ! vous voulez me couvrir de honte & d'opprobre... Ah, Damis !

DAMIS.

Ah Rosalie !

ERASTE, *à Damis.*

Pourriez-vous balancer encore à vous rendre à tant d'amour, & à ce que l'honneur vous prescrit ?

DAMIS, *se jettant aux genoux de Rosalie.*

Je me rends aux droits que ma

chere Rosalie a toujours conservés sur mon cœur : oui, je vous trouvois toujours au fond de ce cœur, & dans les momens même où il sembloit vous être infidelle. Je ne veux vivre désormais que pour tâcher de réparer par le plus tendre amour tous les chagrins que je vous ai causés. Accordez-moi mon pardon ; recevez ma main ; donnez moi la votre ; je vous adorerai toute ma vie.

ERASTE.

Que je vous embrasse, mon cher Damis !

PAMPHILE, *à Damis.*

Monsieur, je me nomme Pamphile ; ma famille doit vous être connue...

DAMIS.

Je la connois, Monsieur. Puissiez-vous être aussi heureux avec Angélique, que je vais l'être avec ma chere Rosalie.

LE COMMISSAIRE.

Mais, Messieurs, croyez-vous donc que je souffrirai que tout ceci se passe à l'amiable ?

LE NOTAIRE.

Que voulez-vous donc dire, Monsieur le Commissaire ?

LE COMMISSAIRE.

Ce que je veux dire ? Ce que je veux dire ? Comment donc ! des enlevemens ! des raps de séduction ! un homme en femme ! une femme en homme ! oh parbleu, parbleu, nous verrons.

LE NOTAIRE.

Mais ce double mariage n'accommode-t-il pas tout ?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le Notaire, Monsieur le Notaire, vous parlez pour vous ; mais ce n'est pas avec les filles qui se marient, que nous gagnons, nous autres Commissaires.

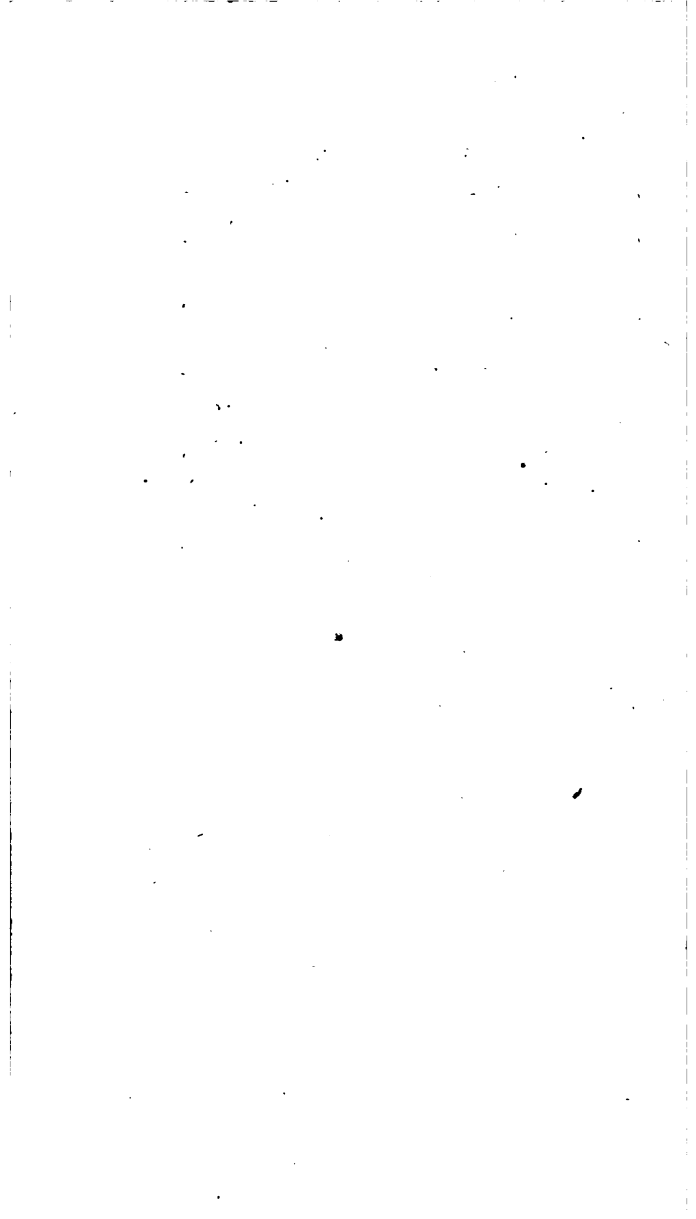
DAMIS, *lui montrant une bourſe.*

Eh bien, Monſieur, je parie les cinquante louis qui ſont dans cette bourſe, que vous allez faire bien de la procédure.

LE COMMISSAIRE, *prenant la bourſe.*

Vous pariez ? Ma foi vous avez perdu ; s'il y en avoit de faite, je la jetterois au feu. Danſez, réjouiſſez-vous, je ſuis votre ſerviteur, & à toute la compagnie.

FIN.

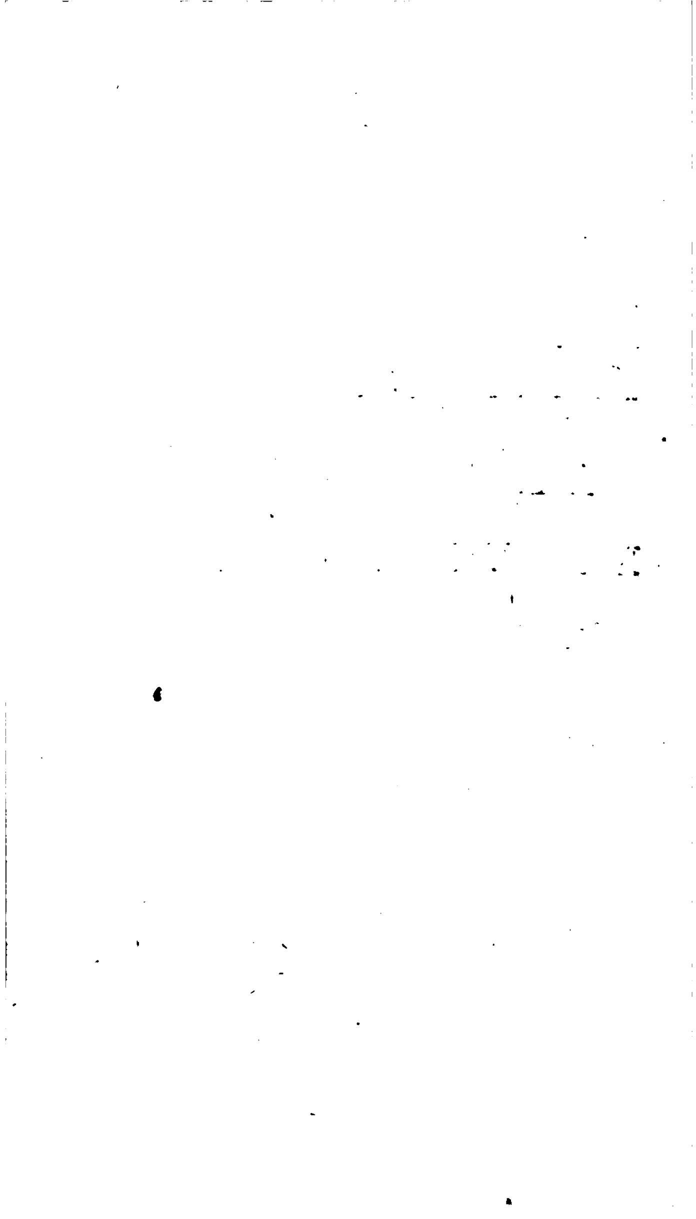


ZELOIDE,

TRAGÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée pour la premiere fois
le 29 Mai 1747.



PRÉFACE.

UNE Dame à qui j'étois très attaché, voulut absolument que je fisse une Tragédie en un Acte. Je cherchai dans ma tête un sujet; il falloit prendre garde de donner dans des situations rebatues & usées; j'imaginai celle d'un fils qui, pour sauver la vie de son pere, se trouve dans l'affreuse nécessité d'exposer à la mort une femme qu'il aime. Cette situation neuve me parut une des plus pathétiques qu'on put mettre au Théâtre; mais quand je vins à l'exécution, je sentis bientôt que mon sujet entraînoit beaucoup de détails absolument nécessaires pour préparer l'action, & qu'il ne seroit pas aisé de renfermer ces détails dans un espace aussi peu étendu que ce-

lui que l'on me prescrivoit. Le public, dans une piece en cinq Actes, veut bien passer le premier, & quelquefois tout le second, pour l'exposition; içi, il falloit que la mienne se fit dans la premiere Scene, & que, quoiqu'extremement serrée, elle fut cependant si claire que le spectateur, à mesure que les incidens naitroient, ne fut point embarassé sur l'intérêt de chaque Acteur. Je me rebutois; Madame de *** s'impatientoit, se fâchoit & prétendoit que ce n'étoit que pure paresse de ma part; des huit jours qu'elle m'avoit donnés, il y en avoit déjà six de passés; je fis un dernier effort, & enfin j'achevai cet ouvrage; il fut aussitôt joué en société; les Comédiens le représenterent quelque temps après; on y pleura beaucoup.

Il est dit dans le Mercure de

Juin

Juin 1747, *qu'il paroît que mon dessein a été de mettre en un Acte une action qui auroit pû servir de matiere à sept... que les reconnoissances de cette petite Tragédie sont pathétiques & frapent sans le secours de la versification... que l'intérêt en est neuf, & que c'est dommage qu'il n'ait pas les dimensions ordinaires du Poëme dramatique.* Je crois qu'à l'aide d'un Episode & de quelques Scénes inutiles & de pur remplissage, j'aurois pû, comme un autre, remplir ces dimensions ordinaires, c'est-à-dire cinq Actes. A l'égard du secours de la versification, j'en connois tout l'avantage; je sçais que la rime, la mesure & la cadence donnent un air de pensée, de sentence & de maxime à des choses qui, dites en prose, ne font point la même illusion & ne paroissent que très communes.

ACTEURS.

ARIMANT.

MÉTROBATE.

OROSMIN.

ZELOIDE.

PHANÈS.

ARASPE.

GARDES.

La Scène est dans le Camp d'O[illegible], près du Gange.



ZELOIDE,
TRAGÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

ARIMANT, PHANÉS.

ARIMANT.



NON, Phanès, non, jamais un cœur ne fut déchiré par des coups si sensibles ! car enfin par qui suis-je trahi ! par une Esclave, dont j'ai rompu les fers, que j'ai élevée au rang de mon

Epouse, & pour qui mon amour ne s'est jamais un instant démenti ! Mais ce qui met encore le comble à ma rage, cet Orosmin, cet Etranger que j'ai prévenu par mille services, à qui j'avois voué l'amitié la plus tendre, cet homme qui m'étoit, après l'ingrate, ce que j'avois de plus cher, est celui qui m'outrage, me deshonnore & m'enleve le cœur de la perfide !

PHANÉS.

Trompé par de fausses apparences, ne vous livrez vous point trop legerement à de cruels soupçons ?

ARIMANT.

Ecoute. Hier m'étant enfoncé dans ce bois qui couvre notre Camp, au détour d'une route que je suivois au hazard, je me trouvai tout-à-coup devant Orosmin qui se promenoit seul avec Zeloide. La foudre en tombant à leurs pieds, ne les eût pas plus

étonnés. Frappé du trouble que leur causoit ma présence, immobile moi-même, & leur jettant des regards que la jalousie commençoit d'éclairer, & qui redoubloient encore leur désordre & leur confusion, je vis, oui, je vis sur le visage de ces perfides Amans les traces des pleurs qu'ils venoient de répandre; j'y connus que l'intelligence de leurs cœurs, que je n'avois jamais soupçonnée, les avoit conduits dans ces lieux, & que prêts d'être séparés par l'absence, ils venoient sans doute de s'y jurer un amour éternelle. J'allois les sacrifier à ma juste fureur, lors qu'avec quelques Officiers tu vins nous joindre. Le hazard retarda donc ma vengeance, mais il m'en réservoit une, digne de cet Ami perfide, & dont tu frémiras. Il étoit presque nuit; & je rentrois seul dans le Camp, déchiré par tout ce que la noire jalousie, le

dépit & la rage peuvent faire imaginer de plus affreux, lorsque tournant la tête à des cris que j'entendois derriere moi, je vis un homme, le bras levé & le poignard à la main, qui venoit d'abattre à ses pieds un de mes Esclaves. Tandis que la garde que j'appellai s'assuroit de l'assassin, je regardai si mon Esclave pouvoit encore recevoir quelque secours, mais ouvrant à ma voix des yeux qu'il referma bientôt pour toujours : » Je » meurs, dit-il, Seigneur, & d'une » mort trop douce pour mes crimes : » né à Bagdat, j'y servois dans la » maison de Métrobate : séduit par » les promesses & les présens d'un de » ses Neveux, j'enlevai le fils de mon » Maître, qui n'étoit encore qu'un » enfant, & le vendis à des Corsai» res : j'ai parcouru depuis, pendant » près de vingt années, différens cli» mats, mais je n'ai par-tout éprouvé

» que la misere & l'esclavage, & j'é-
» tois un de ces Captifs qui vous fu-
» rent présentés il y a trois jours :
» Métrobate que le ciel vangeur a
» sans doute conduit dans ces lieux,
» m'a reconnu ; j'ai voulu contre lui. ...
A ces mots il expira. J'ordonnai de conduire & de garder le meurtrier dans ma tente, & ce matin le Conseil de Guerre n'a pas balancé sur mon accusation, à me laisser le maître du sort d'un inconnu qui dans un Camp, sous les yeux même d'un des Chefs de l'armée, avoit osé poignarder un de ses Esclaves.

PHANÉS.

Quoi, c'est le sang de ce scélérat, si justement puni, que vous voulez venger sur un malheureux vieillard, sur un pere !

ARIMANT.

Apprends que ce Pere est celui d'Orosmin. En m'annonçant, il y a quel-

ques jours, le desir qu'il avoit de revoir sa Patrie, il me confia que né dans Bagdat, enlevé à l'âge de cinq ans des bras de Métrobate son Pere, & vendu à des Corsaires, la Fortune, par diverses avantures, l'avoit tiré de l'esclavage & conduit dans nos Armées.

PHANÉS.

Et lorsque le Ciel semble les réunir, vous voulez arracher un Pere à son Fils !

ARIMANT.

Et lorsque le Ciel m'unissoit avec Zéloïde, le traître a-t-il craint de m'enlever un cœur qui faisoit tout le bonheur de ma vie ? L'injure est cruelle, la vengeance doit être atroce... Mais je l'aperçois ; éloignons-nous ; allons hâter la mort de son Pere, pour revenir ensuite ici la lui annoncer, jouir de son désespoir, me battre contre lui, le tuer, ou mourir de sa main.

SCENE II.

OROSMIN, ARASPE.

OROSMIN.

ARIMANT me fuit ; il me regarde comme un monstre d'ingratitude & de perfidie, tandis que je m'éxile moi-même, & que loin de ces lieux, je vais chercher la fin d'un malheureux amour dans celle de ma vie. Je ne connoissois point Zeloïde, lorsqu'Arimant, prêt à l'épouser, voulut que je la visse. Ah, que cette vûe le justifia bien contre les reproches que je lui avois faits quelquefois sur sa passion pour une Esclave ! Que cette Eclave me parut digne des plus belles destinées ! Surpris, interdit, entraîné par un charme que je n'avois jamais ressenti, le trait étoit dans mon cœur, que je ne me croyois encore

occupé que du plaisir de mes yeux !
Depuis ce fatal moment, en proye à une flamme que tous mes efforts pour l'éteindre, sembloient ne rendre que plus violente ; déchiré par la honte & les remords de l'infidélité que je faisois à mon ami ; triste, rêveur, inquiet ; voilà la source de cette mélancolie où tu m'as vû plongé ; c'est pour tâcher d'étouffer par l'absence une passion malheureuse, que je m'éloigne de ces lieux. Je comptois même partir sans revoir Zeloïde ; hier, conduit dans ce bois par ma rêverie, je la trouvai qui s'y promenoit seule. Je ne sçais si ma tristesse, ma langueur, mon attendrissement à la vûe d'une personne que j'adorois, & dont j'allois me séparer pour toujours, & des pleurs que je ne pus retenir en lui parlant de mon départ, lui découvrirent le secret de mon cœur ; mais

elle-même émûe, agitée, quelques larmes mouilloient auſſi ſes beaux yeux, lorſque l'abord imprévû d'Arimant nous jetta dans un trouble...

ARASPE.

Ah, Seigneur, je connois Arimant; ce trouble ſeul ſuffit pour ſouffler dans ſon cœur tout le poiſon de la plus noire jalouſie, & dans les premiers tranſports de ſa fureur, il n'eſt point d'excès & d'emportemens dont il ne ſoit capable; je tremble pour vous & pour Zeloïde.

OROSMIN.

Araſpe... des preſſentimens funeſtes, dont je ne puis me rendre le maître, ſemblent juſtifier tes craintes. Quelques efforts que je faſſe pour les écarter, j'ai toujours devant les yeux les images ſanglantes, & le ſpectre hideux d'un ſonge qui cette nuit m'a ſaiſi d'horreur & d'épouvante. Il m'a

semblé que j'entrois dans un Temple obscur, & qu'un Vieillard pâle, défiguré, se levant à moitié de son Tombeau, avançoit vers moi les bras pour m'embrasser; je courois à lui, lorsqu'une horrible furie que je ne distinguois d'abord qu'à la lueur des langues enflammées des serpens qui sifloient sur sa tête, allumant tout-à-coup son flambeau, m'a fait voir Zeloïde expirante au milieu des flammes d'un funebre bûcher. Ne pouvant contenir la douleur & l'effroi que mon ame ressentoit à ce spectacle, je me suis éveillé; mais le jour n'a point dissipé & ne dissipe point encore le trouble de mes sens. Les impressions de pitié, d'horreur & d'émotion que ce songe m'a laissées, se répandent sur tout ce que je vois. Croirois-tu que cet inconnu, qu'on va livrer au supplice, m'allarme, m'attendrit, m'inquiette &

m'effraye ? Le ton ſanguinaire & farouche dont Arimant chargeoit ſon accuſation, excitoit en moi des frémiſſemens. Lorſque le Conſeil de Guerre l'a laiſſé le maître de ſe faire juſtice du meurtre de ſon Eſclave, il m'a dans l'inſtant jetté un regard que ſa haine contre moi ſembloit animer d'une joie cruelle. Pourquoi ce regard ? Connoîtrois-je cet Etranger ? Aurois-je quelques raiſons de m'y intéreſſer ? Araſpe.... je ne ſçais.... mais une voix ſecrette crie au fond de mon cœur... je voudrois voir ce malheureux inconnu....

ARASPE.

Le voici qu'on conduit à la mort.



SCENE III.

OROSMIN, ARASPE, MÉTROBATE *enchaîné*, GARDES.

OROSMIN.

CE Vieillard !.. peut-on être assez barbare !... son air... son aspect vénérable ... Etranger dans ces lieux, qu'y cherchiez-vous ?

MÉTROBATE.

Mes enfans.

OROSMIN.

Sont-ils dans le Camp ?

MÉTROBATE.

Je ne sçais. Depuis près de vingt années, j'ai parcouru toute l'Inde ; je croyois toujours que chaque nouvelle contrée où j'arrivois, alloit enfin les offrir à ma tendresse ; mais l'espoir & les jours d'un Pere infortuné devoient

ici finir ſous les coups d'un bourreau.

OROSMIN.

Que mon ame eſt émûe ! . . Quelle eſt votre patrie ?

MÉTROBATE.

Hier, lorſqu'on m'arrêta, je voulus me faire connoître ; on m'interrompit toujours avec emportement.

OROSMIN.

Quel excès d'horreur & d'iniquité ! on refuſa de vous entendre ?

MÉTROBATE.

Oui, Seigneur. On veut mon ſang.

OROSMIN.

Tout le mien frémit ! Ah ! c'eſt la main des Dieux même qui m'a conduit ici. Sans vous avoir vû, un cri puiſſant, & qui ſans doute étoit leur ouvrage, s'élevoit pour vous dans mon ame . . . chaque mot que vous prononcez . . . ces regards pleins de larmes que vous jettez ſur moi, ſont autant de traits qui la déchirent ! La

pitié seule ne fait point ressentir tous les mouvemens que j'éprouve... Je suis dans un saisissement... Il me semble que vous ne m'êtes point inconnu ?

MÉTROBATE.

Il me semble aussi, Seigneur, que je ne vous parle point ajourd'hui pour la premiere fois, & que votre vûe m'attendrit encore sur l'excès de mes malheurs. Il n'en fut jamais de si cruels ! Ce perfide dont on veut venger la mort, étoit mon Esclave ; il m'enleva mon Fils ; hélas, mon Fils, s'il vit, il est à peu près de votre âge, mon Fils vendu chez des Peuples barbares, y gémit peut-être depuis vingt ans dans les fers ! Sa sœur, qui n'étoit encore qu'au berceau & qui nous fut enlevée presque dans le même tems, sa sœur est peut-être à présent exposée à tous les opprobres d'un esclavage honteux ! Tel est le sort que

je crains pour mes malheureux enfans ; leur tendre mere expira de douleur dans mes bras, & vous voyez le destin de leur pere.

OROSMIN.

Je vais parler à Arimant ; je vais lui reprocher la façon indigne dont il abuse de l'autorité que son rang lui donne dans ces lieux. Fussiez-vous né du sang le plus obscur, son action seroit horrible. Hélas, tout en vous annonce une illustre naissance.

MÉTROBATE.

J'ose dire que du côté de la fortune & des honneurs, je n'avois rien à desirer, & que dans Bagdat...

OROSMIN.

Dans Bagdat !

MÉTROBATE.

C'est ma patrie...

OROSMIN.

Qu'entens-je ! votre patrie ? Quel soupçon... Quel nouveau trouble

vient m'agiter... Ces mouvemens confus que je ressentois... Votre fils, lorsque vous le perdîtes, quel âge avoit-il?

MÉTROBATE.

Il n'avoit que cinq ans.

OROSMIN.

Grands Dieux!

MÉTROBATE.

Quoi, Seigneur, connoîtriez-vous...

OROSMIN.

J'ai peine à respirer!.. La fortune a conduit dans cette armée un Etranger...

MÉTROBATE.

Eh bien, Seigneur?

OROSMIN.

Il fut enlevé dans Bagdat, à cet âge, de la maison de son Pere, par un Esclave...

MÉTROBATE.

Ah! c'est sans doute mon Fils! C'est lui! Que je le voye! Je pour-

rois t'embrasser, mon cher Fils! Seigneur, cet Etranger ne vous a-t-il pas parlé de sa famille, de Métrobate?...

OROSMIN.

...Métrobate!...

MÉTROBATE.

C'est mon nom, c'est le nom de ce Pere malheureux dont vous voulez défendre les jours, mais à qui la vie ne sçauroit être qu'à charge, s'il ne retrouve pas son Fils.

OROSMIN, *tombant à ses genoux.*

Voyez-le à vos genoux... voyez-le les arroser de ses larmes... ô le plus tendre & le plus infortuné des Peres! en quel état! quels horribles liens!

Lui ôtant ses fers; Arimant paroît au fond du Théâtre.



SCENE IV.

OROSMIN, MÉTROBATE, ARIMANT, ARASPE, GARDES.

ARIMANT.

DE quel droit oses-tu rompre les fers de ce criminel ?

OROMIN.

Un criminel ! mon Pere !

ARIMANT.

Tu l'as donc reconnu ? Eh bien, connois aussi toute ma haine & que je n'en veux à sa vie que parce qu'il t'a donné le jour... (*aux Gardes.*) Conduisez-le au supplice.

OROSMIN, *mettant l'épée à la main.*

Au supplice ! ton vil sang répandu...

ARASPE, *se mettant entr'eux.*

Seigneurs !..

ARIMANT.

Ah, cette main aujourd'hui versera tout le tien ; mais je veux que tu emportes aux Enfers, l'horreur d'avoir vû ton Pere expirer sous la main d'un Bourreau ; je veux que tu te reproches d'être la cause de sa mort ; c'est pour me vanger de toi, perfide, que j'ai poursuivi sur lui la rigueur de la loi.

OROSMIN.

Je vois avec mépris ton impuissante rage. Crois-tu que tenant dans ce Camp un rang égal au tien, je ne vais pas obtenir qu'à la vûe de l'Armée, & par la voye des armes, il me soit permis de te confondre, de te punir & de justifier mon Pere ?

ARIMANT.

Eh bien, viens, j'accepte ce combat, & je me flatte même que l'horreur qu'il va te présenter, ne céde point à celle que je t'avois préparée. Songe, si tu expires sous ce fer, qu'aussi

tôt, au même lieu, une main infâme y confondra le sang de ton Pere avec le tien; mais si je succombe, songe aux loix de ce pays; songe que dans ces lieux, lorsque l'Epoux meurt, sa Femme est brûlée avec lui sur le même bucher, & que je ne puis donc expirer sous tes coups, que tu ne perces en même-tems le sein de ta Zeloide... tu fremis?

OROSMIN.

Ah Barbare!

ARIMANT, *sortant.*

Je vais t'attendre.

SCENE V.

OROSMIN, MÉTROBATE.

OROSMIN.

IMMOBILE & saisi d'horreur, qu'ai-je entendu! quel funeste combat! Cruel! eh que t'a fait une innocente

Epouſe, pour expoſer ſes jours ! Zeloïde !.. Zeloïde expirante !.. Dieux ! impitoyables Dieux ! L'ombre la plus criminelle, au fond des Enfers, entre les mains des Furies, fut-elle jamais en proie à des coups auſſi cruels que ceux dont ce barbare cherche à me déchirer !

MÉTROBATE.

Ah, mon Fils !

OROSMIN.

Ah, mon pere ! lorſque dans vos embraſſemens je devrois goûter la joie la plus pure ; lorſque dans votre ſein, je ne devrois verſer que des larmes de tendreſſe ; déſeſperé, confondu, d'horreurs environné, j'abhorre le jour qui m'a vû naître ! Viens, monſtre que l'Enfer a vomi, viens, je me livre à tes coups, frappe, déchire, invente des tourmens, fais-les durer au gré de ta rage, mais épargne

un Pere malheureux, épargne une innocente Epouse; victime de tes fureurs, je m'y livre, mais ne m'en rends point le complice...

SCENE VI.

OROSMIN, MÉTROBATE, ZELOIDE.

ZELOIDE.

SEIGNEUR, que viens-je d'apprendre! quel spectacle se prépare pour moi...

OROSMIN.

Ah! Madame, à quel Epoux les Dieux ont-ils uni votre sort! vous voyez mon Pere, un Pere qui depuis vingt années, de climats en climats, accablé par l'âge & les ennuis, cherchoit un fils trop cher à sa tendresse. Vous voyez encore les fers dont il

étoit

étoit chargé, lorsque je l'ai reconnu. Un instant plus tard son sang alloit arroser ces lieux. C'est à mon Pere, qu'Arimant veut arracher & l'honneur & la vie... Ah ! cachez-moi vos larmes, ou changez le cœur d'un furieux !..

ZELOIDE.

Moi, changer son cœur ! je n'y suis plus qu'un objet de haine & de mépris ! c'est lui-même, c'est lui, qui vient de m'annoncer votre horrible combat !.. quoi, vous & mon époux, l'un par l'autre à la mort devoués, sanglans, percés de coups !.. Ah ! Seigneur, je me rappelle le jour où je vous vis pour la premiere fois : que mon cœur se trompoit ! loin d'être troublé par des pressentimens funestes, il sembloit que votre vûe lui offroit un objet qu'il devoit cherir. Hier, quand vous m'apprîtes votre départ, vous vîtes mon attendrissement ;

il me rend criminelle aux yeux de mon Epoux ; mais eſt-ce votre main qui devroit me punir ?

MÉTROBATE.

Non, Madame, la main de mon fils n'eſt point réſervée à l'horreur de cauſer vos malheurs ; j'ignore par quel crime les Dieux ſont irrités, mais puiſſe mon ſang répandu les appaiſer ſur vous deux. (*Il veut prendre & ſe frapper de l'épée de ſon fils, qui l'arrête.*) Pourquoi me refuſer ce fer ? Laiſſez-moi m'affranchir par ma mort, & vous affranchir vous-même d'un état trop affreux.

OROSMIN.

Oui, le plus affreux où jamais un mortel fut plongé ! Amant barbare, voilà le cœur où s'adreſſent mes coups ! Zeloide, l'objet de tous mes vœux, Zeloide ... demain ne ſera plus ! .. ſa jeuneſſe, ſa beauté ... ces traits que j'adore ... devorés par les flam-

mes . . . je la livre moi-même à la mort la plus cruelle . . . ma main allume le bucher . . . je vois les pleurs . . . j'entens les cris que la douleur . . . non, Madame, non, mon bras ne s'armera point contre vous. . . Mais qui défendra donc mon Pere ? Qui vangera son honneur, le mien ? Le glaive d'un bourreau est suspendu sur la tête de ton Pere, fils indigne. . .

SCENE VII.

OROSMIN, MÉTROBATE, ZELOIDE, ARASPE.

ARASPE, *à Orosmin.*

SEIGNEUR, tout le Camp vous attend. Je ne puis même vous dissimûler que l'audace d'Arimant est à son comble ; qu'avec insulte & mépris, il demande où vous êtes, &

que vos amis confus de ne vous point voir paroître, sont étonnés que l'affront dont on veut vous couvrir, ne soit point encore vangé.

OROSMIN, *regardant avec désespoir Zeloide & son Pere.*

Allons... allons, Araspe.

SCENE VIII.

MÉTROBATE, ZELOIDE.

ZELOIDE.

O Dieux! c'en est donc fait, mon Epoux va périr!

MÉTROBATE.

Non, Madame, non, le malheur attaché à ma vie l'emportera sur toute la valeur de mon fils. Fut-il jamais un Pere plus infortuné! On m'enleve mes enfans; toutes mes recherches sont vaines; ce n'est qu'au bout de

près de vingt années qu'un perfide Neveu, au lit de la mort, me fait appeller pour me déclarer qu'il est la cause de tous mes maux; il m'assure que ma fille est dans Ormus; mais il ignore quelle a été la destinée de mon fils, & s'il vit encore. Je pars pour Ormus ; nouvelles allarmes ! cette ville vient d'être abandonnée à toutes les horreurs de la guerre ; je n'y trouve ceux qui devoient me rendre ma fille, que pour apprendre qu'elle est tombée dans de nouveaux fers, & qu'avec plusieurs autres jeunes personnes de son sexe, elle a été emmenée captive dans ce Camp. Je m'y rends aussitôt. Le premier homme que j'y rencontre, c'est cet Esclave qui s'étoit chargé d'enlever mes enfans ; il veut fuir, je l'arrête ; il ose lever sur moi un poignard qu'il tenoit caché, je le préviens, il tombe ; votre Epoux arrive, il me fait conduire à sa tente ;

je veux lui raconter mes malheurs ; mais à peine ai-je prononcé mon nom que sa fureur contre mon fils lui fait imaginer le trait de vengeance le plus affreux !

ZELOIDE.

Dieux, qui lisez au fond des cœurs, & qui sçavez si le mien a jamais formé un desir qui puisse offenser mon Epoux, Dieux justes, devrois-je être la cause de tant d'horreurs !

MÉTROBATE.

Vous n'en êtes, comme mon fils & moi, que la déplorable victime ; mais, Madame, vous devez être si chere à ceux qui vous ont donné le jour ! verront-ils, sans frémir, le danger & la mort cruelle où vous expose un trop barbare Epoux ? N'empêcheront-ils point ce funeste combat ?

ZELOIDE.

Personne ici ne s'intéresse à mon sort. Seigneur, vos enfans ne sont pas les seuls infortunés que le ciel semble

n'avoir fait naître que pour éprouver des malheurs. Sans parens, sans appui, j'ignore jusqu'aux lieux où je reçus la naissance; c'est son Esclave qu'Arimant a épousée; j'étois au nombre des Captives que les Vainqueurs, après la prise d'Ormus, emmenerent dans ce Camp.

MÉTROBATE.

Ah, Madame, vous aurez donc sans doute vû ma fille? Vous seroit-elle connue? S'il faut que son Pere & son malheureux Frere, périssent dans ces lieux, Madame, ayez pitié d'elle. Les remords se fond sentir aux cœurs les plus barbares, & votre Epoux, lorsque sa fureur se sera assouvie dans notre sang, ouvrira sans doute les yeux sur les excès de sa rage; il reconnoîtra l'injustice de ses soupçons; vos charmes reprendront sur son cœur l'empire qui leur est dû; alors, Madame, souvenez-vous

d'une infortunée, compagne de votre esclavage, & qui, comme vous, n'étoit pas née pour être dans les fers; faites chercher la malheureuse Felime, protégez-la...

ZELOIDE.

Felime, Seigneur!.. c'est le nom que je portois avant que d'être l'Epouse d'Arimant...

MÉTROBATE.

O Ciel!.. ce pourroit-il... ces traits qui d'abord ont frappé mon cœur & où je retrouve... plus je les considere... tous ceux d'une tendre Epouse...

ZELOIDE.

Seigneur, faites cesser mon saisissement... Chez qui votre fille étoit-elle esclave dans Ormus?

MÉTROBATE.

Chez Narsès...

ZELOIDE, *tombant à ses genoux.*

Chez Narsès! Je me meurs! barbare

Epoux, sur qui tes coups alloient-ils tomber!.. courons à mon frere...

MÉTROBATE, *voyant entrer Arimant.*

Ah! ma fille, il n'est plus; j'apperçois son bourreau.

SCENE IX.

MÉTROBATE, ZELOIDE, ARIMANT.

ZELOIDE.

EPoux cruel, qui viens-tu d'immoler! il ne te reste plus qu'à sacrifier la sœur; c'est le sang de mon frere que tu viens de répandre.

ARIMANT.

Son frere!..

MÉTROBATE.

Oui barbare, ton Epouse est ma fille. Après tant de soins, d'inquiétu-

des, & d'ennuis, lorſque j'arrivois enfin dans les lieux où je devois la retrouver, ta main m'y préparoit un trépas honteux ; ta main vient d'y maſſacrer mon fils. Acheve, mets le comble à tes fureurs ; frappe... Tu parois trembler ? Pour que rien ne te retienne, crois que je me trompe & qu'elle n'eſt pas ma fille...

ARIMANT.

Ah ! quand je voudrois en douter, les remords qui s'élevent en mon ame, ſuffiroient ſeuls pour m'en convaincre. Je vois que le Ciel étoit trop juſte pour ne pas tromper la rage que m'inſpiroit une indigne & cruelle jalouſie. Oroſmin n'a point ſuccombé ſous mes coups...

MÉTROBATE.

Mon Fils vivroit !..

ARIMANT.

Il m'a vaincu, déſarmé... Le voici lui-même qui vient vous raſſurer.

SCENE DERNIERE.

MÉTROBATE, ARIMANT, ZELOIDE, OROSMIN.

MÉTROBATE, *embrassant Orosmin.*

AH, mon Fils, je te revois ! grands Dieux ! Ce jour où il sembloit que vous vouliez épuiser sur moi les traits les plus cruels ; ce jour étoit marqué par votre bonté pour mettre un terme à mes malheurs, & pour être le plus heureux de ma vie ! mon Fils, je t'ai retrouvé ! J'ai retrouvé ta sœur ! Tu la vois...

OROSMIN.

Zeloide !..

MÉTROBATE.

Cet intérêt, ce charme, ces nœuds secrets de la nature & du sang, avoient déja préparé vos cœurs à cette douce reconnoissance. Mes enfans (*les serrant dans ses bras*) après tant d'années

de peines, de soupirs & de regrets; quel plaisir de vous recevoir dans mes embrassemens! ....

ZELOIDE.

Mon Pere, n'y recevrez-vous pas aussi mon Epoux?

ARIMANT.

Votre Epoux! Pouvez-vous encore me donner ce nom? Ah! je me fais horreur à moi-même; & si, dans ces lieux, par une loi barbare, ma mort n'entraînoit pas la vôtre, ma main, en versant mon sang, vous auroit déja tous vangés.

MÉTROBATE.

Arimant, suivez-nous au Temple où je vais offrir un sacrifice & rendre graces aux Dieux. Leur bonté, après tant de traverses, vient de me rendre le plus heureux des Peres; espérons qu'après des momens si cruels, ils vous rendront aussi le plus heureux Epoux.

FIN.

ARLEQUIN AU SERRAIL,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

Représentée pour la premiere fois le 29 Mai 1747.

JE venois d'achever Zeloïde ; & pour dissiper tout le lugubre dont j'avois la tête remplie, je cherchai à m'amuser sur quelque idée folle, bizarre, bouffonne. Depuis qu'on joue de ces especes de farces, je crois qu'il y en a eu peu, je ne dirai pas plus applaudies, ce ne seroit pas le terme propre, mais qui ayent plus fait rire. J'espere qu'en la lisant, on voudra bien considérer le genre de ces sortes de Pieces.



ACTEURS.

LE BACHA.

FATIME.

ANGÉLIQUE.

COLOMBINE.

OCTAVE.

ARLEQUIN.

SCAPIN.

SUITE DU BACHA.

FEMMES DE FATIME.

La Scene est dans les jardins du Serrail du Bacha de Gerbe, petite Isle dans la Mediterranée.



ARLEQUIN AU SERRAIL,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LA toile se leve ; on voit Octave au bord du Théâtre, assis à la turcque, & paroissant dans une profonde méditation. Plusieurs cuisiniers arrivent, dressent une table & la couvrent de plats. Un gros ours, s'avançant gravement, va mettre aux pieds d'Octave un paquet de racines qu'il porte dans sa gueule ; il renverse ensuite la

table, & cause tant de frayeur aux cuisiniers sur qui il paroît vouloir s'élancer, qu'ils s'enfuyent, en se précipitant les uns sur les autres.

ARLEQUIN, *se dépouillant de la peau d'Ours, & montrant à Octave le paquet de racines.*

Ce diner que le Prophete Mahomet nous envoye si miraculeusement, n'excite pas l'apetit ; & j'ai bien du regret à celui que j'ai renversé.

OCTAVE.

Gourmant !

ARLEQUIN.

La fumée des mets affectoit agréablement mon odorat, & je sçais que le Bacha avoit ordonné que notre table fût servie comme la sienne pendant notre séjour à sa Cour.

OCTAVE.

C'est surtout ici qu'il faut en imposer par les aparences d'une vie mortifiée.

ARLEQUIN.

Morbleu, n'y reſtons donc pas longtems ; je n'aime point à faire diette, & d'ailleurs je trouve que nous commençons à jouer gros jeu. Tandis que nous n'avions affaire qu'à certaines gens, cette Comédie me paroiſſoit aſſez plaiſante ; nous ne courions aucuns riſques ; mais aujourd'hui nous voici dans le Palais du Bacha... Monſieur, ſi vous aviez ſuivi mon conſeil, nous n'aurions point accompagné ſes députés ; nous l'aurions attendu dans notre forêt.

OCTAVE.

Tout ce que j'ai fait juſqu'à préſent, avoit-il d'autre objet que de m'introduire dans ce lieu, dont l'aſpect t'épouvante ? Angélique m'eſt enlevée par des Corſaires ſur les côtes de Sicile. Après bien des recherches, j'apprends qu'ils l'ont vendue au Gouverneur de cette Iſle. Etranger, ſans

secours, comment l'arracher à un rival si puiſſant ? Je cherchai quelque ſtratagême qui put l'engager à m'appeller lui-même dans ſon Serrail. Je me retirai dans une forêt peu éloignée de ſa Cour ; cette grande barbe, cet habit extraordinaire, la vie auſtere que l'on croyoit que nous menions, en impoſerent bientôt au peuple ; on vint me conſulter de tous côtés, & entre cent prédictions, trois ou quatre juſtifiées par le hazard, ont fait tant de bruit que le Bacha, comme je l'avois eſperé, a ſouhaité de me voir.

ARLEQUIN.

A quoi, diable, vous menera cette maudite entrevûe ? Pouvez-vous eſperer de le tromper, & tous ſes Courtiſans ?

OCTAVE.

Eh, mon ami, en ſouhaitant de me voir, il a achevé d'accréditer &

de mettre à la mode le préjugé où l'on eſt ſur mon compte ; & à la Cour, plus qu'ailleurs, le préjugé décide, la mode gouverne & l'erreur triomphe. La prévention faſcinera les yeux, captivera les oreilles ; elle écartera l'examen ſcrupuleux, pour livrer à une admiration aveugle. On m'attend comme un homme extraordinaire ; ſans chercher à approfondir ce qui en eſt, on donnera un ſens avantageux à toutes mes paroles ; & ſi je voulois dans la ſuite déſabuſer tous ces gens-ci ſur ma prétendue miſſion & les faux preſtiges qui les ont éblouis, ils ne me croiroient pas moi-même.

ARLEQUIN, *ſe grattant le cou.*

Malgré ce beau raiſonnement, le cou me démange.

OCTAVE.

Ceſſe de t'inquietter ; le ſuccès couronnera mon entrepriſe... j'entends du bruit...

ARLEQUIN, *effrayé.*

C'eſt le Bacha ?

OCTAVE.

Non ; c'eſt quelqu'un de ſa ſuite aux dépens de qui tu peux te divertir, tandis que je vais examiner ce qui ſe paſſe au port.

ARLEQUIN, *ſe vêtiſſant d'une grande robbe brune, & mettant une fauſſe barbe.*

Ne tardez pas ; ſi le Bacha venoit ; je hais les Bachas ; ce nom ſeul me confond ; je ne me pique pas d'être un fourbe auſſi effronté que vous ; je ſuis quelquefois tenté de croire que vous êtes un vrai Derviche.



SCENE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *après avoir d'abord parlé par signes & contrefait le muet.*

MONSEU, je suis un des muets du Serrail.

ARLEQUIN.

Ah!.. Vous êtes muet? Eh bien, Monsieur le Muet, qu'avez-vous à me dire?

SCAPIN.

Que je suis dans des inquiétudes mortelles, Monseu.

ARLEQUIN.

Tant pis.

SCAPIN.

Que je souffre beaucoup, Monseu.

ARLEQUIN.

J'en suis fâché.

SCAPIN.

Je ſuis chargé de la garde des femmes...

ARLEQUIN.

De la garde des femmes?

SCAPIN.

Comme Muet, & ſans conſéquence, je puis entrer quand je veux dans leurs appartemens. Ah, qu'elles ſont belles, Monſeu! qu'elles ſont belles! que de charmes elles étalent ſans ceſſe à ma vûe!

ARLEQUIN.

Et vous avez de grandes démangeaiſons de parler à tous ces charmes-là?

SCAPIN.

Il eſt vrai. N'eſt-il pas bien cruel d'être obligé de me taire?

ARLEQUIN.

Sans doute.

SCAPIN.

Mais, ſi je parlois, ne feroit-il pas bien triſte d'être pendu?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Certainement. Par quel hazard, s'il vous plaît, vous trouvez-vous muet ?

SCAPIN.

N'étant pas assez riche pour avoir un Serrail à moi, je crus qu'il seroit fort agréable de vivre dans celui des autres, & j'engageai un marchand d'Esclaves, de mes amis, à me présenter au Bacha comme un Muet des plus rigides.

ARLEQUIN.

Fort bien. Les beautés dont vous êtes le gardien sont-elles en grand nombre ?

SCAPIN.

Elles sont dix.

ARLEQUIN.

Apparemment que parmi ces dix, il y en a quelqu'une à qui votre cœur donne la préférence ?

SCAPIN.

Non, Monseu, non. Je les aime

toutes. Ah, si vous les voyiez ! ce sont, ou de beaux grands yeux noirs, pleins de feu, ou de beaux yeux bleus, tendres & languissans. Ce sont des tailles fines & legeres, ou de ces tailles dont l'embonpoint charmant semble respirer la volupté. Mon cœur, dans un combat perpétuel, ne peut décider entr'elles ; il va de celle-ci à celle-là, de l'une à l'autre, & le soir, lorsque je suis seul, je voudrois leur avoir parlé à toutes.

ARLEQUIN.

Aux dix ! diantre, pour un muet, vous êtes un furieux discoureur, & il n'est pas possible qu'au milieu de tant de femmes, vous ayez toujours été le maître de votre langue ?

SCAPIN.

C'est pour me tirer de l'embarras où son indiscrétion vient de me jetter, que j'ai recours à vous. Vous sçaurez

que le Bacha avoit fait demander en mariage la fille du Gouverneur de l'Isle voisine ; elle lui fut aussi-tôt accordée ; mais tandis qu'on l'amenoit, il s'est amouraché d'une Esclave Italienne que des Corsaires lui vendirent il y a quelques jours ; & croyant toucher le cœur de sa nouvelle maîtresse par un sacrifice brillant, il veut aujourd'hui renvoyer la fille de ce Gouverneur.

ARLEQUIN.

Il a tort.

SCAPIN.

Oh, pour connoître toute son injustice, il faudroit que ce matin vous eussiez vû comme moi cette fille charmante, couchée languissamment sur un Sopha, dans une parure négligée ! Quelques larmes couloient de ses beaux yeux ; elle soupiroit ; elle s'agitoit ; je la regardois ; j'admirois ; le cœur me palpitoit...

ARLEQUIN.

Vous n'avez pû retenir votre langue ? Elle s'eſt échappée ? Vous avez parlé ?

SCAPIN.

Hélas oui !

ARLEQUIN.

Eh que vous a-t-on répondu ?

SCAPIN.

Cette belle perſonne, dans une colere terrible, vouloit me perdre, appeller le Bacha ; j'ai crû vingt fois toucher au dernier inſtant de ma vie.

ARLEQUIN.

Vous maudiſſiez bien alors votre talent pour la parole ?

SCAPIN.

Cependant, peu à peu, par mes prieres & mes ſoumiſſions, je l'ai appaiſée ; elle a promis de me pardonner, à condition que je viendrois vous parler de ſa part, & que je tâcherois de vous mettre dans ſes intérêts. Elle

vous récompenſera magnifiquement. Il faut, par des prédictions effrayantes, arracher le Bacha à ſon amour pour cette Italienne ; & parmi les menaces que vous lui ferez, vous pouvez avancer hardiment que le Gouverneur dont il mépriſe la fille, eſt prêt à fondre dans cete Iſle à main armée ; je ſçais, à n'en pouvoir douter, qu'il y a des intelligences, & que peut-être avant la fin du jour, il y fera une deſcente.

ARLEQUIN.

Mon ami, je ne ſuis point un fripon, un fourbe, un impoſteur ; tout l'or de la terre ne me tenteroit pas ; mais comme ce que vous deſirez s'accorde avec les intentions de notre grand Prophéte, je vous rendrai ſervice. Allez au port ; vous y trouverez mon camarade, un honnête homme comme moi ; il vous inſtruira de ce que vous devez faire.

SCAPIN, *voulant l'embrasser.*

Permettez que je vous embrasse, mon cher Derviche.

ARLEQUIN, *se reculant gravement.*

Je vous permets de baiser le bas de ma robbe. Allez, mon cher Muet; mais, si vous restez encore longtems au Serrail, je crains bien que quelque jour un peu trop d'éloquence à la vûe des femmes, ne vous porte malheur.

Scapin sort.

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

CE Muet, celle qui l'envoie, la descente d'un ennemi sur cette côte, & le désordre qu'elle y causera sans doute, pourront aider à nous tirer du mauvais pas où l'amour de mon Maître nous a mis... Mais, que vois-je!.. Colombine!.. ma chere

Colombine !.. Sans nous découvrir d'abord, jouissons du plaisir de lui entendre dire combien elle souffre, séparée de son cher Arlequin.

SCENE IV.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

APPROCHEZ, la belle Enfant ; rien n'échappe à ma science ; n'êtes-vous pas une certaine Colombine qui fûtes enlevée sur les côtes de Sicile le jour même que vous deviez épouser un garçon fort aimable, nommé Arlequin ? Vous venez sans doute me consulter sur la destinée de ce pauvre garçon & sur ce qu'il fait, éloigné de vous ?

COLOMBINE, *froidement.*

Non, Monsieur, non.

ARLEQUIN, *la contrefaisant.*

Non, Monsieur, non.

COLOMBINE.

Je ne crois pas qu'il ait l'honneur d'avoir une destinée, & d'ailleurs, en quelque pays qu'il soit, je sçais ce qu'il fait, comme si je le voyois.

ARLEQUIN.

Vous le sçavez ?

COLOMBINE.

Oui : il est à table, ou à dormir.

ARLEQUIN, *à part.*

Plût au ciel, & que le diable eût emporté le Bacha ! (*Haut.*) En vérité ce pauvre Arlequin étoit bien fou de tant s'affliger le jour de votre enlevement.

COLOMBINE.

Il étoit donc bien triste ?

ARLEQUIN.

Il n'a peut-être de sa vie soupé d'aussi mauvaise grace que ce soir-là.

COLOMBINE.

J'étois aussi assez triste.

ARLEQUIN.

Un ami charitable, pour l'arracher à sa douleur, le mena au cabaret...

COLOMBINE.

Où il s'enivra ?

ARLEQUIN.

Là, là.

COLOMBINE.

Le Lieutenant du Vaisseau entra dans ma chambre pour me consoler...

ARLEQUIN.

Et il y réussit ?

COLOMBINE.

Là, là.

ARLEQUIN.

Votre Maitresse a été plus fidelle que vous ?

COLOMBINE.

Oh, ma Maitresse ne sçait pas prendre son parti ; elle a toujours à la bouche le nom de son cher Octave ;

elle pleure sans cesse ; elle a vingt fois menacé le Bacha de se poignarder à ses yeux. Après tout, ce pays-ci n'est gueres supportable ; on y voit tant de femmes, tant de femmes & si peu d'hommes ! Dites-moi, ne pouvons-nous plus nous flatter de revoir notre patrie ?

ARLEQUIN.

Apprenez que vous reverrez bientôt Arlequin ; mais sa vûe ne peut que vous être funeste, si vous lui avez fait quelqu'infidélité. Allons, je vous aiderai moi-même, si vous voulez, à vous examiner ; donnez-moi la liste de vos Amans ; je crois qu'elle n'est pas courte ?

COLOMBINE.

Je suis, je pense, assez jolie pour qu'elle soit un peu longue.

ARLEQUIN.

Dites assez coquette.

COLOMBINE, *réfléchissant.*

Mes Amans ? . . le Lieutenant du

Vaisseau ... un peu le Capitaine ... l'Enseigne...

ARLEQUIN, *avec impatience.*

Tout l'Equipage ?

COLOMBINE, *réfléchissant.*

Le jeune Volontaire ... le jeune Volontaire...

ARLEQUIN, *à part.*

Elle s'arrête longtems sur celui-là.

COLOMBINE, *toujours réfléchissant.*

Un matin ... rien, rien ... le lendemain ... bagatelle encore ... Et depuis que nous sommes dans ce Serrail, l'Inten-dant des Jar-dins...

ARLEQUIN, *traînant ses paroles comme elle.*

L'In-ten-dant des Jar-dins...

COLOMBINE.

Un soir qu'il me trouva seule dans le cabinet de verdure...

ARLEQUIN, *à part.*

Aï, aï, aï.

COLOMBINE.

Si vous l'aviez vû ! Il avoit des

manieres si tendres, si engageantes! . .

ARLEQUIN, *à-part.*

Jócrepo! (*Haut.*) Eh bien?

COLOMBINE.

Eh bien? . . Je lui dis que j'entendois la voix de ma Maitresse qui m'appelloit, & le laissai-là, en m'enfuyant.

ARLEQUIN, *s'essuyant le front.*

Ouf! Arlequin l'a échappé belle!

COLOMBINE.

Si vous sçaviez combien je me divertis à voir briller dans les yeux d'un Amant, cette vivacité, cette joie, ces desirs, ces transports que lui inspire un bonheur qu'il ne croit pas éloigné! J'affecte d'abord de douter de sa sincérité; peu à peu, je parois me laisser persuader; ensuite je feints du trouble, de l'embarras, de l'émotion, & lorsqu'il se croit au moment de triompher, zeste, je m'échappe.

ARLEQUIN.

La belle enfant, ce divertissement

eſt dangereux ; vous pourriez bien quelque jour ne vous pas trouver de jambes pour fuir ... mais achevez votre revûe.

COLOMBINE.

Elle eſt faite.

ARLEQUIN.

Conſultez-vous encore ; peut-être oubliez-vous quelque choſe ?

COLOMBINE.

Non, non, je n'oublie rien.

ARLEQUIN.

Il y a dans ce Serrail un certain Muet... Ne vous-a-t-il point parlé ?

COLOMBINE.

Eſt-ce que les Muets parlent ?

ARLEQUIN.

Le coquin a une tournure de converſation qui pourroit vous avoir éblouie ?

COLOMBINE.

Je ne le connois point, & je puis, vous dis-je, voir Arlequin en toute ſureté.

ARLEQUIN, *ôtant sa fausse barbe.*

Penelope moderne, reconnoissez cet Epoux dont le front a couru tant de hazards.

COLOMBINE.

C'est toi, mon cher Arlequin ! Comment as-tu pû pénétrer jusqu'en ces lieux ?

ARLEQUIN.

Sous ce déguisement, j'y viens, avec mon Maître, tenter ta délivrance & celle d'Angélique ; tu vois à quels dangers nous nous exposons, & combien vous devez être fâchées si vous nous avez fait quelque infidelité... Là, Colombine, entre nous, tu dois me parler à cœur ouvert ; ne s'est-il véritablement rien passé entre le Bacha & ta Maitresse ?

COLOMBINE.

Que tu es ridicule !

ARLEQUIN.

Que tu es discrette !

COLOMBINE.

Que tu es effronté !

ARLEQUIN.

Tu ne dis pas tout ce que tu ſçais.

COLOMBINE.

Et toi, tu ne ſçais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Tien, je me mets à la place du Bacha. Des Corſaires vous amenent devant moi, & vous expoſent en vente ; je vous examine : belle taille ! phiſionomie charmante ! grands yeux noirs & bien fendus ! Je vous fais marcher ; votre démarche eſt noble & aiſée ; enfin l'emplette me paroît bonne de tous points ; je vous paye à ces Corſaires ; on vous conduit aux bains, & de-là dans un apartement où je ne tarde pas à me rendre ; je me jette aux genoux de ma belle Eſclave ; je lui prends la main ; je veux, pour gage de ma tendreſſe, couler à ſon doigt un diamant que je lui montre...

Je n'en veux point... Oh vous l'aurez... Je ne l'aurai pas... Vous le prendrez... Je ne le prendrai point... Je vous en prie... Non... Je le veux... Comment ! comment ! finissez, finissez done. Je ne me picque pas d'être si bien au fait que toi de la façon dont les Bachas font l'amour ; mais voilà en gros comme les choses ont dû se passer, & à l'égard de toutes ces menaces que tu dis que ta Maitresse a faites de se poignarder, stile de fille. N'as-tu pas aussi menacé de te tuer ?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

COLOMBINE.

Parce que le Bacha ne m'a rien dit qui pût m'allarmer.

ARLEQUIN.

Oh, il auroit beau te dire ; si le cas

arrive jamais, je réponds de ta vie... Mais j'entends du bruit ; il eſt bon qu'on ne nous voye pas enſemble ; retire-toi vîte, & va prévenir ta Maitreſſe.

SCENE V.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

AH ! ce n'eſt que vous ? Je ſuis fâché de n'avoir pas fait reſter Colombine.

OCTAVE.

Colombine !

ARLEQUIN.

Elle me quitte à l'inſtant.

OCTAVE.

Colombine ! que t'a-t-elle dit de ma chere Angélique ?

ARLEQUIN, *à part.*

Je veux me divertir un moment...

(*haut.*) Angélique, Monsieur ! . . Angélique ! . .

OCTAVE.

Parle vîte. Quel malheur as-tu à m'anoncer ?

ARLEQUIN.

Angélique . . . est Sultane.

OCTAVE.

O ciel ! hier encore, elle étoit, à ce qu'on m'a dit, dans la résolution de mourir plutôt que de consentir. . .

ARLEQUIN.

La nuit fait faire des réflexions aux filles. Le Bacha lui a envoyé de magnifiques présens, & entr'autres, la moitié de sa moustache pour servir d'aigrette à un petit bonnet à la Turque qu'elle portera les jours de cérémonies.

OCTAVE.

Je crois, Monsieur le faquin, que vous voulez rire ?

ARLEQUIN.

Tout beau ; ne vous fâchez pas ; Angélique vous eſt fidelle.

OCTAVE.

Peux-tu te faire un jeu de ma douleur ?

ARLEQUIN.

Colombine va l'inſtruire de notre déguiſement ; mais un des Muets du Serrail n'eſt-il pas allé vous trouver au port ?

OCTAVE.

Il m'a parlé ; je lui ai dit d'y reſter, & ce qu'il doit faire en cas que le Gouverneur de l'Iſle voiſine faſſe une deſcente ſur cette côte. On croit avoir apperçu quelques vaiſſeaux.

ARLEQUIN.

Pendant le tumulte, ſi nous pouvions nous ſauver !

OCTAVE.

J'eſpere b[illegible]ucoup & du déſordre que cauſeroit cette attaque & de la

bêtiſe du perſonnage à qui nous avons affaire. C'eſt un homme groſſier, ignorant, ſuperſtitieux, & fait pour donner dans tous les piéges ; j'ai arrêté un vaiſſeau prêt à faire voile quand je voudrai ; le trajet n'eſt que de dix lieues ... *Mais* le bruit des tambours, & ces fanfares nous annoncent le Bacha.

ARLEQUIN.

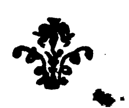
Monſieur ... je ne ſuis point préparé ... c'eſt fait de moi... Vous ne m'aviez pas dit qu'il étoit ſi laid !

OCTAVE.

Raſſure-toi donc, bourreau.

ARLEQUIN, *tout tremblant.*

Je ... je ... je me raſſure.



SCENE VI.

LE BACHA, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, ARLEQUIN, *suite du Bacha.*

LE BACHA.

VÉNÉRABLE mortel...

OCTAVE, *se détournant, comme ne voulant pas regarder des femmes.*

Ordonne à ces femmes de baisser leurs voiles, si tu veux que je reste ici.

LE BACHA *à part, faisant signe à Angélique & à Colombine de baisser leurs voiles.*

Ne vouloir pas voir des femmes !

OCTAVE.

Et fais retirer cette suite inutile dont s'accompagne ton orgueil. Est-ce donc avec ce faste que tu devrois te présenter devant moi ?

LE BACHA, *à part, faiſant ſigne à ſa ſuite de ſortir.*

Il parle d'un ton d'autorité qui me ſaiſit !

OCTAVE.

Tu es amoureux de cette jeune Eſclave ; tu veux l'épouſer...

LE BACHA.

Je l'ai ſi ſouvent entretenue de tous les prodiges qu'opere votre profond ſçavoir, que je lui ai inſpiré la curioſité de vous conſulter. (*Bas.*) Perſuadez-lui que le bonheur de ſa vie eſt attaché à m'aimer ; agréez ce préſent ; c'eſt un foible eſſai de ma reconnoiſſance.

OCTAVE, *jettant la bourſe.*

Des préſens ! à moi !

LE BACHA, *à part.*

Refuſer de l'argent ! tout eſt extraordinaire dans ce Derviche !

OCTAVE.

L'intérêt de la vérité, & non celui

de ta passion, va délier ma langue. Homme injuste, superbe, avare, brutal, intemperant...

LE BACHA, *à part.*

Il faut que ce soit un saint personnage pour oser me parler si insolemment !

OCTAVE.

Tandis que l'amour regne dans ton cœur, la foudre gronde sur ta tête.

LE BACHA.

La foudre !

OCTAVE.

Le bras du Prophete est prêt à s'appesantir sur toi.

LE BACHA.

Je tremble !

OCTAVE.

Profite, malheureux, des instans que sa bonté te laisse encore pour désarmer sa colere.

LE BACHA.

Parlez. Que faut-il faire ?

OCTAVE.

Proſterne, proſterne-toi. Par un repentir ſincere, tu pourras détourner le coup qui te menace. (*Le Bacha ſe proſterne au bord du Théâtre.*) Ah, malheureux ! mauvais Muſulman ! mauvais Muſulman ! en te proſternant, tu ne tournes pas la face du côté de la Mecque !

LE BACHA.

Pardonnez, je ſuis dans un trouble. . .

OCTAVE.

Quel ſcandale ! quel abomination ! (*à Arlequin.*) Frere, conduiſez-le, & pour ſon bien, ſoyez aſſez charitable pour lui appliquer vingt coups de cette ceinture conſtellée à la moindre diſtraction que vous lui remarquerez pendant ſa priere.

Arlequin conduit le Bacha au fond du Théâtre, & le fait ſe proſterner tout de ſon long, & de façon qu'il ne peut voir ce que font les autres Acteurs.

SCENE

SCENE VII.

OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ANGÉLIQUE.

AH, mon cher Octave, si ce barbare alloit découvrir que vous êtes son rival ! Je suis dans des frayeurs. . .

OCTAVE.

Ma charmante Angélique, j'espere beaucoup de la Fortune & de la sotte crédulité de ce Corsaire. (*A Arlequin qui revient.*) Pour les enlever de ce Palais, j'imagine un moyen ; il faut que tu donnes tes habits à Angélique, & que tu prennes les siens.

ARLEQUIN, *se deshabillant avec empressement.*

S'il ne tient qu'à cela, volontiers. . . Mais, mais, un petit moment de

de réflexion, s'il vous plaît ; vous ſortirez tous les trois ; que deviendrai-je moi dans ce Serrail, avec les habits de Madame ? La Sultane favorite ? Parbleu, j'ai aſſez bonne grace ! (*Il ſe r'habille vîte.*) Excuſez, mon cher Maître, je ne puis pas faire votre affaire.

OCTAVE.

Si tu veux m'écouter...

ARLEQUIN.

Je ſuis ſourd.

OCTAVE.

Tu comprendras...

ARLEQUIN.

Je ſuis une bête qui ne peut rien comprendre.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Arlequin, vous ſçavez tout l'amour que j'ai pour Octave ; entrez dans ma ſituation ; ſongez à tout ce que je ſouffre, en le voyant dans un ſi grand danger.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Ma chere Demoiselle, vous ſçavez tout l'amour que j'ai pour Arlequin ; entrez dans ma ſituation ; ſongez combien il me feroit déſagréable de lui voir couper le cou.

OCTAVE.

Eh morbleu, Monſieur le fat, il ne vous en coutera point cette tête dont vous faites tant de cas.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que j'ai tort d'en faire cas ?

COLOMBINE.

Mon ami, laiſſe-toi fléchir.

ARLEQUIN.

Ah, & toi auſſi ? J'admire ta vocation pour le veuvage ; tu me conſeilles comme ſi tu étois déja ma femme.

OCTAVE.

Par le ſtratagême que j'imagine, nous ſortirions tous les quatre de ce funeſte lieu.

ARLEQUIN.

Tous les quatre ? Eh comment ?

OCTAVE.

Comment ? Comment ? Dépêche ; fais ce que je te dis ; & si tu vois que je cherche à te tromper & à t'abandonner ici, je te permets de te jetter aux genoux du Bacha & d'obtenir ta grace, en lui découvrant qui je suis & à quel dessein je m'étois introduit dans son Serrail.

ARLEQUIN.

Mais. . .

OCTAVE.

Mais les momens sont précieux ; un rien peut nous trahir & nous perdre.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Nous sortirons tous les quatre ? . . Vous l'esperez ? . . Il faut tenter l'avanture. . . Mais impa . . . impa . . . impalarmi . . . mi . . . mi . . .

OCTAVE.

Finissons.

ARLEQUIN *ôte ses habits, les donne à Angélique & prend les siens, toujours en pleurant.*

S'il n'y avoit que des coups de bâton à risquer, je les affronterois aussi courageusement qu'un autre; mais impa... impa... larmi...

OCTAVE.

Ote donc cette barbe; ces déguisemens sont nécessaires à Angélique.

ARLEQUIN, *prenant la robbe d'Angélique.*

Moi en femme pour orner un Serrail!

OCTAVE.

Couvre-toi de ce voile; je vais ramener le Bacha. (*A Angélique.*) Gardez un profond silence.



SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, LE BACHA, ARLEQUIN, *sous les habits & couvert du voile d'Angélique.*

OCTAVE, *s'approchant du Bacha, qui, pendant cette Scene, a toujours été prosterné, le dos tourné aux Acteurs.*

LEVE-TOI, viens, approche, Bacha. Pour flatter l'orgueil de la beauté dont ton cœur étoit épris, tu voulois renvoyer la fille du Gouverneur de l'Isle voisine, malgré la foi que tu lui avois promise : ce Gouverneur est puissant, & notre grand Prophete dont il est issu, justement irrité que tu préferasses une Esclave à une

Princesse de son sang, alloit te frapper, & toute ton Isle, des plus terribles coups : ta soumission l'a désarmé ; il n'a étendu sa main vangeresse que sur le coupable objet qui te rendoit infidéle ; ses charmes ne sont plus...

SCENE IX.

LE BACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SCAPIN, *contrefaisant le Muet, arrive d'un air fort allarmé & tâche de faire entendre au Bacha, par des signes, que le désordre est dans l'Isle, & que l'ennemi approche de son Palais.*

LE BACHA.

QU'EST-CE ?.. Que veut-il dire ? Où veut-il m'emmener ? Pourquoi cet air effrayé ? Je ne l'entens point.

OCTAVE.

Tu vas l'entendre. Muet, je délie ta langue, & t'ordonne de parler.

SCAPIN, *au Bacha.*

Seigneur, tout eſt dans le déſordre & la confuſion...

LE BACHA.

O Ciel ! mon Muet parle ! quel prodige !

OCTAVE.

Ce n'eſt pas le ſeul dont tes yeux doivent être aujourd'hui frappez. Je t'ai dit que les charmes de la coupable beauté à qui tu ſacrifiois, n'étoient plus... (*Octave leve le voile d'Arlequin.*) Regarde ; aime-là encore, ſi tu l'oſes.

(*Arlequin fait une grimace épouvantable au Bacha.*)

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Ah, ma chere Maitreſſe, comme vous voilà faite !

SCAPIN, *au Bacha.*

Je vous dis, Seigneur, qu'il n'y a

pas un moment à perdre ; le Gouverneur de l'Isle voisine, favorisé par des mécontens qui se sont joints à lui, vient d'aborder ; il a forcé & renversé la garde du Port ; il s'avance vers ce Palais.

(*On entend un grand bruit de guerre.*)

LE BACHA.

Je suis perdu !

SCENE DERNIERE.

LE BACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN, SCAPIN, FATIME *& sa suite.*

FATIME.

NON, Seigneur, & ma tendresse vient vous arracher au peril qui vous menace. Mon Pere n'est descendu dans cette Isle que pour me vanger.

Donnez-moi votre foi ; recevez la mienne ; au lieu de vous traiter en ennemi, il vous regardera comme un gendre dont l'alliance & l'amitié lui sont cheres.

LE BACHA.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entens me confond. Ah, Madame, que la noblesse de vos sentimens, en m'ouvrant les yeux sur vos charmes, me fait rougir de mon injustice !

OCTAVE, *prenant la main du Bacha & celle de Fatime.*

Je vous unis l'un à l'autre, & vous prédis, Bacha, qu'avant la fin de l'année, il vous naîtra un fils qui n'aura pas moins d'esprit que son Pere. Je vais au Port, ordonner que tout acte d'hostilité cesse, & déclarer à votre beau-pere que l'intention du Prophete est qu'il soit désormais votre ami. (*A Colombine & à Angélique.*) Vous, que l'on me suive avec cette malheureuse. (*Montrant Arlequin.*)

COLOMBINE.

Ma chere Maitresse, on va sans doute vous jetter à la mer! (*Au Bacha.*) Vous l'avez tant aimée, daignez la protéger.

LE BACHA.

La main du Prophete l'a frappée, je n'oserois m'y interresser.

ARLEQUIN, *tandis qu'on l'emmene.*

Ah vilain Bacha ! maudit Bacha ! petit traître !

LE BACHA, *aux Esclaves de la suite de Fatime.*

Par vos danses & vos chants, célebrez mon bonheur, & que le Pere de la charmante Fatime, ne trouve ici que des marques de la joie & du plaisir dont mon cœur est comblé.

(*Differens Esclaves de l'un & de l'autre sexe forment des danses.*)

FIN.

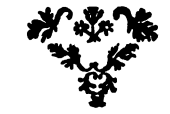
LE RIVAL SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

Représentée pour la premiere fois le 27 Octobre 1747.

CETTE Comédie auroit dû être intitulée *le Rival de lui-même*, ou *le Portrait* ; mais comme il y en avoit déja d'autres ſous ces deux Titres, je lui donnai celui du *Rival ſuppoſé*. Malgré le ſuccès qu'elle eut, je la retirai après la premiere repréſentation ; j'en dirai les raiſons dans la Préface d'une autre piece de moi, *la Colonie*, avec laquelle elle fut jouée.



ACTEURS.

LE ROI D'ARRAGON.

D. FRÉDÉRIC, *Favori du Roi.*

D. FÉLIX, *Pere de D. Léonor.*

DONA LÉONOR.

FLORINE, *Femme de Chambre de D. Léonor.*

La Scene est dans un Château de D. Félix, à cinq lieues de Sarragosse.



LE RIVAL SUPPOSÉ, COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, D. FRÉDÉRIC.

D. FRÉDÉRIC.



ENFIN nous voici arrivés. Pendant tout le chemin vous ne m'avez pas dit un mot ?

LE ROI.

Je rêvais. Ah, mon cher Frédéric,

tu souhaitois que je devinsse amoureux !

D. FRÉDÉRIC.

Sans doute. Adoré de ses sujets, respecté de ses voisins, redoutable à ses ennemis, avec toutes les qualités & cet air charmant d'un jeune Héros, je voyois mon Maître au milieu de la Cour la plus brillante, chercher le plaisir, ne le trouver jamais, s'ennuyant partout...

LE ROI.

Il est vrai, rien ne m'amusoit.

D. FRÉDÉRIC.

J'étois très-persuadé que cette indolence, cet ennui, cette langueur mêlée d'inquiétude, n'étoit que le besoin d'aimer.

LE ROI.

Mais, en aimant, si je me suis exposé aux peines les plus cruelles ?

D. FRÉDÉRIC.

Des peines ? Un Roi ? En aimant ?

LE ROI.

Un Roi comme un autre, quand il veut être aimé pour lui-même, & ne rien devoir à l'éclat de son rang. Je serai peut-être dans ce jour le plus malheureux de tous les hommes.

D. FRÉDÉRIC.

Oh, il faut que vous soyez (permettez-moi de vous le dire) le plus ingénieux à vous tourmenter, pour ne pas voir qu'il semble que le Ciel a voulu arranger votre avanture selon vos souhaits, & de façon à contenter toute la délicatesse de votre cœur & de vos sentimens. Le hazard fait tomber entre vos mains un portrait. Pendant sept ou huit jours, par votre ordre, à la Cour, à la Ville, de tous côtés, je cherche le charmant objet qu'il représente ; tous mes soins sont inutiles, & vous commencez à désespérer de pouvoir le découvrir, lorsqu'emporté par l'ardeur de la

chaſſe, écarté de votre ſuite, vous vous trouvez auprès des murs du parc de ce Château ; vous entendez des cris ; vous voyez des femmes qui fuyent, & qu'un horrible ſanglier pourſuit ; voler à leur ſecours, & tuer cette eſpece de monſtre, ne fut que l'affaire d'un inſtant ; une jeune perſonne, qui de laſſitude & d'effroi étoit tombée au pied d'un arbre, offre à vos yeux l'original du portrait ; c'eſt en ſauvant ſes jours que vous rencontrez cet objet ſi deſiré : premiere circonſtance, & qui, en vérité, me paroît des plus flatteuſes.

LE ROI.

Ah, la plus heureuſe de ma vie !

D. FRÉDÉRIC.

Voyons enſuite. Dom Félix de Mendoce, ſon pere, eſt un vieux Seigneur, hériſſé de probité, vivant dans ſes Châteaux, haïſſant la Cour, & qui, ſur quelques mécontentemens,

s'en étant retiré du temps du feu Roi, n'y a pas reparu depuis treize ou quatorze ans; ainsi ni lui ni sa fille ne vous connoissoient : autre circonstance qui dut vous faire d'autant plus de plaisir, que vous m'aviez dit plusieurs fois que si jamais vous veniez à prendre de l'amour, vous souhaiteriez que votre rang ne fût point connu de celle que vous aimeriez.

LE ROI.

J'avoue, mon cher Frédéric, que jusqu'à présent j'ai sujet d'être content; je cachai à D. Félix & à sa fille qui j'étois; je pris ton nom; il falloit ensuite, pour revenir ici, me dérober à une Cour toujours inquiete & curieuse; tu m'en facilitas les moyens; j'ai revû plusieurs fois la charmante Léonor; elle m'a avoué que j'étois aimé; je l'ai demandée en mariage à son pere...

D. FRÉDÉRIC.

Ils n'ignorent donc plus l'un & l'autre que vous êtes le Roi ?

LE ROI.

Ils ne me croyent toujours que D. Frédéric ; ta naiſſance , ta fortune & tes ſervices, indépendamment de l'amitié que tout l'Arragon ſçait que j'ai pour toi, te rendent un parti aſſez brillant pour que D. Félix n'ait pas balancé un inſtant à m'accorder ſa fille : c'eſt aujourd'hui que nous devons être unis ; mais je veux auparavant connoître ſi je ſuis véritablement aimé ; je vais la mettre à une épreuve... Si elle y ſuccombe, quel coup pour un cœur auſſi tendre, auſſi ſenſible, auſſi paſſionné que le mien !

D. FRÉDÉRIC.

Comme vous ne me détaillez point votre deſſein, je crains de manquer à quelque choſe ; par exemple, ce pré-

tendu Courier qui doit venir de la Cour, quand faudra-t-il que je le fasse arriver?

LE ROI.

Je t'en avertirai par un mot à l'oreille, un geste, un regard...

D. FRÉDÉRIC.

Et ces danseurs & ces danseuses qui attendent au bout de l'avenue?

LE ROI.

Ils paroîtront quand il en sera temps; c'est mon affaire.

D. FRÉDÉRIC.

Cela suffit; il faut esperer que tout ira bien, & je me divertis d'avance de la surprise & l'embarras de D. Félix, lorsqu'il verra que vous êtes le Roi; il vous tenoit quelquefois des propos ausquels l'oreille des Souverains n'est pas accoutumée, & son caractere fier, libre, indépendant...

LE ROI.

Me plaît & m'amuse beaucoup. . . On vient ; c'est lui ; songe que je continue à passer ici pour toi, & que tu n'y es que mon Valet-de-Chambre.)

SCENE II.

LE ROI, D. FRÉDÉRIC, D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

Qu'on me laisse en paix ; ces discours m'ennuyent ; il est inutile & ridicule même de me le proposer. . . (*Appercevant le Roi.*) Ah ! On ne m'avoit pas dit que vous étiez ici.

LE ROI.

J'arrive dans l'instant.

D. FÉLIX.

Vous me voyez en colere ; ma fille prétend m'emmener à la Cour.

LE

LE ROI.

Eh bien, Monſieur?

D. FÉLIX.

Eh bien? j'irois à la Cour, moi?

LE ROI.

Sans doute. N'eſt-il pas étonnant qu'un homme de votre naiſſance, ſe ſoit obſtiné à vivre dans une Province.

D. FÉLIX.

Dans une Province? Je vis chez moi, Monſieur, dans mes Terres.

LE ROI.

Je vous aſſure que quand le Roi vous ſera connu...

D. FÉLIX.

Je n'aime pas les nouvelles connoiſſances, je ſuis trop vieux.

LE ROI, *ſoûriant.*

J'aurois crû que celle d'un Roi...

D. FÉLIX.

Monſieur, plein de reſpect & de ſoumiſſion pour mon Prince, je ſerai toujours le premier à donner l'exemple

de l'obéissance qu'on lui doit ; mais vous trouverez bon que je n'envie pas l'honneur d'en approcher.

LE ROI.

Je sçais cependant qu'il souhaite & qu'il espere de vous attacher auprès de lui.

D. FÉLIX.

Il le souhaite ? Eh pourquoi, s'il vous plaît ?

LE ROI.

Pour avoir en vous une personne d'un caractere sûr, d'une probité, d'une candeur éprouvée, incapable de lui farder la vérité, & à qui il pourra donner toute sa confiance... Vous riez ?

D. FÉLIX.

Oui : le Roi souhaite de m'avoir auprès de lui, moi qu'il n'a jamais vû, parce que je passe pour avoir de la droiture, de la candeur & de la probité ? Songez donc que c'est me dire qu'il n'en trouve point dans ceux

qu'il voit tous les jours, & que par conséquent, tout Roi qu'il est, il vit en assez mauvaise compagnie.

LE ROI.

Mais...

D. FÉLIX.

Mais, Monsieur, vous allez être mon gendre, aprenez une fois pour toutes à me connoître. Je ne suis point fait pour être un Seigneur de la Cour; je suis un homme bizarre, ridicule, extraordinaire, qui crois que la haute naissance n'a pas besoin d'être décorée par des titres & des dignités. Quoique je fasse la plus grande dépense, elle n'excede jamais mes revenus; je n'ai pas plus de dettes qu'un simple bourgeois. Je préfere le plaisir d'être bien logé dans mes Châteaux, à l'honneur de l'être mal auprès du Prince. En un mot, j'aime mieux me promener dans mon parc & dans des lieux que j'ai embellis, que de valter dans des anti-

chambres avec un tas de gens oisifs, de fades importans, de courtisans empressés dont l'avidité, l'inquiétude, l'envie, les fausses caresses, les serremens de mains, les embrassades, les protestations frivoles, la médisance, la flatterie, la hauteur & la bassesse forment le tableau le plus pitoyable à des yeux qui ne sont point fascinés par le fol orgueil & l'ambition.

LE ROI.

Puis-je vous répondre?

D. FÉLIX.

Non, cela seroit inutile; vous ne changerez pas ma façon de penser, & je ne compte pas de réformer la vôtre.

(*Appercevant Florine.*)

SCENE III.

LE ROI, D. FRÉDÉRIC; D. FÉLIX, FLORINE.

D. FÉLIX.

FLORINE, où est ma Fille?

FLORINE.

Elle se promene dans le jardin.

D. FÉLIX, *au Roi.*

Allez, allez la trouver, tandis que je vais achever de préparer tout pour votre mariage; elle sera ce soir votre femme; demain je vous embrasse, & vous souhaite à l'un & l'autre un bon voyage; voilà votre chemin pour vous rendre à la Cour, & voilà le mien pour retourner dans celle de mes Terres que j'habite ordinairement.

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

D. FRÉDÉRIC, FLORINE.

FLORINE.

ENFIN nous dirons donc adieu à ce triste Château, à ces arbres, ces bois, ces jardins où l'on ne voyoit jamais que les mêmes objets.

D. FRÉDÉRIC.

Cela vous ennuyoit?

FLORINE.

Beaucoup.

D. FRÉDÉRIC.

La varieté vous plaît?

FLORINE.

Infiniment. J'aime le bruit, le tumulte, à voir aller, venir, courir; je me fais de la Cour l'idée la plus agréable.

D. FRÉDÉRIC, *voulant l'embrasser.*

Il est sûr qu'avec cette taille de Nymphe, cette phisionomie fine, vive, piquante...

FLORINE.

Point, point de démonſtrations, s'il vous plaît...

D. FRÉDÉRIC.

Avec votre gayeté, votre enjouement, vous ne pouvez manquer d'y réuſſir.

FLORINE.

Je m'en flatte.

D. FRÉDÉRIC.

Je crains ſeulement...

FLORINE.

Quoi?

D. FRÉDÉRIC.

Que vous n'ayez, comme toutes les jeunes perſonnes, la fantaiſie de vous marier.

FLORINE.

Non, je compte reſter fille.

D. FRÉDÉRIC.

Je ne vous dis pas de reſter abſolument fille; mais c'eſt qu'en vérité il me ſemble qu'un mari, un ménage,

des enfans, tout cela ne va point à votre air.

FLORINE.

Ni à mes idées; j'en ai de plus nobles, de plus élevées, de moins communes. Nous allons désormais habiter la même *maison*; vous êtes à Monsieur, je suis à Madame; parlons-nous à cœur ouvert; gouvernez-vous votre Maître?

D. FRÉDÉRIC.

On ne peut pas moins.

FLORINE.

Oh, pour moi, je prétends gouverner ma Maîtresse.

D. FRÉDÉRIC.

Elle sera fort bien gouvernée: vous me paroissez une bonne tête!

FLORINE.

Ce n'est pas que je veuille tenter de faire une grande fortune; je ne suis ni avare, ni ambitieuse; mais j'ai ma petite vanité, & me trouvant placée

auprès de la femme du favori du Roi, je compte bien que je jouerai un rôle; que je ferai obtenir des graces, des emplois; que j'aurai ma petite Cour.

D. FRÉDÉRIC.

Vous avez raiſon, & je vous demande, dès à préſent, votre protection.

FLORINE.

Dans ces commencemens, vous pouvez m'être utile.

D. FRÉDÉRIC.

A quoi?

FLORINE.

A me mettre au fait des petites intrigues, des aventures, des Anecdotes vraies ou fauſſes, anciennes & modernes, qui ont couru ou qui courent ſur la plûpart des perſonnes que nous allons voir.

D. FRÉDÉRIC.

C'eſt-à-dire que vous ne haïſſez pas la médiſance?

FLORINE.

Quand je ne l'aimerois pas par goût, une Femme-de-chambre n'est-elle pas obligée de l'aimer par état? Je connois les Grands ; ce sont communément des ames dures, ingrates & peu sensibles aux véritables services qu'on leur rend ; on ne parvient à captiver leur confiance & leur faveur qu'en les amusant ; or je ne veux pas laisser à d'autres le soin d'amuser ma Maîtresse ; je tâcherai d'être toujours des premieres à savoir la nouvelle du jour, à la faire rire & à la divertir de tout ce qui se passera ; je conte assez plaisamment, & qnand je veux m'en donner la peine, j'ai le talent d'attraper à merveilles l'air, le ton, le ridicule des gens, & même de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçoivent.

D. FRÉDÉRIC, *l'embrassant avec transport.*

Vous irez loin ; vous êtes divine,

adorable, un vrai trésor pour une personne en place !

FLORINE.

Finissez. J'apperçois nos futurs époux... Il semble qu'ils ont déja l'air fâché ? Qu'y a-t-il donc ?

SCENE V.

LE ROI, D. LÉONOR, D. FRÉDÉRIC, FLORINE.

D. LÉONOR.

QUoi, lorsqu'on va nous unir, je vous vois rêveur, inquiet...

LE ROI.

Ah, Madame !

D. LÉONOR.

Je vous demande la cause d'une tristesse qui m'allarme, vous ne me répondez point ; vous levez les yeux au Ciel ; vous soupirez... En un mot,

D. Frédéric, expliquez-vous, ou je vais dire à mon pere...

LE ROI.

De grace, arrêtez.

D. LÉONOR.

Parlez donc.

LE ROI.

Grands Dieux !

D. LÉONOR.

Que vous me faites souffrir !

LE ROI.

Eh bien, Madame...

D. LÉONOR.

Eh bien ?

LE ROI.

Aprenez que je suis... un perfide.

D. LÉONOR.

Vous !

LE ROI.

Prêt à consommer la trahison que je vous faisois, elle s'est peinte à mon ame dans toute son horreur.

D. LÉONOR.

Vous me trahiſſiez ! ô Ciel !

LE ROI.

Hier, après avoir obtenu du Roi ſon agrément pour notre mariage, je me retirois lorſqu'il me rappella : » Mon cher Frédéric, me dit-il, je » ſçais trop combien tu m'es attaché » pour douter un inſtant de toute » l'inquiétude que te cauſe la mélan- » colie où tu me vois plongé depuis » quelques jours. Croirois-tu que le » portrait d'une jeune perſonne que » je ne connois point, a fait naître en » mon cœur la paſſion la plus promp- » te & la plus vive ? Tien, vois, » examine toi-même ſi la nature a ja- » mais rien formé de plus beau ; re- » garde cette bouche, ces yeux ; que » d'agrémens, que de fineſſe, & en » même temps que de nobleſſe & de » majeſté dans tous ces traits ! Je te » laiſſe ce portrait, ajouta-t-il, in-

» forme-toi, aide-moi à découvrir
» cet adorable objet : une ſi rare
» beauté ne ſçauroit être inconnue ! »
Jugez, Madame, de la ſurpriſe & du trouble où me jettoit ce diſcours ; voilà le portrait qu'on me faiſoit admirer & qu'on m'a confié.

(*Tandis que D. Léonor & Florine regardent le portrait, le Roi parle à l'oreille de D. Frédéric qui ſort du Théâtre pour revenir exécuter la commiſſion qu'il lui donne.*)

D. LÉONOR.

C'eſt le mien ! Mon pere le fit faire, il y a un mois, lorſqu'il me retira du Couvent ; je le perdis quelques jours après.

LE ROI.

Et le hazard, comme vous voyez, l'a fait tomber entre les mains du Roi. Au lieu de répondre à ſa confiance, de me jetter à ſes pieds & de lui avouer que j'étois ſon rival, je

tâchai de dérober à ses yeux mon trouble & mon embarras ; je combattis sa passion d'un air froid & indifferent : un objet inconnu, lui dis-je, doit-il prendre tant d'empire sur votre ame ? Cette jeune personne est peut-être engagée ? Peut-être est-elle extrêmement flattée dans cette peinture ? Peut-être même n'existe-t-elle pas ? Ces traits si beaux, si ravissans, si bien dessinés, si bien assortis, ne sont sans doute que l'effet de l'imagination du Peintre. Enfin, Madame, ma perfide jalousie n'épargna rien de tout ce qui pouvoit étouffer sa curiosité, son amour, & vous ravir une couronne. Je suis venu pour presser notre mariage ; j'ai trouvé D. Félix en arrivant ; quoi qu'en proie à l'inquiétude la plus vive, j'ai eu assez de force sur moi-même pour ne lui montrer qu'un extérieur tranquille ; mais, lorsque j'ai paru devant vous,

cet air de candeur & de sincérité qui releve encore l'éclat de vos charmes, cette joie tendre & ingénue que vous avez marquée en me revoyant, & le Ciel sans doute qui vous destine à faire le bonheur d'un grand Roi, ont confondu mon ame ; je n'ai pû déguiser plus long-temps les cruels mouvemens dont je suis agité depuis hier ; vous vous êtes apperçue de mon trouble ; vous m'avez pressé de vous en découvrir la cause ; voilà mon crime avoué ; il ne me reste plus qu'à délivrer vos yeux de ma présence, & qu'à aller cacher loin de vous mon désespoir, ma honte & ma confusion.



SCENE VI.

LE ROI, D. LÉONOR, FLORINE, D. FRÉDÉRIC.

D. FRÉDÉRIC.

MOnſieur, il y a là-bas un homme qui vient de la Cour; il dit qu'on lui a ordonné de faire la plus grande diligence, & qu'il a un avis de conſéquence à vous donner.

LE ROI, *affectant de l'inquiétude & de la crainte.*

Un avis ? Qu'eſt-ce que ce pourroit être ? Le Roi auroit-il découvert... O Ciel !

D. LÉONOR.

Allez, allez vîte voir ce que c'eſt... Allez donc.

LE ROI, *en s'en allant.*

Ah, de tous côtés, je ne dois m'attendre qu'à des malheurs !

SCENE VII.

D. LÉONOR, FLORINE.

FLORINE.

EH bien, voilà les hommes ! Qui n'eût pas crû que ce D. Frédéric vous aimoit véritablement ?

D. LÉONOR.

Eh, puis-je douter qu'il ne m'aime ?

FLORINE.

La jolie façon d'aimer, qu'avoir voulu vous ôter une Couronne ! Le remords l'a pris, me direz-vous, & moi j'aurai l'honneur de vous répondre, qu'au discours du Roi & à la vûe de votre portrait, le premier transport, le premier mouvement d'un véritable amant auroit été de s'écrier : ah, Sire, je la connois ; c'est Léonor de Mendoce ; par le

caractere, par l'esprit, & par tous les charmes de la figure, jamais on ne fut plus digne du Trône. Voilà, Mademoiselle, comme eût parlé le pur & sincere amour ; toujours désintéressé, toujours prêt à immoler sa propre félicité à celle de l'objet aimé ; même en le perdant, il se fait une douceur, un plaisir délicat du sacrifice.

D. LÉONOR.

Quelle aventure !

FLORINE.

Vous l'avez échappé belle, il faut l'avouer. Où en étiez-vous, s'il eût poussé jusqu'au bout la trahison, s'il vous eût épousée ? J'en tremble encore. Bientôt après les nôces, il seroit retourné à la Cour, mais sans vous ; il n'eût eû garde de vous y mener ; votre présence eût découvert au Roi sa perfidie ; il auroit au contraire in-

venté chaque jour de nouveaux prétextes pour vous en tenir éloignée ; vous auriez augmenté le nombre de ces triſtes héritieres, délaiſſées, releguées dans leurs Châteaux, tandis que Meſſieurs leurs maris, à la ſuite du Prince, au ſein des plaiſirs, ſe livrent à tous les goûts, à tous les penchans, à tous les travers, à toutes les folles & ridicules dépenſes que les faux airs & la fatuité peuvent leur inſpirer.

LÉONOR, *triſtement.*

Eh, ceſſe de m'accabler de tes cruelles réflexions !

FLORINE.

Vous avez raiſon & j'ai tort ; c'eſt de la gloire qui vous attend, que je dois vous entretenir. L'amour va vous couronner ; vous allez être Reine : quel ſort brillant ! que d'éclat ! que de charmes ! l'heureuſe place où l'on peut, à tous les inſtans, répandre

la joie dans le cœur de tout ce qui nous environne ! Car telle eſt notre prévention, notre entêtement pour les Grands, qu'avec un regard, un ſoûrire, un mot qui ne ſignifie rien, ils nous rendent contens : il faudroit qu'il vouluſſent être bien haïſſables, pour être haïs.

SCENE VIII.

D. LÉONOR, FLORINE ; LE ROI, D. FRÉDÉRIC.

LE ROI.

MAdame, je ſuis perdu ; vous allez être vangée ; un de mes amis m'envoye dire que dans une heure au plus tard le Roi ſera ici.

D. LÉONOR.

Le Roi !

LE ROI.

Oui, Madame ; ce Prince, toujours plein de bonté pour moi, &

qui ne sçait pas encore que j'ai trahi sa confiance & son amitié, veut honorer mon mariage de sa présence ; à la suite d'une chasse dans la forêt voisine, il se fait un plaisir de me surprendre par une petite fête ; il viendra masqué avec cinq ou six personnes...

D. LÉONOR.

Quel enchaînement de hazards & de coups imprévûs !

LE ROI.

Ils vous conduisent au Trône, & moi au comble des disgraces ; je vous perds, je perds l'estime & la faveur de mon maître : en vous voyant, qu'il va me trouver coupable, ou plutôt, que je devrois lui paroître innocent !

D. LÉONOR.

Dans le trouble où me jette toute cette avanture, que puis-je vous dire... D. Frédéric... Je dépends d'un pere...

LE ROI, *avec dépit.*

Je vous entends, Madame.

D. LÉONOR.

Je dois lui être soumise...

LE ROI.

Certainement, & comme vous ne doutez pas qu'il ne vous ordonne de ne plus penser à moi, vous y êtes déja toute préparée ?

D. LÉONOR.

Comme je ne doute pas qu'il ne m'aime tendrement, je vais le trouver ; je ne crois pas qu'il soit à propos que vous m'accompagniez ; vous sçaurez bientôt ce qu'il m'aura dit.

(*Elle sort.*)

LE ROI.

Ah, je sçai à quoi je dois m'attendre ! (*Bas à D. Frédéric.*) Tu vois comme elle rompt un entretien qui ne feroit que l'embarrasser, & avec quel art elle prépare une excuse à

son infidélité. Funeste épreuve ! Mais du moins j'aurai le plaisir de joüir de sa confusion, lorsqu'elle me connoîtra ; reste ici, tandis que je vais me déguiser. (*Il sort.*)

SCENE IX.

D. FRÉDÉRIC, FLORINE.

FLORINE.

VOilà une fâcheuse aventure pour votre maître !

D. FRÉDÉRIC.

Selon : je puis vous assurer que dût-il être à jamais exilé de la Cour, il se trouvera heureux, si votre maitresse lui est fidelle.

FLORINE.

Qu'appellez-vous, fidelle ?

D. FRÉDÉRIC.

Si elle le préfere au Roi.

FLORINE.

FLORINE.

La croyez-vous capable de cette folie ?

D. FRÉDÉRIC.

Comment ? N'a-t-elle pas avoué à D. Frédéric qu'elle l'aimoit ?

FLORINE.

Bttt.

D. FRÉDÉRIC.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'il étoit aimé ?

FLORINE.

Aimé ... aimé ... comme on l'eſt des jeunes filles. On nous met au Couvent ; nous ne devons en ſortir que pour être mariées ; on aſpire donc à ce bienheureux moment ; d'ailleurs l'idée d'avoir un caroſſe, beaucoup de diamans, des habits magnifiques, de pouvoir dire mes femmes, mes gens, d'aller dans le monde, de mettre du rouge, tout cela joint à une certaine curioſité,

nous fait donner d'abord une approbation, très-vive si vous voulez, au premier parti sortable qui se présente ; mais cette approbation-là peut-elle être appellée de l'amour ? Parce qu'il s'offre un autre parti plus avantageux, & que par conséquent on préfere, les hommes doivent-ils crier à la perfidie, à l'infidélité ?

D. FRÉDÉRIC.

Non, mais les hommes sont des sots de penser à se marier. Quoi, n'être aimé d'abord que parce qu'on peut devenir un mari, & ordinairement un mois après, n'être plus aimé parce qu'on l'est ? Parbleu, cela n'est pas flatteur pour l'amour propre.

FLORINE, *souriant.*

Quand on est bien amoureux, les desirs l'endorment.

D. FRÉDÉRIC.

Et triomphent de la raison, je le sçais bien. N'est-il pas cruel qu'avec

ce minois-là, il ne dépendra que de vous de faire tourner la tête à l'homme le plus ſage.

FLORINE.

Eh bon Dieu, à ce ton lamentable, il ſembleroit que la vôtre ſeroit en danger ; je vous prierois de me conter cela pour me faire rire ; mais j'apperçois D. Félix.

SCENE X.

D. FRÉDÉRIC, FLORINE, D. FÉLIX.

FLORINE, *courant à D. Félix.*

MONSIEUR, ma Maitreſſe vous a-t-elle trouvé, vous a-t-elle parlé, vous a-t-elle dit. . .

D. FÉLIX.

Oui.

FLORINE.

L'événement n'eſt-il pas des plus ſinguliers?

D. FÉLIX.

Fort ſingulier.

FLORINE.

Vous ne vouliez pas aller à la Cour, la Cour vient vous chercher.

D. FÉLIX.

Je ſçais tout le train que je vais avoir chez moi. (*A D. Frédéric.*) Où eſt votre Maître ? Je le croyois ici.

D. FRÉDÉRIC.

Dans le trouble qui l'agite, on ne reſte pas long-temps dans la même place.

D. FÉLIX.

Il eſt sûr qu'il ne doit pas être tranquille.

D. FRÉDÉRIC.

Mais, Monſieur, eſt-il donc ſi coupable ?

D. FÉLIX.

S'il eſt coupable ? Dès que la colere du Roi aura éclatté, tu verras, mon ami, tu verras s'il ne ſera pas

généralement fui, méconnu, délaissé, méprisé, blâmé de ceux même qui lui ont le plus d'obligation : oh, dis-moi, peut-on présumer que des Courtisans, de si honnêtes gens, accableroient, décrieroient, abandonneroient leur ami, leur parent, leur bienfaiteur, s'il ne le méritoit pas ?

FLORINE.

Vous raillez ? Mais au fond du cœur, vous seriez cependant bien fâché qu'il eût épousé votre fille ; il est bien flatteur de penser qu'elle va être Reine, qu'elle donnera des Princes à l'Arragon...

D. FÉLIX.

Eh morbleu, que mes petits-fils ne soient que de bons Gentilshommes comme moi : pour en bien soutenir le titre, ils auront encore assez de devoirs à remplir.

FLORINE.

Oh, je ne tiens pas à cet air d'in-

difference pour tout ce qu'il y a de plus brillant parmi les hommes ; d'ailleurs accordez-vous avec vous-même ; pourquoi restiez-vous dans vos Châteaux ? Pour n'être pas obligé de faire la cour aux gens en crédit, en faveur ? Eh bien, à présent vous ne serez obligé de la faire à personne ; au contraire, chacun vous la fera.

D. FÉLIX.

Et chacun m'ennuyera ; je suis accoutumé à vivre uniment, librement, cordialement ; je veux des amis : en devenant le beau-pere du Roi, je n'aurai plus que des flatteurs.

FLORINE.

Mais...

D. FÉLIX, *vivement.*

Mais, tu veux toujours parler ; tu te crois de l'esprit comme les Fées ; tu ne seras toute ta vie qu'une petite raisonneuse, qui a du feu, de la vivacité, des tons, des mots, du jargon,

pas le ſens commun ; très-propre à être une troteuſe, une ſuivante de Cour, & à faire la petite importante à la Ville.

D. FRÉDÉRIC, *apercevant des Maſques.*

Monſieur, voici ſans doute le Roi & ſa ſuite.

D. FÉLIX.

Je lui cede la place ; quand il lui plaira de ſe faire connoître, je tâcherai de lui rendre ce qui lui eſt dû. (*A Florine.*) Vas dire à ma fille qu'elle vienne.

FLORINE.

J'y cours.

D. FÉLIX, *en s'en allant.*

Ce n'eſt pas à moi à faire les honneurs à des Maſques.



SCENE XI.

LE ROI, D. FRÉDÉRIC, *Troupe de Masques.*

LE ROI, *se démasquant à D. Frédéric.*

VOici le moment fatal ! Tu ne sçaurois t'imaginer combien je souffre ; je crains ; j'espere ; je voudrois quelquefois n'avoir jamais tenté cette malheureuse épreuve ; mais aussi, si je ne la faisois pas, je sens qu'il manqueroit toujours quelque chose à mon bonheur ; il ne seroit jamais pur & tranquille. Le masque aidera à déguiser ma voix ; ne soupçonne-t-on rien ?

D. FRÉDÉRIC.

Non, je vous en répons ; le pere & la fille...

LE ROI, *remettant son masque.*

La voici ; il ne faut pas qu'elle nous voye ensemble ; éloigne-toi vîte.

SCENE XII.

LE ROI, *masqué.* D. LÉONOR.

LE ROI.

QUE vois-je ! Quelle est ma surprise ! C'est vous, Madame, que D. Frédéric alloit épouser ! Le perfide ! Il sçait que je vous adore ; je suis son Roi ; il avoit toute ma confiance ; hier encore, ce fut à lui que je m'adressai pour tâcher de trouver cet objet charmant dont le seul portrait avoit fait tant d'impression sur mon ame.

D. LÉONOR.

Puis-je croire, Sire...

LE ROI.

Ah, Madame, ne cherchez point

à douter de la passion la plus tendre, la plus vive & la plus sincere dont un cœur ait jamais brûlé !

D. LÉONOR.

Quoi, Sire, je me persuaderois qu'un grand Roi, qu'on a même toujours peint uniquement occcupé de la gloire, insensible à l'amour...

LE ROI, *vivement.*

C'étoit à vous qu'il etoit réservé de m'en faire reconnoître l'empire, & cette insensibilité qui ne s'est démentie qu'à la vûe de votre portrait ; ce portrait que le Ciel sans doute fit tomber entre mes mains ; mon arrivée en ces lieux au moment que vous alliez être perdue pour moi ; tout enfin doit vous persuader que ce cœur vous étoit destiné. Ce pourroit-il qu'avec tant de charmes, vous n'eussiez jamais pensé que je n'avois point encore partagé mon Trône ? Lorsqu'on parloit de mon indifference au

milieu d'une Cour qui sembloit m'offrir tout ce que l'Arragon avoit de plus aimable, ne puis-je me flatter que vous ayez quelquefois souhaité que je vous visse ?

D. LÉONOR.

Moi, Sire...

LE ROI.

Eh, Madame, les premiers desirs de la beauté ne devroient-ils pas être pour l'objet qui peut la couronner ! Ce seroit un commencement d'intérêt que vous auriez pris en moi ?

D. LÉONOR.

Il seroit difficile de ne pas s'intéresser à un Prince dont la renommée ne se lasse point de publier les vertus.

LE ROI.

Achevez, comblez mon bonheur ; dites moi que D. Frédéric n'avoit point touché votre inclination ; que vous l'épousiez sans amour comme sans répugnance ; que choisi par votre pere...

D. LÉONOR.

Choisi par mon cœur, Sire..?

LE ROI.

Madame...

D. LÉONOR.

Et rien ne pourra l'en arracher.

LE ROI.

Un de mes sujets me seroit préféré?

D. LÉONOR.

Je l'aime ; voilà ma reponse, & c'est mon excuse, s'il est vrai que vous-même vous aimiez. (*S'avançant au fond du Théâtre.*) Permettez que je fasse avertir mon pere que vous honorez ces lieux de votre présence.

LE ROI, *l'arrêtant.*

Un instant.

D. LÉONOR, *avec impatience.*

Eh, de grace, Sire... Je me suis expliquée... Faut-il vous dire de plus que je sçavois que vous alliez arriver ; que je me suis jettée aux genoux de

mon pere, & que si je ne l'avois pas trouvé disposé à tenir à D. Frédéric la parole qu'il lui avoit donnée, mon parti étoit pris de chercher une retraite où m'enfermant pour le reste de mes jours...

LE ROI.

Quoi, plutôt que de renoncer à votre amant, lorsqu'un Roi...

D. LÉONOR.

Il l'est de mon cœur; toutes les Couronnes de l'Univers ne sçauroient m'éblouir.

LE ROI, *se jettant à ses genoux & se démasquant.*

Et ne sçauroient payer un si parfait amour.

D. LÉONOR.

Que vois-je!



SCENE DERNIERE.

LE ROI, D. LÉONOR, D. FÉLIX, D. FRÉDÉRIC & FLORINE, *au fond du Theâtre.*

LE ROI, *aux genoux de D. Léonor.*

UN Prince qui se cachoit sous le nom de D. Frédéric pour ne vous devoir qu'à lui-même ; jugez dans cet instant de mes transports & de mon ravissement. Quel charme d'être aimé de ce qu'on adore, & de pouvoir l'élever au rang suprême !

D. LÉONOR.

De quelqu'éclat dont il brille, je n'aurai jamais plus de plaisir à le partager avec vous, que j'en avois à vous le sacrifier.

LE ROI, *à D. Félix.*

Monsieur, vous voyez un amant

qui n'atend que votre aveu pour être au comble de ses vœux.

D. FÉLIX.

Sire, je venois vous représenter mes engagemens avec D. Frédéric ; je ne m'atendois pas que ce fut à mon Prince que j'avois promis ma fille ; je ressens, comme je le dois, l'honneur que vous lui faites.

LE ROI.

J'espere qu'à présent vous voudrez bien l'accompagner.

D. FÉLIX.

Eh, Sire, la contrainte de la Cour est mortelle à un homme de mon humeur ; je me porte bien, & à mon âge, c'est tout ce que l'on doit désirer.

LE ROI.

Quoi, vous nous refuserez ?

D. FÉLIX.

J'irai y passer quelques jours si vous le voulez absolument ; mais ensuite vous permettrez. . .

LE ROI.

Quand nous vous y posséderons une fois, nous ferons ensorte que vous n'ayez pas envie de nous quiter.

(Tandis que le Roi donne la main à D. Léonor, & sort du Théâtre avec elle, quatre des Seigneurs masquez, qui l'avoient accompagné, s'aprochent de D. Félix, & lui font de profondes révérences.)

D. FÉLIX, *à part.*

Quelles basses révérences ! *(Haut.)* Messieurs, vous accompagniez le Roi, & vous êtes aparemment des Seigneurs de la Cour... *(Ils veulent se démasquer.)* Eh non, non, n'otez point ce masque ; j'aime autant celui-là qu'un autre.

Fin du second Volume.

